Vert

B

RÉVOLUTIONS
DE PORTUGAL.

Cette édition stéréotype, en 1 volume in-18, se vend à Paris,

Chez PIERRE DIDOT L'AINÉ, imprimeur, (ci-devant au Louvre), maintenant *rue du Pont de Lodi*, derriere le quai des Augustins, n° 6;

Et chez FIRMIN DIDOT, libraire, rue Jacob, n° 24.

Prix broché;

	fr.	c.
Papier ordinaire, ...	1	
Papier fin, ...	1	25
Papier vélin, ...	3	10
Grand papier vélin, ...	4	60

HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS

DE PORTUGAL,

PAR VERTOT.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE F. DIDOT.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
1816.

NOTICE
SUR VERTOT,

EXTRAITE EN PARTIE DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES.

René Auber de Vertot, deuxieme fils de François Auber, seigneur de Vertot, et de Louise de Hanyvel de Mannevillette, naquit au château de Bonnetot, pays de Caux (aujourd'hui département de la Seine inférieure), le 25 novembre 1655. La famille d'Auber, l'une des plus anciennes de Normandie, s'étoit alliée dans l'espace de deux siecles aux meilleures maisons de cette province. Le frere aîné de l'abbé de Vertot, mort jeune et sans alliance, étoit chambellan de Monsieur, frere de Louis XIV, et Marie de Mannevillette, leur tante, avoit épousé un Clermont-Tonnerre.

Quoique second fils d'un pere noble, Vertot ne fut point élevé selon l'ancienne coutume de cette province, qui destinoit à l'église tous les cadets de famille. Dès qu'il fut à portée de recevoir la premiere éducation, on lui donna un bon précepteur qui le suivit au college des jé-

suites de Rouen: il y fit des progrès rapides, et il n'avoit que seize ans quand il soutint ses dernieres theses de philosophie. Après ses études le jeune Vertot demanda lui-même la tonsure: sa famille y consentit, présumant que ce n'étoit qu'une fantaisie de jeune homme qui n'auroit pas de suites; mais, sa retraite au séminaire étant finie, il disparut subitement. On le chercha pendant six mois, et l'on découvrit enfin qu'il étoit dans un couvent de capucins à Argentan. Son pere fit des efforts inutiles pour le détourner d'une résolution si étrange. Le frere Zacharie (c'étoit le nom de religion de Vertot) persista, et fit profession. Il seroit devenu un des plus beaux ornements de cet ordre sans un accident qui le mit en danger de la vie.

Pendant le cours de ses études à Rouen Vertot avoit été retenu près d'un an au lit pour un abcès à la jambe. Ce mal étoit si considérable qu'on avoit fait venir de Paris des chirurgiens pour le traiter. L'os se trouva carié; la cure fut longue et difficile, et la cicatrice qui resta étoit si étendue et si profonde que l'on convint de la tenir toujours couverte et entourée d'un bandage. Rien assurément de

plus opposé à cette sage précaution que de se soumettre à avoir toute sa vie les jambes nues sous une robe de laine rude et grossiere telle que la portoient les religieux de cette observance. Aussi peu de temps après la profession de Vertot son abcès se renouvela et fut jugé presque incurable : on le transporta à Fécamp, dans le voisinage de sa famille. Le mal y augmenta encore. Les parents demanderent enfin à se charger du malade : les soins qu'ils en prirent ranimerent leur tendresse ; ils résolurent de l'arracher au danger qui le menaçoit. Ils solliciterent et obtinrent des brefs du pape, le consentement des supérieurs, et, le plus difficile de tous, celui du jeune profès, pour le faire passer sous une regle plus douce. Vertot choisit celle des prémontrés. Il fit sa seconde profession religieuse à l'âge de vingt-deux ans, après en avoir passé quatre chez les capucins.

Son esprit et ses talents ne s'étoient point affoiblis malgré la maladie et les austérités. L'abbé de Colbert, général des prémontrés, entendit parler si avantageusement du jeune religieux qu'il le fit venir dans le chef-lieu de l'ordre pour y enseigner la philosophie. L'abbé de Colbert ne tarda pas à le chérir ; il lui té-

moigna son estime en le nommant son secrétaire, et en lui conférant le prieuré de Joyenval. Cette distinction causa d'autant plus de jalousie que, suivant les regles de la discipline ecclésiastique, des vœux faits dans un premier ordre rendoient incapable de posséder des bénéfices ou des dignités dans celui où l'on étoit transféré. On résolut, dans un chapitre provincial, de se pourvoir contre les brefs que l'abbé de Colbert avoit obtenus pour faire réhabiliter Vertot dans ses droits. Ils furent attaqués, et ils auroient été déclarés nuls sans l'autorité de Louis XIV, qui expédia des lettres-patentes pour l'exécution et l'enregistrement de ces brefs. Cette formalité assuroit à Vertot son état, mais non sa tranquillité: il abandonna le prieuré de Joyenval, la maison de Prémontré, et se réduisit à la cure de Croissy-la-Garenne, près de la machine de Marly, qui dépendoit de l'ordre. C'est là que, conduisant des ouailles d'une espece toute différente, et plus docile que celle des moines, il sut allier aux devoirs d'un pasteur zélé l'étude des belles lettres et celle de l'histoire, que ses amis (1) lui

(1) Entre autres l'abbé de Saint-Pierre et Fontenelle.

avoient particulièrement conseillée comme la plus conforme à son génie, et le genre dans lequel il réussiroit le mieux par la grande facilité à s'exprimer, et le don de narrer, qu'il possédoit à un degré éminent.

Ce fut là qu'il composa son premier ouvrage, l'Histoire de la conjuration de Portugal, qu'il fit imprimer en 1689, et dont il a donné depuis plusieurs éditions augmentées sous le titre général de Révolutions.

Elle eut un cours prodigieux non seulement parcequ'elle est bien écrite, mais encore parceque le sujet, grand par lui-même, le paroissoit bien davantage dans le rapport qu'on imaginoit qu'il pourroit avoir un jour avec ce qui se passoit alors en Angleterre. Cependant l'auteur, qui auroit pu s'en faire un mérite, avouoit de bonne foi qu'il n'y avoit jamais songé, et, qu'après le plaisir d'écrire, si quelque chose l'occupoit encore, c'étoit le desir de retourner dans sa province, dont il n'étoit jamais sorti qu'à regret. Il en trouva bientôt l'occasion: il permuta la cure de Croissy avec une autre du pays de Caux, et, par surcroît de bonheur, il obtint ensuite des dispenses pour passer de cette deuxieme cure à une troi-

sieme, qui étoit séculiere, d'un gros revenu, et aux portes de Rouen.

Plus en état d'avoir des livres, il en eut beaucoup, et il en fit un bon usage. Il écrivit l'Histoire des révolutions de Suede, qu'il fit paroître en 1695, et qui fut reçue avec tant d'applaudissements que l'on en fit quatre à cinq éditions de suite. Elle fut aussi traduite en diverses langues, et l'ouvrage fut si estimé à Stockholm même qu'on prétend que l'envoyé qui étoit sur le point de passer en France fut chargé par ses instructions de faire connoissance avec l'auteur, et de l'engager, par un présent de deux mille écus, à entreprendre une histoire générale de la Suede. On ajoute que cet envoyé, qui croyoit trouver Vertot dans les meilleures compagnies de Paris, et répandu dans le plus grand monde, surpris de ne le voir nulle part, s'en étoit informé, et qu'ayant appris que ce n'étoit qu'un curé de Normandie, il avoit rendu compte de sa commission d'une maniere qui fit échouer le projet.

Quoi qu'il en soit ce curé de Normandie acquéroit insensiblement la réputation d'un excellent historien, d'un écrivain du premier

ordre. Le P. Bouhours assuroit qu'il n'avoit rien vu en notre langue qui, pour le style, fût au-dessus des Révolutions de Suede et de Portugal; et Bossuet, plus capable encore d'en juger, dit un jour au cardinal de Bouillon que « c'étoit une plume taillée pour la vie de Tu« renne ». Enfin Louis XIV augmenta l'académie des inscriptions et belles lettres. Ce monarque, à qui nul genre de mérite n'échappoit, nomma de son propre mouvement l'abbé de Vertot à une place d'académicien associé. M. de Pontchartrain lui annonça lui-même cette nomination, qui le toucha beaucoup, mais qui le jeta dans un extrême embarras. Il falloit venir à Paris, quitter par conséquent sa cure, qui lui valoit 3,000 livres de rentes, le seul bien qu'il eût, et qu'il ne pouvoit encore résigner sons pension, parcequ'il lui manquoit deux années de résidence et de service. Dans cette perplexité il répondit au ministre dans les termes généraux de la reconnoissance pour l'honneur qu'on lui faisoit, et du plus grand empressement à le justifier par ses travaux. Quelque temps après il écrivit à un de ses amis, qu'il savoit être en liaison avec le comte de Pontchartrain, une lettre dans laquelle, après

avoir exposé sa situation, c'est-à-dire ses peines, il proposoit d'envoyer régulièrement tous les six mois à l'académie des ouvrages qui vaudroient, disoit-il, mieux que lui, en attendant qu'il pût y réparer par son assiduité des absences involontaires. A la suite de ce détail il traçoit le plan d'une nouvelle histoire de France accompagnée de médailles sur les principaux évènements de chaque regne; et la conclusion étoit que, pour se dévouer entièrement aux lettres, il ne cherchoit qu'à s'assurer le strict nécessaire avant que de fonder son opulence sur ce qu'il pourroit espérer de la libéralité du prince.

Ces représentations produisirent leur effet. Vertot fut attendu; il tint parole, et les exercices de l'académie se ressentirent aussitôt de sa présence. Il les tourna le plus souvent sur des points d'histoire moderne qu'il avoit fort approfondie; de celle de France sur-tout, dont il étoit également instruit et jaloux.

Nous ne nous engagerons pas dans l'énumeration des ouvrages qu'il a donnés à l'académie depuis 1703 jusqu'en 1726, temps pendant lequel des attaques fréquentes d'apople-

xie et de paralysie le retinrent chez lui. Plusieurs de ses ouvrages n'ont plus d'intérêt à l'époque actuelle. L'académie a recueilli avec soin, dans les six premiers volumes de ses Mémoires, plusieurs dissertations curieuses et savantes sur des sujets historiques.

Ce fut en 1719 qu'il publia les Révolutions romaines. Le mérite reconnu de cet ouvrage engagea l'ordre de Malte à charger Vertot de réunir le travail de divers historiens que cet ordre avoit dans presque toutes les langues vivantes. Le grand-maître lui fit remettre par l'ambassadeur, avec la croix de l'ordre, un bref plein de marques d'estime, et le grand-prieur de France lui conféra la commanderie de Santeny. On imprima l'ouvrage en quatre volumes in-4°, et il eut un très grand succès.

Pendant l'impression de l'Histoire de Malte le duc d'Orléans, dont on formoit la maison, y donna à l'abbé de Vertot une place d'interprete, un logement au Palais royal, et le nomma sitôt après son mariage secrétaire des commandements de madame la duchesse.

On assure qu'il avoit été nommé pour être sous-précepteur de Louis XV, mais que des

raisons particulieres le priverent de cet emploi qu'il étoit si digne de remplir par ses connoissances et son esprit.

Tels furent les avantages et les agréments que lui valut son talent singulier de bien écrire l'histoire. Ce n'étoit point la fortune que recherchoit l'abbé de Vertot; il n'a jamais desiré rien autre chose que de pouvoir mener une vie exempte de trouble et de la sollicitude des besoins: mais pour les honneurs de l'esprit, qui sont de tous les états, et dont l'ambition ne peut être qu'utile aux hommes, loin de s'en défendre il n'oublia rien de ce qui pouvoit les lui assurer.

On ne doit pas négliger de faire remarquer que l'abbé de Vertot avoit près de quarante-cinq ans lorsqu'il publia le premier morceau d'histoire, et qu'il en avoit plus de soixante-dix quand il acheva l'Histoire de Malte, qui a terminé sa carriere littéraire. Il vécut encore neuf années, mais accablé de tant d'infirmités, et dans une telle langueur d'esprit, que ce n'étoit plus que la grande habitude du travail qui lui suggéroit encore de nouveaux projets. Il parloit souvent des révolutions de Carthage et de l'histoire de Pologne; et lorsqu'on lui

représentoit qu'il n'étoit plus en état ni de lire ni d'écrire, il répondoit qu'il avoit assez lu pour composer de mémoire, et assez écrit pour n'être pas embarrassé de dicter. Toutes ses idées se perdoient le moment d'après, et ses dernieres années n'ont rien produit pour les lettres.

L'abbé de Vertot étoit d'un caractere aimable : il avoit cette aménité que donne presque toujours le commerce des compagnies choisies et des esprits ornés. Son imagination étoit brillante dans sa conversation comme dans ses écrits. Ami fidele et sincere, officieux et empressé à plaire, il avoit autant de chaleur dans le cœur que dans l'esprit.

Jamais auteur ne fut plus attentif à choisir des sujets nobles, élevés, capables d'intéresser et d'émouvoir. L'élégance et la pureté de sa diction répondent à la noblesse des sujets ; il les expose avec une grande netteté, et le détail des circonstanees semble plutôt les embellir que les charger. Il exprime les différents caracteres par des traits fermes, énergiques, et précis, qui peignent l'ame elle-même. Ses descriptions vives et animées entraînent le lecteur : on marche avec l'armée qu'il met en

mouvement; et, selon qu'il l'a déterminé, on prend part à la victoire, ou l'on gémit sur le sort des vaincus.

Dans son Histoire de la conjuration de Portugal il présente une monarchie qui, assujétie depuis près d'un siecle par un roi puissant, paroît la province de ses états la plus soumise, et qui, en un seul jour, change sa destinée. L'entreprise est un secret confié pour ainsi dire à la nation entiere, et qui ne transpire par aucun endroit; l'exécution, que mille accidents peuvent encore arrêter, réussit également par-tout; c'est un embrasement général qui de la capitale passe rapidement aux frontieres, et même au-delà des mers.

Dans les révolutions de Suede on voit un prince malheureux et proscrit qui, du fond des montagnes et des mines obscures où il est forcé de se réfugier, porte dans le cœur de leurs plus grossiers habitants un tel amour de la gloire et de la liberté, qu'à leur tête il s'ouvre un chemin au trône, s'y affranchit de la dépendance où l'autorité du sénat, la jalousie des grands, et la puissance du clergé, avoient tenu les rois ses prédécesseurs; rend héréditaire une couronne élective, change jusqu'à la religion du

pays, et meurt regretté universellement, après avoir régné sans favori comme il avoit vaincu sans généraux. Mably comparoit les Révolutions de Suede à ce que les anciens ont de plus beau. « Quel charme, dit-il, ne cause pas cette « lecture! Je vois par-tout un historien qui, « ayant médité sur le cœur humain, avoit ac- « quis une grande connoissance de la marche « de la politique et des passions. Tite Live, « dont l'auteur s'est rempli, lui avoit appris le « secret de son art. Vertot développe la cause « des évènements et ne perd point de vue la « chaîne qui les lie; et l'on marche à sa suite « en éprouvant un nouveau plaisir. »

Rome est en quelque sorte le palais de l'histoire pour l'auteur de ses révolutions. Les évènements y sont distribués avec un art supérieur. Un art plus grand encore les peint chacun avec les couleurs qui lui sont propres, et les place dans le jour qui leur convient. On se croit dans les assemblées du sénat et du peuple, au champ de Mars ou sur les bords du Tibre. Rome y paroît formidable tant qu'elle fait gloire de la pauvreté, et que le dictateur comme le soldat ne subsistent que du peu de terre qu'ils cultivent de leurs mains.

On présage sa ruine dès que, maîtresse du monde entier, toutes les richesses de l'univers coulent dans son sein.

Cet ouvrage est regardé comme le chef-d'œuvre de l'auteur. La chaleur de son style n'est point factice comme celle de quelques historiens modernes. A l'exemple des bons écrivains de l'antiquité, il peint ses personnages, non en traçant des portraits détachés, mais en les faisant agir. On voit les patriciens, cherchant sans cesse à étendre leur domination, écraser les plébéiens sous le poids de leur orgueil; les tribuns flatter bassement la multitude, et proposer impérieusement des lois que sanctionne le sénat effrayé de leur audace; enfin on voit le peuple toujours victime de l'avarice et de la cupidité des grands et des riches ainsi que de l'ambition des magistrats qu'il s'est donnés pour le protéger.

« Je regarde Vertot, disoit Mably, comme « celui de nos écrivains qui a été le plus capa- « ble d'écrire l'histoire. Il a l'âme élevée et « généreuse. Son imagination ne le domine « point, et ne lui sert qu'à donner aux objets « qu'il traite les ornements qui leur sont conve- « nables. Ses peintures sont dessinées avec har-

« diesse, ses réflexions courtes, sa marche ra-
« pide. Son style brillant et léger, sa narration
« vive et ingénieuse, son art d'attacher et d'in-
« téresser, peuvent le faire comparer à Quinte-
« Curce. »

Les annales de Malte, où l'on trouve tant d'actions vraiment romaines, ne demandoient pas une plume moins exercée à les décrire : mais la piété y consacre l'héroïsme, et c'est à ce point que Vertot ramene tout ce qu'il dit d'un ordre que la charité fit naître, et qui, toujours en butte aux efforts des Barbaresques, sut allier les vertus paisibles de la religion à la plus haute valeur dans les combats. La vérité oblige de dire que l'on remarque dans les Annales de Malte un style plus languissant, moins pur, moins naturel que celui de ses autres ouvrages, et qu'il n'est pas exempt du reproche d'inexactitude qu'on lui a fait.

Quand Vertot lisoit des parties détachées de ses ouvrages, on découvroit bientôt une autre source de leur force et de leur beauté. A peine avoit-il lu quelques pages que, s'unissant insensiblement à son sujet, il prenoit enfin réellement la place du héros, s'abandonnoit à toute l'impétuosité de son courage, et alloit

jusqu'à perdre la respiration. On l'a vu s'attendrir et verser des larmes avec la mere de Coriolan aux pieds de son fils. Or s'il est aisé de surprendre la tendresse et la confiance des hommes par un tissu d'aventures ingénieusement imaginées et agréablement rendues, quelle impression ne doit point faire sur eux le récit des faits importants généralement reconnus pour vrais, et encore plus de cette espece de vie qu'un auteur bien pénétré est seul capable de leur conserver!

Cet écrivain célebre, qui appartient au beau siecle de Louis XIV, mourut au Palais royal, le 15 juin 1735, âgé de près de quatre-vingt-un ans.

PRÉFACE

DE LA PREMIERE ÉDITION (1689),

Sous le titre de *Conjuration de Portugal.*

Entre les évènements les plus considérables de notre siecle, la révolution arrivée en Portugal en 1640 m'a toujours paru digne d'une attention particuliere. On n'a peut-être jamais vu dans l'histoire d'autre conjuration qu'on puisse nommer juste, soit que l'on regarde les droits du prince, l'intérêt de l'état, l'inclination du peuple, ou même les motifs de la plupart des conjurés. On n'en a point vu qui ait été confiée à un si grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, et d'un tempérament si plein de feu, et par conséquent si peu propres au secret; qui ait eu enfin un succès aussi entier, et qui ait si peu coûté de sang.

Ces considérations m'ont inspiré le desir de m'instruire à fond des causes de cet évène-

ment. Le loisir dont on jouit souvent malgré soi à la campagne m'a fait naître l'envie d'en écrire l'histoire; et j'avoue que des raisons assez ordinaires aux auteurs, et qui ont après tout leur solidité, m'obligent présentement à la donner au public. J'ai à dire en sa faveur que c'est la prémiere fois qu'elle a paru en notre langue dans une juste étendue, et comme un morceau détaché du corps de l'histoire générale; et je voudrois bien par là lui procurer quelque petit air de nouveauté que l'on démande à tous les livres, et que l'on a raison de demander.

Pour les mémoires dont je me suis servi, ce ne sont ni manuscrits rares, ni originaux précieux qui m'aient été communiqués par des personnes qui aient exigé de moi de ne les point citer : ce sont des livres assez communs (1), et quelques uns même assez mal

(1) *Portugal restaurado* de Menezes; Caët. Passarel; *Lusitania reparata* de Macedo; Mercure français

écrits, mais qui m'ont paru avoir un caractere d'exactitude et de fidélité. J'ai aussi consulté plusieurs personnes qui se sont fait conter l'affaire par gens qui étoient à Lisbonne en ce temps-là; et de tout cela, avec un peu de méditation pour accorder et lier les faits entre eux, j'ai formé ce petit ouvrage. Je ne prétends point avoir dit tout ce qu'il falloit dire, ni même n'avoir point trop dit. Peut-être ai-je trop appuyé sur certains faits et sur certaines vues; et il se peut fort bien que je n'aie pas été assez exactement informé de tous les ressorts secrets de cette grande affaire: mais s'ils sont si secrets ils en sont d'autant plus suspects, et des motifs qu'on ne devine point sont souvent du nombre de ceux qu'on ne doit point deviner. Ce que je prétends, c'est de raconter la chose non comme elle est arrivée, mais comme je crois qu'elle est arrivée; et ce que j'espere,

---

de Renaudot; Siry, etc.; recueils différents de relations extraordinaires.

c'est que les lecteurs équitables se contenteront de la savoir comme un homme qui l'a étudiée assez long-temps, et qui n'a nul intérêt à louer ou à blâmer que celui qui naît des choses mêmes qu'il raconte. Il me reste à dire un mot sur le droit de la maison de Bragance à la couronne de Portugal.

Dom Sébastien, roi de Portugal, qui périt malheureusement (1) en Afrique dans la bataille d'Arzille (2), ne laissa point d'enfants. Le cardinal dom Henri, son grand-oncle, lui succéda à la couronne, et, n'ayant régné que seize mois, on vit paroître après sa mort plusieurs princes et plusieurs princesses qui prétendoient à la couronne. Catherine, duchesse de Bragance, Philippe II, roi d'Espagne, le duc de Parme, le duc de Savoie, et dom Antoine, grand prieur de Crato, sortoient tous du roi dom Emmanuel, pere du cardinal roi,

(1) 1578, 4 août.
(2) Ou Alcacer.

mais dans de différents degrés : il n'y avoit que la duchesse de Bragance et le roi d'Espagne qui se trouvassent dans le même degré, et le plus proche de la couronne. Catherine étoit fille de l'infant Edouard, et Philippe étoit fils de l'impératrice Elisabeth, tous deux enfants de dom Emmanuel. Le grand prieur n'étoit que fils naturel de l'infant dom Louis, second fils de dom Emmanuel ; mais il faisoit publier par ses partisans qu'il y avoit eu un mariage secret entre ce prince et sa mere. Catherine de Médicis, reine de France, députa aussi aux états généraux de Portugal pour représenter ses droits à la couronne, comme descendant d'Alphonse III, roi de Portugal, et de Mathilde, comtesse de Boulogne. Le pape même voulut se mettre sur les rangs et tirer quelque avantage de ce que le roi dom Henri étoit mort cardinal. On eut peu d'égards à toutes ces prétentions. Tout le monde convenoit, et les plus habiles jurisconsultes déciderent que la duchesse de Bragance avoit le droit le plus

apparent, non seulement parceque les lois du royaume excluent les princes étrangers de la succession à la couronne, mais encore par le droit de représentation, comme fille de l'infant Edouard, à qui l'impératrice Elisabeth sa sœur, mere du roi d'Espagne, n'eût pas pu la disputer. Ainsi cette duchesse auroit été reconnue pour reine de Portugal, du consentement de tout le royaume, si elle avoit eu les forces nécessaires pour soutenir ses légitimes prétentions.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1711.

Quoique l'Histoire de la conjuration de Portugal ait déja paru, on peut dire qu'on trouve, dans les différentes éditions qu'on en a faites depuis, comme un ouvrage nouveau, par les différents morceaux que l'auteur a jugé à propos d'y ajouter, et qui en sont même la cause ou des suites nécessaires; et c'est cette augmentation d'évènements qui a engagé à substituer le titre de *Révolutions* à celui de *Conjuration*, d'ailleurs moins convenable dans une entreprise dont les chefs n'avoient pour objet que de rendre la couronne à un prince qu'ils en regardoient comme l'héritier légitime. L'auteur remonte sommairement jusqu'aux commencements de cette monarchie; il passe à la funeste révolution qui arriva sous le règne de dom Sébastien. On voit de quelle manière les Castillans, sous le regne

de Philippe II, se rendirent maîtres de cet état, avec quelle heureuse témérité un petit nombre de fidalques et de gentilshommes portugais les en chasserent sous le regne de Philippe IV; de nouvelles conjurations formées par les partisans et les créatures de ce prince pour y rétablir son autorité: enfin l'auteur, après avoir fait voir le duc de Bragance sur le trône, descend jusqu'à l'abdication du roi Alphonse VI, son fils, et à la régence de dom Pedre, pere du roi qui regne aujourd'hui.

On verra dans cet ouvrage un prince qu'on croit du sang de nos rois, et sorti d'un petit-fils de Hugues Capet, signaler son zele et son courage contre les Maures, les chasser d'une partie du Portugal, se faire de ses conquêtes un état souverain, et devenir la tige de la maison royale qui regne aujourd'hui si glorieusement; ses successeurs conserver les états qu'il leur avoit laissés par de nouvelles conquêtes; et, après avoir souvent triomphé de la puissance et de la valeur des Castillans leurs voi-

sins, porter les armes en Asie et en Afrique, y faire des établissements considérables, et, ce qu'on ne peut trop estimer, y faire connoître le vrai Dieu, dont les barbares ignoroient jusqu'au saint nom.

Le roi dom Sébastien, à leur exemple, ne trouvant plus d'infidelés à combattre dans ses états, les va chercher jusqu'en Afrique, passe la mer avec une poignée de soldats, et entreprend avec plus de zele que de prudence de détrôner un souverain grand capitaine, qui se trouvoit à la tête de soixante mille hommes, et qui le fit périr sous l'effort de ses armes. Sa couronne passe sur la tête de dom Henri, son grand-oncle, prince âgé de soixante-sept ans, prêtre, cardinal, et archevêque d'Evora, et qui ne régna que seize mois. Sa mort fait éclater les prétentions de différents princes qui se portoient pour ses héritiers. Philippe II, roi d'Espagne, le plus puissant de tous, décide la question par la force des armes; il se rend maître du Portugal par la valeur du fameux

duc d'Albe, le plus grand capitaine des Castillans; et les successeurs de Philippe gouvernent ce nouvel état comme un pays de conquête.

Les Portugais, nation brave, courageuse, et impatiente du joug étranger, s'en délivrent par une conspiration presque générale de tous les ordres du royaume; le duc de Bragance est porté sur le trône, et, sans être ni soldat ni capitaine, il s'y maintient par sa prudence, par la douceur de son gouvernement, et surtout par l'habileté et les sages conseils de la reine sa femme. Après sa mort cette princesse fait éclater sa capacité dans le grand art de régner pendant une régence tumultueuse, et encore plus agitée par des intrigues de cour que par les armes des Castillans; enfin on verra un fils peu reconnoissant, qui, à la faveur de sa majorité, l'éloigne du gouvernement, mais qui dans la suite perd lui-même son autorité par l'habileté d'un frere qui, sur des raisons autorisées par les lois et soutenues

du crédit et de la force de ce prince, le priva de sa liberté, de sa couronne, et lui enleva jusqu'à la reine sa femme, qu'il épousa depuis.

Tels sont les sujets qu'on traite dans cet ouvrage, qu'on a tirés d'historiens portugais et espagnols; on les a préférés aux étrangers, et sur-tout dans les endroits où les écrivains partisans de la cour d'Espagne conviennent de bonne foi des avantages que remporterent les Portugais dans cette fameuse révolution. On ose espérer que les lecteurs équitables n'en exigeront pas davantage d'un écrivain qui n'est ni Castillan, ni Portugais, et qui n'a nul intérêt à louer ou à blâmer que celui de la vérité, et qui naît du fond même des évènements qu'il rapporte.

HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DE PORTUGAL.

Le Portugal fait partie de cette vaste étendue de pays qu'on nomme les Espagnes, et dont la plupart des provinces portent le titre de royaume; celui de Portugal est situé à l'occident de la Castille, et sur les rivages de l'océan les plus au couchant de l'Europe: ce petit état n'a au plus que cent dix lieues de longueur et cinquante dans sa plus grande largeur; le terroir en est fertile, l'air sain, et les chaleurs ordinaires sous ce climat se trouvent tempérées par des vents rafraîchissants et par des pluies fécondes. La couronne est héréditaire, l'autorité du prince absolue, il se sert utilement du redoutable tribunal de l'inquisition comme du plus sûr instrument de la politique. Les Portugais sont pleins de feu, naturellement fiers et présomptueux, attachés à la religion, mais plus superstitieux que dévots; tout est prodige parmi eux; et le ciel, si on les en

croit, ne manque jamais de se déclarer en leur faveur d'une maniere extraordinaire.

On ignore quels furent les premiers habitants du pays; leurs historiens les font descendre de la postérité de Tubal: on ne peut guere remonter plus haut, même avec le secours de la fable; chaque nation a sa chimere au sujet de son origine. Ce qui est de certain, c'est que les Carthaginois et les Romains se disputerent l'empire de ces provinces, et l'ont possédé successivement. Les Alains, les Sueves, et les Vandales, et toutes ces nations barbares qui, sous le nom général de Goths, inonderent l'empire vers le commencement du cinquieme siecle, s'emparerent de toutes les Espagnes. Le Portugal eut quelquefois des rois particuliers, et quelquefois aussi il se trouva réuni sous la domination des princes qui régnoient en Castille.

Ce fut au commencement du huitieme siecle (1), et sous le regne de Roderic, le dernier roi des Goths, que les Maures, ou pour mieux dire les Arabes, sujets du calife Valid Almanzor, passerent d'Afrique en Espagne, et s'en rendirent les maitres. Le comte Julien, seigneur espagnol, les introduisit dans le pays,

(1) 712.

et facilita leur conquête pour se venger de l'outrage que Roderic avoit fait à sa fille.

Ces infideles étendirent leur domination depuis le détroit jusqu'aux Pyrénées, si on en excepte les montagnes des Asturies, où les chrétiens se réfugierent sous le commandement du prince Pélage (1), qui y jeta les fondements du royaume de Léon ou d'Oviédo.

Le Portugal suivit la destinée des autres provinces d'Espagne, il passa sous la domination des Maures; ces infideles y établirent différents gouverneurs, qui, après la mort du grand Almanzor, se rendirent indépendants, et s'érigerent en petits souverains. L'émulation et la différence d'intérêt les désunit, et le luxe et la mollesse acheverent de les perdre.

Henri, comte de Bourgogne (2), et issu de Robert, roi de France, les chassa du Portugal vers le commencement du douzieme siecle. Ce prince, animé du même zele qui forma en ces temps-là tant de croisades, étoit passé en Espagne dans le dessein d'y signaler son courage contre les infideles. Il fit ses premieres armes sous le commandement de Rodrigue de Bivar,

(1) 717.
(2) Théodore Godefroi, dans son *Traité de l'origine des rois de Portugal*.

ce capitaine si célèbre sous le nom du Cid. Il se distingua dans ces guerres de religion par une valeur extraordinaire. Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, lui confia depuis le commandement de ses armées. On prétend que le prince français défit les Maures en dix-sept batailles rangées, et qu'il les chassa de cette partie du Portugal qui est vers le nord. Le roi de Castille, pour attacher à sa fortune un si grand capitaine, lui donna en mariage une des princesses ses filles, appelée Thérese, et ses propres conquêtes pour dot et pour récompense. Le comte les étendit par de nouvelles victoires. Il assiégea et prit les villes de Lisbonne, de Visée, et de Conimbre; il eut le même succès dans les trois provinces entre Douro et Minia. Henri en forma une souveraineté considérable, et, sans être roi, et sans en avoir pris le titre, il jeta les fondements du royaume de Portugal.

Le prince Alphonse son fils succéda à sa valeur et à ses états: il les augmenta même par de nouvelles conquêtes. Ce sont des héros qui fondent les empires, et des lâches qui les perdent. Les soldats du comte Alphonse le proclamerent roi après une grande victoire qu'il avoit remportée contre les Maures (1);

(1) 1139.

et les états généraux, assemblés à Lamego, lui confirmerent cet auguste titre, qu'il laissa avec justice à ses successeurs. Ce fut dans cette assemblée des principaux de la nation qu'on établit les lois fondamentales touchant la succession à la couronne. « Que le seigneur « Alphonse, roi, vive, et qu'il regne sur nous », ainsi que le porte le premier article de ces lois. « S'il a des enfants mâles, qu'ils soient nos « rois; le fils succédera au pere, puis le petit-« fils, et ensuite le fils de l'arriere petit-fils, et « ainsi à perpétuité dans leurs descendants.

ARTICLE II.

« Si le fils aîné du roi meurt pendant la vie « de son pere, le second fils, après la mort du « roi son pere, sera notre roi, le troisieme suc-« cédera au second, le quatrieme au troisieme, « et ainsi des autres fils du roi.

ARTICLE III.

« Si le roi meurt sans enfants mâles, le frere « du roi, s'il en a un, sera notre roi; mais pen-« dant sa vie seulement. Car, après sa mort, « le fils de ce dernier roi ne sera pas notre roi, « à moins que les évêques et les états ne l'éli-« sent, et alors ce sera notre roi, sans quoi il « ne pourra l'être.

ARTICLES IV ET V.

« Si le roi de Portugal n'a point d'enfant

« mâle, et qu'il ait une fille, elle sera reine « après la mort du roi, pourvu qu'elle se marie « avec un seigneur portugais; mais il ne por- « tera le nom de roi que quand il aura un « enfant mâle de la reine qui l'aura épousé. « Quand il sera dans la compagnie de la reine, « il marchera à sa main gauche, et ne mettra « point la couronne royale sur sa tête.

ARTICLE VI.

« Que cette loi soit toujours observée, et « que la fille aînée du roi n'ait point d'autre « mari qu'un seigneur portugais, afin que les « princes étrangers ne deviennent point les « maîtres du royaume. Si la fille du roi épou- « soit un prince ou un seigneur d'une nation « étrangere, elle ne sera pas reconnue pour « reine, parceque nous ne voulons point que « nos peuples soient obligés d'obéir à un roi « qui ne seroit pas né portugais, puisque ce « sont nos sujets et nos compatriotes qui, sans « le secours d'autrui, mais par leur valeur et « aux dépens de leur sang, nous ont fait roi. »

C'est par de si sages lois que la couronne s'est conservée pendant plusieurs siecles dans la royale maison d'Alphonse. Ses successeurs en augmenterent l'éclat et la puissance par les conquêtes importantes qu'ils firent en Afrique,

dans les Indes, et depuis dans l'Amérique, on ne peut donner de trop justes louanges aux Portugais, qui, dans ces entreprises si éloignées et si surprenantes, n'ont pas fait paroître moins de courage que de conduite; mais parmi les avantages que leur ont donnés des conquêtes si étendues, ils ont celui de porter la religion chrétienne et la connoissance du vrai Dieu dans les royaumes idolâtres, et chez des barbares où des missionnaires portugais n'ont pas fait des conquêtes spirituelles moins considérables. Tel étoit le royaume de Portugal vers l'an 1557, quand le roi Dom Sébastien monta sur le trône; il étoit né posthume et fils du prince dom Juan, qui étoit mort avant le roi dom Juan III, son pere, fils du grand roi Emmanuel.

Dom Sébastien n'avoit guere plus de trois ans quand il succéda au roi son aïeul (1); on confia pendant sa minorité la régence de l'état à Catherine d'Autriche son aïeule, fille de Philippe I, roi de Castille, et sœur de l'empereur Charles-Quint. Dom Alexis de Menezes, seigneur qui faisoit profession d'une piété singuliere, fut nommé pour gouverneur du prince; et le pere dom Louis de Camara, de la compa-

(1) 1557.

gnie de Jésus, fut chargé du soin de ses études.

De si sages gouverneurs n'oublierent rien pour former de bonne heure ce prince à la piété, et pour lui inspirer en même temps des sentiments pleins de gloire et dignes d'un souverain; mais on porta trop loin des vues si nobles et si chrétiennes. Menezes n'entretenoit dom Sébastien que des conquêtes que les rois ses prédécesseurs avoient faites dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Le jésuite de son côté lui représentoit à tous moments que les rois, qui ne tenoient leur couronne que de Dieu seul, ne devoient avoir pour objet du gouvernement que de le faire régner lui-même dans leurs états, et sur-tout dans tant de pays éloignés où son nom même n'étoit pas connu. Ces idées pieuses et guerrieres, mêlées ensemble, firent trop d'impression sur l'esprit d'un jeune prince naturellement impétueux et plein de feu; il ne parloit plus que d'entreprises et de projets de conquêtes, et à peine eut-il pris le gouvernement de ses états qu'il songea à porter lui-même ses armes en Afrique. Il en conféroit incessamment tantôt avec des officiers, et souvent avec des missionnaires et des religieux, comme s'il eût voulu joindre le titre d'apôtre à la gloire de conquérant.

La guerre civile qui s'étoit allumée dans le

royaume de Maroc lui parut une occasion favorable pour signaler son zele et son courage. Mulei Mahamet avoit succédé à Abdala son pere, dernier roi de Maroc; mais Mulei Molac, son oncle paternel, prétendit qu'il n'avoit pas dû monter sur le trône à son préjudice, et contre la disposition de la loi des chérifs, qui appeloit successivement à la couronne les freres du roi préférablement à ses propres enfants. Ce fut le sujet d'une guerre sanglante entre l'oncle et le neveu; Mulei Moluc, prince plein de valeur, et aussi grand politique que grand capitaine, forma un puissant parti dans le royaume, et gagna trois batailles contre Mahamet, qu'il chassa de ses états et de l'Afrique.

Le prince dépouillé passa la mer, et vint chercher un asile dans la cour de Portugal. Il représenta à dom Sébastien que, malgré sa disgrace, il avoit encore conservé dans son royaume un grand nombre de partisans secrets qui n'attendoient que son retour pour se déclarer; qu'il apprenoit d'ailleurs que Moluc étoit attaqué d'une maladie mortelle qui le consumoit insensiblement; que le prince Hamet, frere de Moluc, étoit peu estimé dans sa nation; que dans cette conjoncture il n'avoit besoin que de quelques troupes pour paroître

sur les frontieres; que sa présence feroit déclarer en sa faveur ses anciens sujets; et que si, par son secours, il pouvoit recouvrer sa couronne, il la tiendroit à foi et à hommage de celle de Portugal, et même qu'il la verroit avec plus de plaisir sur sa tête que sur celle d'un usurpateur.

Dom Sébastien, qui n'avoit l'esprit rempli que de vastes projets de conquêtes, s'engagea avec plus d'ardeur que de prudence à marcher lui-même à cette expédition. Il fit des caresses extraordinaires au roi maure, et lui promit de le rétablir sur le trône à la tête de toutes les forces du Portugal. Il se flattoit d'arborer bientôt la croix sur les mosquées de Maroc: en vain les plus sages de son conseil tâcherent de le détourner d'une entreprise si précipitée; son zele, son courage, la présomption, défaut ordinaire de la jeunesse, et souvent celui des rois; les flatteurs même, inséparables de la cour des princes, tout ne lui représentoit que des victoires faciles et glorieuses. Ce prince, entêté de ses propres lumieres, ferma l'oreille à tout ce que ses ministres purent lui représenter; et comme si la souveraine puissance donnoit une souveraineté de raison, il passa la mer malgré les avis de son conseil, et il entreprit avec une armée à peine composée de

treize mille hommes, de détrôner un puissant roi, et le plus grand capitaine de l'Afrique.

Moluc, averti des desseins et du débarquement du roi de Portugal, l'attendoit à la tête de toutes les forces de son royaume. Il avoit un corps de quarante mille hommes de cavalerie, la plupart vieux soldats et aguerris, mais qui étoient encore plus redoutables par l'expérience et la capacité du prince qui les commandoit que par leur propre valeur. A l'égard de son infanterie, à peine avoit-il dix mille hommes de troupes réglées, et il ne faisoit pas grand fonds sur ce nombre infini d'Alarbes et de milices qui étoient accourus à son secours, mais plus propres à piller qu'à combattre, et toujours prêts à fuir ou à se déclarer en faveur du victorieux.

Moluc ne laissa pas de s'en servir pour harceler l'armée chrétienne. Ces infideles, répandus dans la campagne, venoient à tous moments escarmoucher à la vue du camp, et ils avoient des ordres secrets de lâcher pied devant les Portugais pour les tirer des bords de la mer où ils étoient retranchés, et pour entretenir par une peur simulée la confiance téméraire de dom Sébastien. Ce prince, plus brave que prudent, et qui voyoit tous les jours que les Maures n'osoient tenir devant ses troupes,

les tira de ses retranchements, et marcha contre Moluc comme à une victoire certaine; le roi barbare s'éloigna d'abord comme s'il eût voulu éviter d'en venir à une action décisive; il ne laissoit paroître que peu de troupes, il fit même faire différentes propositions à dom Sébastien, comme s'il se fût défié de ses forces et du succès de cette guerre. Le roi de Portugal, qui croyoit qu'il lui seroit plus difficile de joindre les ennemis que de les vaincre, s'attacha à leur poursuite; mais Moluc ne le vit pas plutôt éloigné de la mer et de sa flotte qu'il fit ferme dans la plaine, et il étendit ensuite ce grand corps de cavalerie en forme de croissant pour enfermer toute l'armée chrétienne. Il avoit mis le prince Hamet son frere à la tête de ce corps; mais comme il n'étoit pas prévenu en faveur de son courage, il lui dit que c'étoit uniquement à sa naissance qu'il devoit ce commandement, mais que s'il étoit assez lâche pour fuir il l'étrangleroit de ses propres mains, et qu'il falloit vaincre ou mourir.

Il se voyoit mourir lui-même, et sa foiblesse étoit si grande qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé à son dernier jour; il n'oublia rien dans cette extrémité pour le rendre le plus beau de sa vie. Il rangea lui-même son armée en bataille, et donna tous les ordres

avec autant de netteté d'esprit et d'application que s'il eût été en parfaite santé. Il étendit même sa prévoyance jusqu'aux évènements qui pouvoient arriver par sa mort, et il ordonna aux officiers dont il étoit environné que s'il expiroit pendant la chaleur du combat on en cachât avec soin la nouvelle, et que, pour entretenir la confiance des soldats, on feignît de venir prendre ses ordres, et que ses aides de camp s'approchassent à l'ordinaire de sa litiere comme s'il eût été encore en vie; en quoi on ne peut assez admirer le courage et la magnanimité de ce roi barbare, qui compassa tellement ses ordres et ses desseins avec les derniers moments de sa vie, qu'il empêcha que la mort même ne lui ravît la victoire. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'armée; et, autant par signes et par sa présence que par ses discours, il exhorta les Maures à combattre généreusement pour la défense de leur religion et de leur patrie.

La bataille commença de part et d'autre par des décharges d'artillerie. Les deux armées s'ébranlerent ensuite et se chargerent avec beaucoup de fureur, tout se mêla bientôt. L'infanterie chrétienne, soutenue des yeux de son roi, fit plier sans peine celle des Maures, la plupart composée de ces Alarbes et de ces

vagabonds dont nous venons de parler. Le duc d'Aveïro poussa même un corps de cavalerie qui lui étoit opposé jusqu'au centre et à l'endroit qu'occupoit le roi de Maroc; ce prince, voyant arriver ses soldats en désordre et fuyant honteusement devant un ennemi victorieux, se jeta à bas de sa litiere, et, plein de colere et de fureur, il vouloit, quoique mourant, les ramener lui-même à la charge. Ses officiers s'opposoient en vain à son passage; il se fit faire jour à coups d'épée; mais ses efforts achevant de consommer ses forces, il tomba évanoui dans les bras de ses écuyers: on le remit dans sa litiere, et il n'y fut pas plutôt qu'ayant mis son doigt sur sa bouche, comme pour leur recommander le secret, il expira dans le moment, et avant même qu'on eût pu le conduire jusqu'à sa tente.

Sa mort demeura inconnue aux deux partis; les chrétiens paroissoient jusque-là avoir de l'avantage, mais la cavalerie des Maures, qui avoit formé un grand cercle, se resserrant à mesure que les extrémités s'approchoient, acheva d'envelopper la petite armée de dom Sébastien. Les Maures chargerent ensuite de tous côtés la cavalerie portugaise. Ces troupes, accablées par le nombre, tomberent en se retirant sur leur infanterie, et elles y porterent

avec la crainte le désordre et la confusion.

Les infideles se jeterent aussitôt le cimeterre à la main dans ces bataillons ouverts et renversés, et ils vainquirent sans peine des gens étonnés et déja vaincus par une frayeur générale. Ce fut moins dans la suite un combat qu'un carnage; les uns se mettoient à genoux pour demander la vie, d'autres cherchoient leur salut dans la fuite; mais comme ils étoient enveloppés de tous côtés, ils rencontroient par-tout l'ennemi et la mort. L'imprudent dom Sébastien périt dans cette occasion, soit qu'il n'eût pas été reconnu dans le désordre d'une fuite, ou qu'il eût voulu se faire tuer lui-même pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité que les Maures avoient massacrés, et que lui-même avoit pour ainsi dire entraînés à la boucherie. Mulei Mahamet, auteur de cette guerre, chercha son salut dans la fuite, mais il se noya en passant la riviere de Mucazen (1). Ainsi périrent dans cette journée trois grands princes, et tous trois d'une maniere différente; Moluc par la maladie, Mahamet dans l'eau, et dom Sébastien par les armes (2).

---

(1) Le 4 août 1578.
(2) Connel tagio, liv. II.

Le cardinal dom Henri, son grand oncle, lui succéda; il étoit frere de Jean III, son aïeul, et fils du roi Emmanuel: mais comme ce prince étoit prêtre, et d'ailleurs infirme, et âgé de plus de soixante et sept ans, ceux qui prétendoient à la couronne ne la regardoient sur sa tête que comme un dépôt, et chacun en particulier tâcha de le faire déclarer en sa faveur.

Les prétendants étoient en grand nombre, et la plupart sortis du roi Emmanuel, quoiqu'en différents degrés. Philippe II, roi d'Espagne, Catherine de Portugal, femme de dom Jacques, duc de Bragance, le duc de Savoie, celui de Parme, Antoine, chevalier de Malte et grand prieur de Crato, n'oublioient rien pour faire valoir leurs droits. On publia différents écrits au nom de ces princes, et dans lesquels les jurisconsultes tâchoient de régler l'ordre de la succession suivant les intérêts de ceux qui les faisoient travailler. Philippe étoit fils de l'infante Isabelle, fille aînée du roi Emmanuel.

La duchesse de Bragance sortoit du prince dom Edouard, fils du même roi Emmanuel. Le duc de Savoie étoit fils de la princesse Béatrix, sœur cadette de l'impératrice, et le duc de Parme avoit pour mere Marie de Portugal,

- **Emmanuel, 14e duc de Portugal.**
  - Béatrix, duchesse de Savoie, morte.
    - Emmanuel Philibert, duc de Savoie, prétendant.
  - Elisabeth, impératrice, morte.
    - Philippe II, roi de Castille, prétendant.
  - Juan III, 15e roi de Portugal, mort.
    - Dom Juan, prince de Portugal, mort.
      - Sébastien, 16e roi de Portugal,
  - Louis, duc de Béja, mort.
    - Antoine, prieur de Crato, prétendant.
  - Henri, cardin. 17e roi, dont a succession est disputée.
  - Edouard, duc de Guimarains, mort.
    - Marie, duchesse de Parme, morte.
      - Raynuce, duc de Parme,
    - Catherine, duchesse de Bragance, prétendante.

fille cadette du prince Edouard, et sœur aînée de la duchesse de Bragance. Le grand prieur étoit fils naturel de dom Louis de Béja, second fils du roi Emmanuel et de Violence de Gomez, dite la Pélicane, l'une des plus belles personnes de son temps, et qu'Antoine son fils prétendoit que le prince avoit épousée secrètement. Catherine de Médicis se mit aussi sur les rangs, et demandoit cette couronne comme issue d'Alphonse III, roi de Portugal, et de Mathilde, comtesse de Boulogne. Le pape même voulut tirer quelque avantage de ce que le roi étoit cardinal, comme si la couronne eût été un bénéfice dévolu à la cour de Rome. On eut peu d'égard à ces prétentions étrangeres, la plupart destituées de forces pour les faire valoir.

On vit bien que cette grande succession regardoit principalement le roi d'Espagne et la duchesse de Bragance. Cette duchesse étoit aimée; son mari sortoit, quoiqu'en ligne indirecte, des rois de Portugal, et elle prétendoit la couronne de son chef parcequ'elle étoit Portugaise, et que, par les lois fondamentales du royaume, les princes étrangers en étoient exclus, comme nous le venons de dire au commencement de cet ouvrage. Philippe convenoit d'un principe qui donnoit l'exclusion aux ducs

de Savoie et de Parme, mais il ne prétendoit pas qu'un roi des Espagnes pût être censé étranger en Portugal, d'autant plus que ce petit royaume avoit été plus d'une fois sous la domination des rois de Castille: ils avoient l'un et l'autre leurs partisans. Le cardinal roi étoit obsédé par leurs sollicitations: il n'osa toucher à cette grande affaire, et peut-être qu'il se fâcha d'entendre parler si souvent de son successeur; il vouloit vivre et régner, et il renvoya à une jonte la discussion des droits des prétendants, dont on ne devoit décider qu'après sa mort.

Ce prince ne régna que dix-sept mois: sa mort (1) remplit le Portugal de troubles et de divisions; chacun prenoit parti entre les prétendants suivant son inclination. Les plus indifférents attendoient le jugement de la jonte que le feu roi avoit établie par son testament; mais Philippe, qui n'ignoroit pas que de si grands intérêts ne se terminoient pas par l'avis des jurisconsultes, fit entrer en Portugal une puissante armée, et commandée par le fameux duc d'Albe, qui décida l'affaire en sa faveur.

Il ne paroît point que le duc de Bragance se

---

(1) 1580.

mit en état de soutenir ses droits par la voie des armes; il n'y eut que le grand prieur qui fit tous ses efforts pour s'opposer aux Castillans, la populace l'avoit proclamé roi, et il en portoit le titre comme s'il l'eût recu des états du royaume. Ses amis leverent quelques troupes en sa faveur, mais le duc d'Albe les tailla en pieces, tout plia devant un aussi grand capitaine que le général espagnol. Les Portugais, peu unis entre eux, sans généraux, sans troupes réglées, et sans autres forces que leur animosité naturelle contre les Castillans, furent défaits en différentes occasions; la plupart des villes, dans la crainte d'être exposées au pillage, firent leur traité particulier. Philippe fut reconnu pour le souverain légitime (1): ce prince prit possession de ce royaume (2) comme petit neveu et héritier du roi défunt, quoique le droit de conquête lui parût le plus sûr: ce fut au moins celui qui régla sa conduite et celle de ses successeurs. Philippe III et Philippe IV, son fils et son petit fils, traiterent dans la suite les Portugais moins comme des sujets naturels que comme des peuples soumis par les armes et par le droit de

(1) Etats de Tomar.
(2) 1581.

la guerre; et ce royaume devenoit insensiblement province d'Espagne, comme il l'avoit été autrefois, sans qu'il parût que les Portugais fussent en état de songer à se soustraire de la domination castillanne. Les grands du royaume n'osoient paroître dans un éclat conforme à leur dignité, ni exiger tous les droits dûs à leur rang, de peur d'exciter les soupçons des ministres espagnols dans un temps où il suffisoit d'être riche, ou considéré par sa naissance et par son mérite, pour être suspect et persécuté. La noblesse étoit comme reléguée dans ses maisons de campagne, et le peuple étoit accablé d'impôts.

Le comte duc d'Olivarès (1), premier ministre de Philippe IV, roi d'Espagne, croyoit qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes: il savoit qu'une antipathie ancienne et comme naturelle rendroit toujours, quoi qu'il pût faire, la domination espagnole odieuse aux Portugais; qu'ils ne verroient jamais qu'avec indignation les charges et les gouvernements remplis par des étrangers ou par des gens souvent tirés de la poussiere, mais qui avoient le mérite d'être entièrement dévoués à

(1) 1640.

la cour. Ainsi il prétendoit avoir assuré l'autorité de son maître en laissant les grands sans emploi, en tenant la noblesse éloignée des affaires, et rendant peu-à-peu le peuple si pauvre qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement. Outre cela il tiroit de ce royaume tout ce qu'il y avoit de jeunes gens et d'hommes propres à porter les armes, et les faisoit servir dans les guerres étrangeres, de peur que ces esprits inquiets ne troublassent la tranquillité du gouvernement.

Mais cette politique qui auroit pu réussir, portée jusqu'à un certain point, eut un effet tout contraire, ayant été poussée trop loin; tant par la nécessité des affaires où se trouva alors la cour d'Espagne que par le caractere du premier ministre, qui étoit naturellement dur et inflexible. On ne gardoit plus de mesures en Portugal; on ne daignoit pas même employer les prétextes ordinaires pour exiger de l'argent du peuple: il sembloit que ce fussent des contributions que l'on fît payer dans un pays ennemi plutôt qu'un légitime tribut qu'on levât sur des sujets. Les Portugais n'ayant plus rien à perdre, et ne pouvant espérer de fin ni d'adoucissement à leurs miseres que dans le changement de l'état, songerent à s'affranchir d'une domination qui leur avoit tou-

jours paru injuste, et qui devenoit tyrannique et insupportable (1).

Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, gouvernoit alors le Portugal (2) en qualité de vice-reine; mais ce n'étoit qu'un titre éclatant auquel la cour n'attribuoit qu'un pouvoir fort borné. Le secret des affaires et presque toute l'autorité étoient entre les mains de Michel Vasconcellos, portugais, qui faisoit la fonction de secrétaire d'état auprès de la vice-reine, mais en effet ministre absolu et indépendant. Il recevoit directement les ordres du comte duc, dont il étoit créature, et auquel il étoit devenu agréable et nécessaire par l'habileté qu'il avoit de tirer incessamment des sommes considérables de Portugal; et, par un esprit d'intrigue qui faisoit réussir ses plus secretes intentions, il faisoit naître des haines et des inimitiés entre les grands du royaume, qu'il fomentoit habilement par des graces et des distinctions affectées qui faisoient d'autant plus de plaisir à ceux qui les recevoient qu'elles excitoient le dépit et la jalousie des autres. Ces divisions, qui s'entretenoient entre les premieres maisons, faisoient la sureté et le repos

(1) Lusitania liberata, lib. III, cap. 1.
(2) 1640.

du ministre, persuadé que tant que les chefs de ces maisons seroient occupés à satisfaire leurs haines et leurs vengeances particulieres ils ne songeroient jamais à rien entreprendre contre le gouvernement présent.

Il n'y avoit dans tout le Portugal que le duc de Bragance qui pût donner quelque inquiétude aux Espagnols. Ce prince étoit né d'une humeur douce, agréable, mais un peu paresseuse: son esprit étoit plus droit que vif; dans les affaires il alloit toujours au point principal; il pénétroit aisément les choses auxquelles il s'appliquoit, mais il n'aimoit pas à s'appliquer. Le duc Théodose son pere, qui étoit d'un tempérament impétueux et plein de feu, avoit tâché de lui laisser comme par succession toute sa haine contre les Espagnols, et les lui avoit toujours fait regarder comme des usurpateurs d'une couronne qui lui appartenoit. Il avoit fait son possible pour lui inspirer toute l'ambition que doit avoir un prince qui pouvoit espérer de remettre cette couronne sur sa tête, et toute l'ardeur et le courage nécessaires pour tenter une si haute et si périlleuse entreprise (1).

Dom Juan avoit pris à la vérité tous les sen-

(1) Caëtan Passar, de Bello lusitano, lib. I.

timents du duc son pere, mais il ne les avoit pris que dans le degré que lui permettoit son naturel tranquille et modéré. Il haïssoit les Espagnols, mais non pas jusqu'à se donner beaucoup de peine pour se venger de leur injustice. Il avoit de l'ambition, et il ne désespéroit pas de monter sur le trône de ses ancêtres; mais aussi il n'avoit pas sur cela une si grande impatience que le duc Théodose en avoit fait paroître. Il se contentoit de ne pas perdre de vue ce dessein, sans hasarder mal-à-propos, pour une couronne fort incertaine, une vie agréable et une fortune toute faite, qui étoit des plus éclatantes qu'un particulier pût souhaiter.

Ce qui est de constant, c'est que s'il eût été précisément tel que l'avoit souhaité le duc Théodose, il n'auroit point du tout été propre à parvenir où il le destinoit. Le comte duc le faisoit observer de si près que, si sa vie oisive et voluptueuse n'eût été qu'un effet de son habileté, on l'auroit bientôt pénétré; et si on l'eût pénétré, c'étoit fait de son repos et de sa fortune. La cour d'Espagne ne l'auroit jamais souffert si puissant, et ne lui auroit jamais permis de passer sa vie au milieu de son pays.

La plus fine politique n'eût pu lui faire tenir une conduite plus sage envers les Espa-

gnols que celle qu'il tenoit par un penchant tout naturel. Sa naissance, ses grands biens, les droits qu'il avoit à la couronne, n'étoient pas des crimes, mais, selon les lois de la politique, il étoit assez criminel puisqu'il étoit redoutable. Il le voyoit bien, il savoit qu'il n'avoit qu'un parti à prendre, et il le prit autant par inclination que par raison. Il falloit pour diminuer son crime, c'est-à-dire pour se faire moins redouter et pour être moins suspect aux Espagnols, qu'il ne se mêlât d'aucune affaire, et qu'il ne fût et ne parût occupé que de divertissements et de plaisirs. Il faisoit parfaitement bien ce personnage: on ne voyoit à Villaviciosa, séjour ordinaire des ducs de Bragance, que partie de chasse, que fêtes, que gens propres à goûter et à faire goûter tous les plaisirs d'une campagne délicieuse. Enfin il sembloit que la nature et la fortune avoient conspiré l'une à lui donner des qualités proportionnées aux conjonctures des affaires de ce temps-là, l'autre à disposer les affaires d'une maniere qui pût faire valoir ses qualités naturelles. En effet elles n'étoient pas assez brillantes pour faire craindre aux Espagnols qu'il voulût un jour entreprendre de se faire roi, mais elles étoient assez solides pour donner aux Portugais l'espérance d'un gouverne-

ment doux, sage, et plein de modération, s'ils vouloient eux-mêmes entreprendre de le faire leur souverain.

Sa conduite ne pouvoit causer aucun soupçon: mais une affaire qui arriva quelque temps auparavant, et dans laquelle il n'avoit aucune part, avoit commencé de le rendre un peu suspect au premier ministre. Le peuple d'Evora, réduit au désespoir par quelques nouvelles impositions, s'étoit soulevé, et, dans la chaleur de la sédition, il étoit échappé aux plus échauffés, parmi des plaintes contre la tyrannie des Espagnols, des vœux publics pour la maison de Bragance (1). On reconnut alors, mais un peu tard, combien Philippe II avoit manqué contre ses véritables intérêts en laissant dans un royaume nouvellement conquis une maison aussi riche, et dont les droits à la couronne étoient si évidents.

Cette considération détermina le conseil d'Espagne à s'assurer du duc de Bragance, ou du moins à l'éloigner du Portugal (2). On lui offrit d'abord le gouvernement du Milanez, qu'il refusa en représentant qu'il n'avoit pas assez de santé, ni assez de connoissance des

(1) Caëtan Passar, lib. I.
(2) 1639.

affaires d'Italie pour se bien acquitter d'un emploi si important et si difficile.

Le ministre fit semblant d'entrer dans ses raisons, mais il chercha un nouveau moyen pour l'attirer à la cour. (1) Le voyage que le roi devoit faire sur les frontieres d'Arragon, pour punir la révolte des Catalans, lui servit de prétexte pour l'engager à faire ce voyage. Il lui écrivit pour l'exhorter de venir à la tête de la noblesse de son pays se joindre aux troupes de Castille dans une expédition qui ne pouvoit être que glorieuse, et où le roi commanderoit en personne. Le ministre d'Espagne, pour affoiblir la noblesse portugaise, avoit fait publier un édit du roi Philippe IV qui ordonnoit à tous les fidalques de se rendre incessamment dans l'armée destinée contre les Catalans, sous peine de perdre leurs fiefs relevants de la couronne, et il se flattoit que le duc de Bragance, comme connétable né du Portugal, ne pourroit pas se dispenser de marcher en cette occasion. Mais comme le duc étoit en garde contre tout ce qui venoit de la cour, il démêla aisément l'artifice, et il pria le ministre de faire agréer au roi ses excuses, sous prétexte de la grande dépense que sa nais-

(1) 1640, mai.

sance et son rang l'eussent obligé de faire, et qu'il n'étoit pas, disoit-il, en état de soutenir.

Ces refus redoublés commencerent à alarmer le ministre. Quelque idée qu'il se fût faite de l'humeur tranquille et pacifique du duc de Bragance, il craignit qu'on ne lui eût fait appercevoir des droits qu'il avoit à la couronne, et que la tentation de régner dans son pays ne l'emportât sur tout le penchant qu'il avoit pour la tranquillité.

Ainsi concevant de quelle importance il étoit au roi de se rendre maître de la personne de ce prince, il n'oublia rien pour y réussir. Mais comme il étoit dangereux alors d'employer la force ouverte, à cause de l'affection extraordinaire que les Portugais avoient toujours eue pour la maison de Bragance, il résolut de l'éblouir à force de caresses, et de l'attirer par tous les dehors d'une amitié sincere et d'une confiance parfaite.

La France et l'Espagne étoient en guerre: la flotte française avoit paru sur les côtes de Portugal; cela fournit au ministre un prétexte favorable à ses desseins. Il falloit dans ce royaume un général pour commander les troupes qui étoient destinées pour la défense des côtes où les Français pouvoient faire quelques descentes. Il lui en envoya la commis-

sion, mais accompagnée de tant d'agréments, et revêtue d'une autorité si absolue, soit pour fortifier les villes qui en avoient besoin, augmenter ou changer les garnisons, et disposer des vaisseaux qui se trouvoient dans les ports, qu'il sembloit, par une confiance aveugle, lui livrer le royaume entier en sa puissance. Mais le piege n'en étoit que mieux caché. (1) Il avoit envoyé en même temps un ordre secret à dom Lopez Ozorio, qui commandoit la flotte d'Espagne, d'entrer dans les ports où il apprendroit que seroit le duc, comme si la tempête l'eût obligé d'y relâcher en croisant dans ces mers, et cet Espagnol devoit l'attirer sur ses vaisseaux en lui donnant quelque fête, et l'enlever aussitôt en Espagne. Mais la fortune en ordonna autrement: une violente tempête surprit l'amiral espagnol, fit périr plusieurs de ses vaisseaux, et dissipa le reste sans qu'il pût aborder en Portugal.

Le comte duc ne se rebuta pas pour ce mauvais succès: il lui sembloit que le hasard seul et la fortune avoient sauvé le duc de Bragance, qui ne pouvoit manquer d'être arrêté si dom Lopez eût pu arriver dans les ports du royaume, comme il l'avoit projeté. Il tourna l'arti-

(1) De Bello lusitano, lib. I.

fice d'un autre côté; il écrivit à ce prince en des termes pleins de la confiance la plus intime, et comme s'il eût partagé avec lui le ministere et le gouvernement de l'état. Il se plaignoit par sa lettre du malheur de la flotte dans un temps où les ennemis étoient redoutables; qu'ayant perdu ce secours qui couvroit les côtes de Portugal, le roi souhaitoit qu'il visitât exactement toutes les places et les ports de ce royaume où les Français pouvoient faire quelque insulte, et lui envoyoit en même temps une ordonnance de quarante mille ducats pour lever quelques nouvelles troupes s'il en étoit besoin, et fournir aux frais de son voyage. Cependant les gouverneurs des citadelles, qui étoient la plupart Espagnols, avoient un ordre secret de s'assurer de sa personne s'ils en trouvoient l'occasion favorable, et de le faire passer aussitôt en Espagne (1).

Le duc de Bragance, trouvant toutes ces marques de confiance trop empressées et trop peu conformes à la conduite ordinaire du ministre pour être sinceres, s'en défia, et le fit tomber dans le piege même qu'il lui tendoit. Ce prince lui écrivit pour l'assurer qu'il acceptoit avec bien de la joie l'emploi de général

(1) Caëtan Passar, p. 1.

que le roi lui donnoit, et qu'il espéroit par son application et son zele pour son service justifier son choix et mériter la grace dont il l'avoit honoré. Cependant, comme il commençoit à envisager de plus près qu'il n'étoit pas impossible de remonter sur le trône de ses peres, il se servit du pouvoir de sa charge pour placer ses amis dans les emplois et dans les postes où ils lui pouvoient être un jour plus utiles. Il employa l'argent d'Espagne à se faire de nouvelles créatures, et, lorsqu'il visita les places, il se fit toujours si bien accompagner qu'il fit perdre l'espérance qu'on avoit de se rendre maître de sa personne.

L'autorité dont on l'avoit revêtu faisoit murmurer hautement toute la cour d'Espagne (1). Comme on ne pénétroit point les raisons du ministre, qui n'étoient connues que du roi, on vouloit rendre sa conduite suspecte au prince parcequ'il étoit allié de la maison de Bragance. On disoit qu'il y avoit de l'imprudence à confier toute l'autorité de général des troupes de Portugal à un homme qui pouvoit avoir de trop hautes prétentions sur ce royaume; que c'étoit armer ses droits, et l'exposer à la tentation de tourner ses armes contre son

(1) Caëtan Pasqar, p. 1.

souverain. Mais le roi fut d'autant plus affermi dans sa résolution qu'il s'apperçut qu'on étoit bien éloigné de pénétrer son secret. Ainsi le duc de Bragance, à la faveur de son nouvel emploi, parcourut librement tout le Portugal; et ce fut dans ce voyage qu'il jeta les premiers fondements de son élévation. Il avoit un équipage magnifique, qui lui attiroit les yeux des peuples dans tous les lieux où il passoit; il écoutoit tout le monde avec beaucoup de douceur et de bonté; il réprimoit l'insolence du soldat, et en même temps combloit de louanges les officiers; il les gagnoit par toutes les récompenses dont il étoit maître; son honnêteté charmoit la noblesse; il la recevoit avec des distinctions obligeantes, et selon le mérite et la qualité de chacun: enfin il répandoit des biens par-tout où il passoit, il s'acquéroit encore plus d'amis par les graces qu'on espéroit de lui que par celles qu'il faisoit; de sorte que ceux qui le voyoient croyoient ne souhaiter que leur bonheur en faisant des vœux pour son élévation.

Les partisans de ce prince de leur côté n'oublioient rien pour établir sa réputation. Pinto Ribeiro, intendant de sa maison, étoit celui de tous qui travailloit le plus efficacement à donner le branle aux affaires, et à réduire

dans un plan exact les vues qu'il avoit pour la grandeur de son maître. C'étoit un homme actif, vigilant, consommé dans les affaires, et qui avoit une passion violente pour l'élévation du duc, sans doute parcequ'il se flattoit d'avoir un jour beaucoup de part au ministere s'il pouvoit venir à bout de le faire régner. Ce prince lui avoit avoué plusieurs fois qu'il profiteroit avec plaisir d'une occasion qui pût le mettre sur le trône (1), mais qu'il n'étoit point résolu de tenter cette entreprise comme un simple aventurier qui n'auroit rien à perdre; que cependant il pouvoit toujours ménager les esprits et lui acquérir de nouvelles créatures, pourvu qu'il ne l'engageât à rien, et qu'il parût qu'il n'avoit aucune part à ce qu'il pourroit traiter (2).

Pinto travailloit depuis long-temps dans Lisbonne avec beaucoup d'application à remarquer les mécontents et à en faire de nouveaux (3). Il répandoit secrètement des plaintes contre le gouvernement présent, tantôt avec chaleur, tantôt avec des manieres plus retenues, selon le caractere et la qualité des

(1) Lusitana liberata, lib. III, cap. 2.
(2) De bello lusitano, lib. I, p. 9.
(3) Idem, ibidem.

personnes avec qui il se trouvoit. Mais la haine que les Portugais portoient aux Espagnols étoit si générale qu'il n'avoit pas même besoin de cette précaution; et il n'y avoit point de Portugais qui ne fût capable d'un secret qui avoit pour objet la perte d'un Espagnol. Pinto faisoit souvenir les gens de qualité des emplois honorables qui avoient été autrefois dans leurs maisons quand le Portugal étoit gouverné par ses princes naturels. Mais rien ne touchoit davantage le corps de la noblesse que l'arriere-ban que le roi avoit convoqué pour passer en Catalogne. Pinto leur faisoit envisager cette expédition comme un exil dont ils ne reviendroient qu'avec bien de la peine; qu'outre la grande dépense ils auroient à souffrir les hauteurs ordinaires des Espagnols, et que la politique d'Espagne ayant un intérêt secret à perdre les plus braves, on les exposeroit toujours aux occasions où il y auroit plus de péril à essuyer sans leur laisser aucune part à la gloire.

S'il se trouvoit avec des bourgeois et des marchands, il crioit contre l'injustice des Espagnols, qui avoient ruiné Lisbonne et tout le Portugal en transférant le commerce des Indes à Cadix. Il ne les entretenoit jamais que de la misere extrême où ils étoient réduits sous une

domination si tyrannique, et de la félicité des peuples (1) qui s'en étoient si généreusement délivrés.

Enfin il faisoit souvenir le clergé en combien de rencontres on avoit violé ses privileges et les immunités de l'église; que les bénéfices et les dignités les plus considérables du royaume étoient la proie des étrangers, au lieu de servir de juste récompense au mérite et à la capacité des Portugais naturels.

Avec ceux qu'il savoit être mécontents il tournoit habilement le discours sur les qualités de son maître pour sonder les inclinations. Il se plaignoit de la vie oisive où ce prince paroissoit enseveli; qu'il étoit fâcheux que celui qui pouvoit seul remédier efficacement à tant de désordres eût si peu d'affection pour son pays, et même tant d'indifférence pour sa propre grandeur: et remarquant que ces discours faisoient impression, il alloit jusqu'à flatter les uns du glorieux titre de libérateurs de la patrie, excitant l'indignation de ceux qui avoient été maltraités par les Espagnols, laissant entrevoir de grandes espérances à d'autres dans le changement de l'état.

Il sut ménager si heureusement les esprits

(1) Hollandais, Catalans.

qu'après s'être assuré de plusieurs en particulier il assembla enfin un nombre considérable de noblesse, et à la tête se trouva l'archevêque de Lisbonne.

Ce prélat étoit d'une des meilleures maisons du royaume (1), savant, habile dans les affaires, aimé du peuple, mais haï des Espagnols, qu'il haïssoit réciproquement parcequ'ils lui préféroient l'archevêque de Brague (2), créature de la vice-reine, qu'ils avoient fait président de la chambre d'Opaço, et à qui ils donnoient quelque part dans les affaires du gouvernement.

Parmi les gens de qualité qui formerent cette assemblée, dom Michel d'Almeïda s'y fit distinguer. C'étoit un vénérable vieillard qui avoit acquis une considération extraordinaire par son mérite; il faisoit gloire d'aimer sa patrie plus que sa fortune; il étoit indigné de la voir comme réduite en servitude par des usurpateurs. Il s'étoit soutenu toute sa vie dans ces sentiments avec beaucoup de courage et de fermeté, sans que les prieres de sa famille et les conseils de ses amis l'eussent pu obliger

(1) D'Acugna.
(2) Dom Sébastien de Mattos de Norognia.

d'aller au palais et de faire sa cour aux ministres d'Espagne. C'étoit par cette fermeté qu'il leur étoit devenu fort suspect. Ce fut aussi le premier sur qui Pinto jeta les yeux pour se déclarer un peu plus ouvertement, sachant bien qu'il ne couroit aucun risque avec un homme de ce caractere, qui d'ailleurs étoit d'un grand poids pour attirer la noblesse dans son parti.

Dom Antoine d'Almada, intime ami de l'archevêque, s'y trouva aussi avec dom Louis son fils, dom Louis d'Acugna, neveu de ce prélat, et qui avoit épousé la fille de dom Antoine d'Almada; le grand veneur Mello, dom George son frere, Pierre Mendoze, dom Rodrigo de Saa, grand chambellan, et plusieurs officiers de la maison royale, dont les charges étoient devenues des titres inutiles depuis que le Portugal avoit perdu ses rois naturels (1).

Dans cette assemblée l'archevêque, naturellement éloquent, donna une idée affreuse de l'état du royaume depuis que les Espagnols en étoient les maîtres. Il représenta que Philippe II, pour assurer sa conquête, avoit fait périr un nombre infini de noblesse, qu'il n'avoit

(1) Lusitania liberata, lib. III.

pas épargné les ecclésiastiques, témoin ce fameux bref d'absolution (1) qu'il avoit obtenu du pape pour deux mille prêtres et religieux qu'il avoit fait mourir pour assurer son usurpation; que depuis ces malheureux temps les Espagnols n'avoient point changé de politique; qu'ils avoient, sous différents prétextes, fait périr plusieurs personnes de mérite qui ne pouvoient être accusées que d'aimer trop leur pays; qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée dont la vie et les biens fussent en sûreté; que la noblesse étoit méprisée, les grands reculés du gouvernement, sans emplois et sans considération; que l'église n'avoit eu que d'indignes ministres depuis que Vasconcellos faisoit des bénéfices la récompense de ses créatures; que le peuple étoit accablé d'impôts, les campagnes sans laboureurs, et les villes désertes par les soldats qu'on prenoit par force pour les envoyer en Catalogne; que les ordres qu'on avoit reçus d'y faire passer la noblesse, sous prétexte de l'arriere-ban, étoit le dernier coup de politique du ministre, qui se vouloit défaire des gentilshommes, seul obstacle dans le royaume à ses pernicieux desseins; que le moindre mal qui leur en pouvoit

(1) Conestagio.

arriver, étoit un exil très long; qu'ils vieilliroient comme malheureux étrangers dans le fond de la Castille pendant que de nouvelles colonies s'empareroient de leurs biens comme dans un pays de conquête; que l'idée funeste de tant de malheurs lui feroit souhaiter la mort plutôt que de voir la ruine entiere et la destruction de son pays, s'il n'espéroit qu'un si grand nombre de gens de mérite ne se seroient pas assemblés inutilement.

Ce discours renouvela dans l'assemblée le fâcheux souvenir de tous les maux que l'on souffroit depuis long-temps. Chacun s'empressoit de donner des exemples de la cruauté de Vasconcellos. Les uns avoient perdu leurs biens par ses injustices: il avoit enlevé à d'autres des charges et des gouvernements héréditaires pour y placer ses créatures: plusieurs avoient gémi long-temps dans les prisons pour satisfaire aux soupçons des Espagnols: quelques uns regrettoient encore leurs peres, leurs freres ou leurs amis retenus à Madrid ou envoyés en Catalogne comme de malheureux otages de la fidélité de leurs compatriotes. Enfin il n'y en avoit aucun qui, dans l'intérêt général, ne trouvât une injure particuliere à venger. Le voyage de Catalogne excitoit sur-tout leur colere et leur indignation. Ils voyoient que ce n'étoit

pas tant le besoin qu'on pouvoit avoir de leur secours que le dessein de les ruiner qui engageoit la cour d'Espagne à leur faire faire un si long voyage. Ces considérations, jointes à l'espérance de se venger de tant d'outrages qu'ils avoient reçus, acheverent de les déterminer à prendre des mesures pour secouer sûrement un joug qui leur paroissoit si pesant; et, n'envisageant point d'adoucissement dans leurs maux, ils se reprocherent leur patience comme une bassesse et une lâcheté, et convinrent enfin de la nécessité pressante de chasser les Espagnols, mais ils se partagerent sur l'espece du gouvernement qu'ils devoient choisir.

Une partie de l'assemblée penchoit à un gouvernement républicain à-peu-près semblable à celui de Hollande (1): l'autre partie souhaitoit un roi; (2) et entre ceux-ci quelques uns proposerent le duc de Bragance, d'autres le marquis de Villaréal, et d'autres enfin le duc d'Aveïro, tous trois princes du sang royal de Portugal; et chacun prenoit son parti selon son inclination et ses intérêts particuliers. Mais l'archevêque, qui étoit dévoué à la maison de Bragance, se servant habilement de

(1) Lusitania liberata, p. 225.
(2) Caëtan Passar, de Bello lusitano.

toute l'autorité de son caractere, leur remontra avec beaucoup de force, que le choix du gouvernement n'étoit point arbitraire; qu'ils ne pouvoient en conscience rompre le serment de fidélité qu'ils avoient fait au roi d'Espagne, si ce n'étoit pour rendre justice à l'héritier légitime de la couronne; que tout le monde savoit qu'elle appartenoit au duc de Bragance, et ainsi qu'il falloit se déterminer ou à le reconnoître pour leur roi, ou à rester pour jamais sous la domination d'Espagne.

Ensuite il leur fit envisager la puissance, les grands biens, et le nombre considérable des vassaux de ce prince, dont presque le tiers du royaume relevoit, que dans le dessein de chasser les Espagnols ils ne pouvoient raisonnablement espérer d'y réussir s'ils ne l'avoient à leur tête, et que, pour l'y engager, ils devroient lui offrir la couronne, quand d'ailleurs il n'y auroit pas des droits incontestables comme premier prince du sang. De là il passa à ses bonnes qualités; il fit valoir sa prudence, sa sagesse, et sur-tout la douceur et la bonté qui paroissoient dans sa conduite: enfin il sut tourner si heureusement les esprits qu'il les ramena tous au point de le souhaiter pour leur roi, et ils convinrent avant que de se séparer qu'on n'oublieroit rien pour l'engager dans ce

dessein. L'assemblée se sépara, et on demeura d'accord des jours et de l'heure que l'on se rassembleroit pour délibérer sur les moyens qui pouvoient faciliter un prompt et heureux succès.

Pinto voyant les esprits disposés en faveur de son maître, lui écrivit secrètement de s'approcher de Lisbonne afin d'encourager les conjurés par sa présence, et de prendre avec eux des mesures précises pour l'exécution de leur dessein. Cet homme habile remuoit tous les ressorts de cette affaire sans paroître y avoir plus de part qu'un simple particulier qui auroit été animé seulement par le zele du bien public. Il faisoit semblant de douter que son maître y voulût entrer, à cause de la répugnance naturelle qu'il avoit pour les entreprises hasardeuses et qui demandent beaucoup de suite et d'application. Il faisoit naître sur cela certaines difficultés qui ne servoient qu'à éloigner le soupçon qu'on eût pu prendre qu'il s'entendoit avec son maître, et telles néanmoins que, n'étant pas assez grandes pour les décourager, elles n'étoient propres au contraire qu'à exciter leur ardeur et à les engager davantage.

Sur l'avis de Pinto le duc partit quelques jours après de Villaviciosa, et arriva à Alma-

da, qui est un château proche de Lisbonne, et dont il est seulement séparé par le Tage, comme s'il y fût arrivé naturellement dans le cours des visites qu'il faisoit de toutes les places fortes du royaume. Il avoit un équipage si magnifique, et il étoit accompagné d'une escorte si nombreuse de gens de qualité et d'officiers de guerre, qu'il ressembloit plutôt à un roi qui prend possession de son royaume qu'à un simple gouverneur de province qui visite les places de son gouvernement. Il se trouva si près de Lisbonne qu'il ne put se dispenser d'aller rendre ses devoirs à la vice-reine. Lorsqu'il entra la grande cour du palais et toutes les avenues se trouverent remplies d'un nombre infini de peuple qui s'empressoit pour le voir passer: toute la noblesse se rendit auprès de lui pour l'accompagner chez la vice-reine. Ce fut une fête publique dans toute la ville, et il se répandit dans tous les esprits tant de joie de le voir qu'il sembloit qu'il ne manquât ce jour-là qu'un hérault au peuple pour le proclamer roi, ou à lui-même assez de résolution pour oser mettre la couronne sur sa tête.

Mais ce prince étoit trop sage et trop habile pour commettre un si grand dessein aux saillies d'un peuple léger et inconstant: il savoit combien il y a loin de ces vains applaudisse-

ments, où le peuple s'abandonne aisément, à ces mouvements constants qui sont nécessaires pour soutenir une entreprise de cette nature. Ainsi, après avoir pris congé de la vice-reine, il se retira à Almada sans vouloir même descendre à l'hôtel de Bragance, ni passer par la ville, de peur de faire de la peine aux Espagnols, que les empressements du peuple n'avoient déja que trop alarmés.

Pinto ne manqua pas de faire observer à ses amis la timide précaution de son maître : il leur représenta qu'il falloit profiter de son séjour à Almada pour s'expliquer avec lui, et lui faire même une espece de violence pour l'engager à recevoir la couronne et assurer par-là le salut de l'état. Les conjurés ayant approuvé cet avis, on le chargea d'obtenir de son maître une heure favorable pour lui en faire la proposition. Il n'eut pas de peine à en accepter la commission. Le duc de Bragance consentit à cette entrevue, à condition néanmoins qu'il n'y auroit au plus que trois conjurés qui conféreroient avec lui, n'ayant pas trouvé à propos de s'expliquer devant plus de monde.

Ainsi Michel d'Almeïda, Antoine d'Almada, et Mendoze, se rendirent chez lui la nuit, et, ayant été introduits secrètement dans le cabinet du prince, d'Almada, qui portoit la

parole pour les autres, lui représenta vivement le malheureux état du royaume, où toutes les conditions avoient également à souffrir de l'injustice et de la cruauté des Castillans; que lui-même, tout grand prince qu'il étoit, n'étoit pas à couvert de leurs attentats; qu'il étoit trop éclairé pour ne pas s'appercevoir avec quelle application le ministre cherchoit à le perdre; qu'il n'avoit d'asile, pour échapper à ses mauvais desseins, que le trône, et que, pour l'y porter, il étoit chargé de lui offrir les services d'un nombre considérable de gens de qualité qui sacrifieroient leurs biens avec plaisir, et qui étoient tous prêts à exposer leurs vies pour ses intérêts et pour venger la nation de la tyrannie des Castillans.

Il lui dit ensuite que l'on n'étoit plus au temps de Charles-Quint et de Philippe II, où les Espagnols donnoient des lois et se faisoient craindre presque dans toute l'Europe; que cette monarchie, qui embrassoit autrefois de si vastes desseins, avoit bien de la peine à présent à conserver son ancien domaine, attaquée et souvent battue par les Français et les Hollandais qui lui faisoient la guerre; que la Catalogne seule occupoit toutes ses forces; qu'elle étoit sans troupes considérables, sans argent, et gouvernée par un prince foible, qui étoit

gouverné lui-même par un ministre odieux à tout le royaume.

Il lui fit envisager l'alliance et la protection qu'il pouvoit espérer des princes de l'Europe, ennemis naturels de la maison d'Autriche; que la Hollande et la Catalogne lui apprenoient ce qu'il devoit attendre d'un grand ministre (1) dont le génie sublime et élevé sembloit n'être appliqué qu'à la ruine de la maison d'Autriche; que la mer lui ouvroit un chemin assuré pour en recevoir les secours nécessaires; enfin que le royaume se trouvant délivré de la plupart des garnisons castillanes que le roi d'Espagne avoit été obligé de retirer de Portugal pour grossir son armée de Catalogne, il ne pouvoit jamais trouver de conjonctures plus favorables pour faire valoir ses droits légitimes, pour mettre ses grands biens, sa maison, et sa vie, en sûreté, et pour délivrer son pays d'un esclavage et d'une tyrannie insupportables.

Ce discours étoit, comme l'on peut juger, fort au goût du duc de Bragance; mais, se renfermant dans le caractere froid et modéré qui lui étoit naturel, il ménagea tellement les termes de sa réponse aux députés, qu'il sem-

---

(1) Le cardinal de Richelieu.

bloit ni leur ôter rien de leur espérance, ni aussi l'augmenter (1).

Il leur dit qu'il convenoit avec eux de l'état déplorable où les Espagnols avoient réduit le royaume, et que lui-même n'étoit pas sans danger; qu'on ne pouvoit trop louer le zele qu'ils faisoient paroître pour le bien de leur patrie, et qu'il leur étoit en particulier bien obligé des vues favorables qu'ils avoient pour ses intérêts; mais après tout qu'il doutoit qu'il fût encore temps de songer à des remedes aussi violents que ceux qu'on lui proposoit, et qui avoient toujours des suites terribles quand ils ne réussissoient pas entièrement.

A cette réponse, qu'il ne voulut pas faire plus positive, il ajouta des manieres si caressantes et des remerciements si honnêtes à chacun d'eux en particulier, qu'ils jugerent bien que leur députation avoit été agréablement reçue; mais qu'après tout ils ne devoient guere attendre que le prince fît d'autres pas dans cette entreprise que d'y donner son consentement, quand ils l'auroient mise en état, et que le succès n'en fût plus douteux.

Après avoir pris de nouvelles mesures avec Pinto, il s'en retourna aussitôt à Villaviciosa

(1) Caëtan Passar, lib. I, p. 15.

avec des inquiétudes qu'il n'avoit point encore éprouvées, et qui ne lui permirent pas de sentir les plaisirs qu'il avoit goûtés jusque-là dans une vie privée.

Il ne fut pas plutôt arrivé qu'il communiqua à la duchesse sa femme les propositions qu'on lui avoit faites. Cette princesse étoit Espagnole de naissance, sœur du duc de Medina Sidonia, grand d'Espagne, et gouverneur d'Andalousie. Elle étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroissoit grand, et cette inclination étoit peu à-peu devenue une passion démesurée pour la gloire et pour l'élévation. Le duc son pere, qui s'étoit apperçu qu'on ne devoit pas moins attendre de son esprit que de son courage, avoit pris soin de cultiver un si beau naturel avec une application singuliere. Il avoit mis auprès d'elle des personnes habiles, qui lui avoient inspiré des sentiments pleins de cette ambition que l'on regarde dans le monde comme quelque chose de noble, et comme la premiere vertu des princes. (1) Elle s'étoit appliquée

---

(1) Ad hæc politicas artes, bonos et malos regiminis dolos, dominationis arcana, humani latibula ingenii non modò intelligere mulier, sed et pertractare quoque ac provehere, tam naturâ quàm disciplinâ mirificè instructa fuit. *Caëtan Passar, de Bello lusitano.*

de bonne heure à démêler les différents caracteres des hommes, et à deviner par les dehors les plus fins et les plus délicats les sentiments les plus cachés de ceux qu'elle voyoit; et par cette attention elle étoit devenue si habile et si pénétrante, qu'il n'y eut rien de caché pour elle dans le cœur des courtisans les plus dissimulés. En un mot il ne lui manquoit ni courage pour entreprendre les choses les plus difficiles, pourvu qu'elles lui parussent grandes et glorieuses, ni lumieres pour trouver les moyens d'y parvenir. Ses manieres étoient nobles, grandes, aisées, et pleines d'une certaine douceur majestueuse qui inspiroit de l'amour et du respect à tous ceux qui l'approchoient.

Elle prit toutes les manieres de Portugal avec tant de facilité, qu'elle sembloit être née à Lisbonne. Elle s'appliqua d'abord à gagner l'estime de son mari, et elle y réussit parfaitement par l'austérité de sa conduite, par une dévotion solide, et par une complaisance parfaite pour la plupart de ses goûts. Elle négligeoit tous les plaisirs qui font l'amusement des personnes de sa qualité et de son âge, et ne paroissoit occupée, même dans ses heures de loisir, que des choses qui pouvoient em-

bellir son esprit, et rendre son jugement plus juste.

Le duc de Bragance étoit charmé de posséder une personne si accomplie; il avoit pour elle une estime infinie et une confiance parfaite, il n'entreprenoit jamais rien sans la consulter; ainsi il n'avoit garde de s'engager plus avant dans une affaire aussi importante qu'il n'eût pris son avis et consulté toutes choses avec elle.

Il lui découvrit donc le plan de la conjuration, le nom des conjurés, l'ardeur qu'ils faisoient paroître pour la faire réussir, et ce qui s'étoit passé tant à Lisbonne que dans la conférence d'Almada. Il ajouta que sur la nouvelle du voyage de Catalogne il avoit pressenti que la noblesse étoit résolue d'éclater plutôt que de sortir du royaume, et qu'il étoit à craindre qu'à son refus ils ne portassent leurs vues d'un autre côté et sur un autre chef. Que cependant il ne pouvoit s'empêcher de lui avouer que la grandeur du péril l'épouvantoit; que quand il n'avoit envisagé que de loin le dessein de s'élever sur le trône, cette idée flatteuse de grandenr s'étoit agréablement emparée de son esprit, mais qu'à présent qu'il falloit essayer la fortune et courir tous les risques

d'une entreprise aussi dangereuse, il ne pouvoit envisager sans quelque frayeur le péril où il s'alloit jeter lui et toute sa maison; qu'il y avoit peu de fonds à faire sur l'humeur du peuple inconstant, que la moindre difficulté rebute et dissipe facilement; que ce n'étoit pas assez d'avoir la noblesse de son côté si elle n'étoit appuyée des grands du royaume; mais que bien loin de se flatter qu'ils entrassent dans ses intérêts, il les trouveroit toujours à son chemin comme ses plus cruels ennemis, la jalousie naturelle aux hommes ne leur permettant pas de faire leur maître de celui qui étoit leur égal.

Ces considérations jointes à beaucoup d'autres prises du côté de la puissance du roi d'Espagne, et du peu de sûreté qu'il y avoit à se confier au secours des étrangers, balançoient dans l'ame de ce prince la passion qu'il avoit de régner. Mais la duchesse, dont l'ame étoit plus ferme, et l'ambition plus vive, entra parfaitement dans le dessein de la conjuration: la vue d'une si grande entreprise ne fit qu'exciter son courage, et réveiller ses desirs d'élévation. Elle demanda au duc, en cas qu'à son refus le Portugal se tournât en république, quel parti il prendroit entre ce nouveau gou-

vernement et le roi d'Espagne (1). Le duc lui dit qu'il seroit toute sa vie inviolablement attaché aux intérêts de sa patrie. Votre résolution, lui dit la duchesse, me fournit la réponse que je dois vous faire, et que vous deviez faire même aux députés de la noblesse; et puisque vous voulez bien vous exposer aux plus grands dangers en qualité de sujet de la république, il est plus avantageux, et il vous sera bien plus glorieux de tenter la fortune pour défendre une couronne qui vous appartient, et que le peuple et la noblesse vous veulent mettre sur la tête. Elle lui représenta ensuite avec beaucoup de force les droits incontestables qu'il avoit à la couronne; que dans le malheureux état où les Castillans avoient réduit le Portugal il n'étoit pas permis à un homme de sa qualité et de son rang de demeurer dans l'indifférence; que ses enfants et toute sa postérité reprocheroient à sa mémoire comme une lâcheté indigne de son sang de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable. Ensuite elle exagéra à ce prince la douceur de régner dans un lieu où il n'obéissoit même qu'avec crainte; les charmes d'une couronne, la facilité de s'en

---

(1) Il y a des auteurs qui attribuent ce trait à Paës, secrétaire du duc de Bragance.

emparer ; que quand même il n'auroit pas le secours étranger qu'on lui offroit, il étoit assez puissant par lui-même en Portugal pour en chasser les Espagnols, sur-tout dans la conjoncture de la révolte de la Catalogne. Enfin elle sut lui montrer la couronne par des côtés si brillants, qu'elle le détermina entièrement. Mais elle entra dans la vue qu'il avoit de laisser grossir le nombre des conjurés, avant que de se déclarer plus positivement, et de ne paroître ouvertement dans cette affaire qu'au moment de l'exécution.

Cependant la cour n'étoit pas sans inquiétude. Ces marques extraordinaires de joie que le peuple de Lisbonne avoit fait paroître à la vue du duc de Bragance avoient fait impression sur le ministre.

Il commençoit à soupçonner qu'il se faisoit à Lisbonne des assemblées secretes ; et certains bruits, qui pour l'ordinaire marchent sourdement à la tête des grands évènements, augmentoient fort son inquiétude.

Le roi tint sur cela plusieurs conseils, et on résolut, pour ôter aux Portugais l'espoir de réussir dans la révolte qu'ils pouvoient méditer, de faire venir incessamment à Madrid le duc de Bragance, le seul chef qui étoit à craindre dans ce royaume. Le comte-duc lui

envoya un courier (1), et lui mandoit que le roi vouloit être instruit par sa bouche et conférer avec lui de l'état où étoient les troupes et les places de Portugal; qu'il étoit fort souhaité à la cour par ses amis, et qu'il ne devoit pas douter qu'il n'y fût reçu avec toute la distinction qui étoit due à sa naissance et à son mérite.

Un coup de foudre ne l'auroit pas surpris davantage qu'il le fut par cette nouvelle. Les empressements et les différents prétextes que l'on employoit pour le tirer de Portugal, le confirmerent dans la pensée que l'on en vouloit à sa personne, et que sa perte étoit résolue. Ce n'est plus par des emplois ou de feintes caresses qu'on l'attaque, ce sont des ordres précis, et qui seront suivis de la force et de la violence s'il désobéit. La crainte d'être trahi s'empara de son esprit; et comme ceux qui roulent de grands desseins dans leur tête croient que le monde appliqué à leurs démarches devine toujours leur secret, ce prince habile, mais un peu timide et défiant, se crut précipité dans les plus grands malheurs.

Cependant, pour gagner temps, et pour avoir le loisir d'avertir les conjurés du péril où

---

(1) Le 20 octobre 1640.

il se trouvoit, il dépêcha à Madrid, par l'avis de la duchesse sa femme, un gentilhomme de sa maison, homme d'esprit et fidele, pour assurer le ministre qu'il se rendroit incessamment auprès du roi (1). Mais il lui avoit ordonné en secret de prendre de temps en temps différents prétextes pour excuser son retardement, et prétendoit ainsi prévenir l'orage en avançant la conspiration. Ce gentilhomme ne fut pas plutôt à Madrid qu'il assura le roi et le premier ministre que son maître le suivoit. Il prit un grand hôtel qu'il fit meubler magnifiquement; il arrêta en même temps un nombre considérable de domestiques, à qui il donna par avance des livrées: il faisoit tous les jours des dépenses considérables; enfin il n'oublia rien pour faire croire que ce prince arriveroit incessamment, et qu'il vouloit paroître à la cour dans tout l'éclat de sa naissance.

Il feignit quelques jours après d'avoir reçu avis qu'il étoit malade considérablement. Ensuite ayant usé ce prétexte, qui ne pouvoit durer long-temps, il présenta un mémoire au premier ministre, où il demandoit au nom du duc son maître que le roi réglât le rang qu'il devoit avoir à la cour. Il croyoit faire durer

(1) Caëtan Passar, lib. I, p. 18.

long-temps cette affaire par l'opposition des grands qui pourroient intervenir pour soutenir leurs droits. Mais le ministre, à qui tous ces retardements devenoient suspects, applanit toutes les difficultés, et fit décider la chose par le roi en sa faveur, et d'une maniere qui lui devoit être fort honorable, tant il avoit de passion de le faire sortir de son pays et de le voir à Madrid.

Les conjurés n'eurent pas plutôt appris les ordres que le duc avoit reçus de la cour que, craignant qu'il n'y déférât trop promptement, ils firent partir incessamment Mendoze pour le rassurer, et pour le déterminer en même temps à prendre généreusement son parti. Ils firent choix de ce seigneur parcequ'étant gouverneur d'une place proche Villaviciosa (1), le prétexte d'aller à son gouvernement cachoit aux Espagnols l'intention secrete de son voyage. Il prit son temps pour rencontrer ce prince à la chasse. Ils s'enfoncerent aussitôt dans le bois (2), et, s'étant arrêtés dans un endroit écarté, Mendoze lui remontra le péril où il s'alloit jeter en allant à la cour; qu'il ruinoit absolument l'espérance de la noblesse et du

(1) Mouraon.
(2) La forêt de Tapadé.

peuple en se remettant avec trop de confiance entre les mains de ses ennemis; qu'il y avoit un très grand nombre de gentilshommes qualifiés, résolus de sacrifier leurs biens et leurs vies pour son service, qui n'attendoient que son aveu pour éclater; que le moment étoit venu où il falloit choisir ou la mort ou la couronne; qu'il étoit dangereux de différer davantage, et qu'il ne devoit pas douter qu'une affaire de cette importance répandue parmi tant de gens ne vint enfin à la connoissance des Espagnols. Le duc lui répondit qu'il entroit dans ses sentiments, et qu'il pouvoit assurer ses amis qu'il étoit entièrement résolu de se mettre à leur tête.

Mendoze s'en retourna d'abord chez lui pour faire perdre à ceux qui eussent pu l'observer les soupçons que pouvoit causer son voyage; il se contenta de mander aux conjurés qu'il s'étoit trouvé à une partie de chasse, et que le gibier s'étoit fait battre long-temps, mais qu'à la fin la chasse avoit été heureuse. Il s'en retourna peu de jours après à Lisbonne; il apprit à ses amis le succès de son voyage, et que le prince demandoit Pinto. Ils le firent partir en même temps (1) avec toutes les instruc-

---

(1) 1 novembre 1640.

tions nécessaires pour l'informer du plan et des moyens de l'exécution (1). Pinto lui apprit en arrivant que la cour de Lisbonne étoit sérieusement brouillée; que la vice-reine se plaignoit hautement de l'insolence et de la fierté de Vasconcellos; qu'elle ne pouvoit plus souffrir que toutes les dépêches de la cour d'Espagne lui fussent adressées, pendant que, revêtue d'un titre imaginaire, elle demeuroit sans fonction et sans autorité. Ses plaintes étoient d'autant mieux fondées que c'étoit une princesse d'un grand mérite, et qui se sentoit capable de remplir dignement toute l'étendue de son emploi; mais elle ne s'appercevoit pas que c'étoit son mérite même et la grandeur de son esprit qui étoient la principale raison pour laquelle on lui donnoit si peu de part dans le gouvernement. Pinto fit remarquer à son maître combien cette mésintelligence étoit favorable à ses desseins; qu'il ne pouvoit prendre une conjoncture plus heureuse que les divisions du palais, qui laissoient moins d'attention au ministre d'Espagne pour observer ses démarches.

Le duc de Bragance, depuis le départ de Mendoze, étoit retombé dans ses irrésolutions

---

(1) De Bello lusitano, lib. I, p. 22.

ordinaires; plus l'affaire s'engageoit et plus ses incertitudes augmentoient. Pinto fit tous ses efforts pour l'empêcher de balancer davantage; et, mêlant des menaces à ses raisons et à ses prieres, il lui déclara qu'il seroit proclamé roi malgré qu'il en eût, sans qu'il pût tirer d'autre fruit de son irrésolution que de courir un plus grand péril et faire de plus grandes pertes. La duchesse sa femme se joignit à ce fidele domestique, et lui reprocha sa lâcheté de préférer la sûreté d'une vie caduque à la dignité royale. Le duc, honteux de faire paroître moins de courage qu'une femme, se rendit à ses reproches et à ses raisons: il se trouvoit encore pressé par ce gentilhomme qu'il avoit envoyé à Madrid. Il lui écrivoit tous les jours qu'il ne pouvoit plus soutenir son absence et ses retardements auprès du ministre, qui commençoit à ne vouloir plus écouter ses excuses. Ainsi, voyant bien qu'il n'avoit pas de temps à perdre, il résolut d'éclater sans différer davantage. Il manda cependant à ce gentilhomme, pour gagner temps, de représenter au comte duc d'Olivarès qu'il seroit déja arrivé à Madrid s'il avoit eu assez d'argent pour en faire le voyage et pour y paroître selon sa naissance et le rang qu'il tenoit dans le royaume, et que sitôt qu'il auroit pu recou-

vrer les fonds nécessaires il partiroit pour se rendre à la cour.

Il examina ensuite avec la duchesse et avec Pinto plusieurs moyens différents pour l'exécution de son dessein. Et enfin le duc s'arrêta à celui-ci, que l'on s'assureroit d'abord de Lisbonne, qui, étant la capitale, donneroit le branle à tout le royaume; que le même jour qu'ils feroient déclarer cette grande ville en sa faveur, il se feroit proclamer roi de Portugal dans toutes les villes de ses dépendances; que ceux de ses amis qui étoient gouverneurs de place, en fissent autant dans les lieux où ils commandoient; que jusques aux bourgs et aux villages, dont les conjurés étoient seigneurs, on y fît soulever le peuple, afin que cette grande nouvelle, comme un embrasement général, se répandant dans tout le royaume, entraînât tous les peuples, sans que le peu d'Espagnols qui étoient restés dans le Portugal sussent où porter leurs armes. Qu'il feroit entrer son régiment dans la ville d'Eluas, dont le gouverneur étoit tout à lui. Que pour la maniere dont ils se rendroient maîtres de Lisbonne, il ne pouvoit leur prescrire rien de particulier, cela dépendant des occasions du jour où ils l'entreprendroient. Que cependant il étoit d'avis qu'ils tournassent

leurs premiers efforts du côté du palais, afin de s'assurer de la personne de la vice-reine, et de tous les Espagnols qui pourroient servir d'ôtages pour faire rendre la citadelle, qui sans cela pourroit incommoder la ville quand on en seroit maître.

Il lui donna deux lettres de créance pour d'Almeïda et Mendoze, où il leur marquoit que le porteur étant chargé de ses intentions, il ne leur écrivoit que pour leur dire seulement qu'il souhaitoit qu'ils ne manquassent ni de fidélité à leurs promesses, ni de courage et de vigueur dans l'exécution. Cela fait, le duc renvoya promptement Pinto à Lisbonne, après lui avoir donné toutes les marques de confiance qui pouvoient l'assurer de tenir toujours la même place auprès de lui, quelque heureux que fût le changement qu'il espéroit dans sa fortune.

Il ne fut pas plutôt à Lisbonne, qu'il rendit les lettres à d'Almeïda et à Mendoze. Ils envoyerent quérir aussitôt Lemos et Corée, que Pinto avoit mis dans les intérêts de son maître depuis long-temps (1). C'étoient deux riches bourgeois, qui avoient beaucoup de crédit parmi le peuple, ayant passé par toutes

(1) Lusitania liberata, lib. III, cap. 2.

les charges de la ville, et disposant d'un nombre considérable d'artisans qui étoient à leurs gages. Ils avoient pris soin l'un et l'autre de fomenter de longue main, et d'entretenir l'aversion des bourgeois contre les Espagnols, par les bruits qu'ils répandoient sourdement de nouveaux impôts qu'on devoit exiger au commencement de l'année. Ils avoient même congédié exprès plusieurs de leurs ouvriers, principalement les plus mutins, sous prétexte que le commerce étant ruiné, ils ne pouvoient plus les entretenir; mais en effet afin que la misere et la faim les portât plus aisément à se soulever: et cependant ils les assistoient de temps en temps, afin de les avoir toujours à leur dévotion. Ils avoient outre cela des intelligences secretes avec les principaux de chaque quartier, en sorte qu'ils assurerent les conjurés, que pourvu qu'ils fussent avertis la veille de l'exécution, ils s'engageoient à faire soulever la plus grande partie du peuple à telle heure qu'on voudroit.

Pinto, assuré des artisans, tourna ses soins du côté des autres conjurés: il les exhorta tous en particulier de se tenir prêts pour l'exécution, au premier avis qu'ils en recevroient; qu'ils s'assurassent de leurs amis sous prétexte de quelque querelle particuliere, sans leur

confier l'occasion où on les vouloit employer : bien des gens pouvant fournir de courage et de résolution l'épée à la main, qui ne sont pas capables de soutenir de sang froid tout le poids d'un secret important.

Les ayant trouvés tous fermes, intrépides, pleins d'ardeur et d'impatience de se venger des Espagnols, il en conféra avec d'Almeïda, Mendoze, d'Almada et Mello, qui, trouvant toutes choses dans l'état qu'on le pouvoit souhaiter, fixerent le jour de l'exécution à un samedi, premier décembre (1). On en donna avis aussitôt au duc de Bragance, afin que de son côté il se fît proclamer roi le même jour dans toute la province d'Alentejo, qui relevoit presque tout entiere de lui ; et ils convinrent devant que de se séparer, de se trouver encore une fois ensemble, afin de prendre les dernieres mesures pour l'exécution.

Le 25 novembre ils se rendirent la nuit à l'hôtel de Bragance, comme ils en étoient convenus. Ils trouverent qu'ils pouvoient compter à-peu-près sur cent cinquante gentilshommes, la plupart chefs de maison, avec tous leurs domestiques, et environ deux cents bourgeois et artisans, tous gens de main, dont on

(1) 1640.

étoit assuré, et qui par leur crédit dans la ville entraîneroient aisément le reste du peuple.

La mort de Vasconcellos fut résolue, comme d'une victime qui étoit due au ressentiment de tout le Portugal. Il y en eut qui proposerent de traiter de même l'archevêque de Brague: ils représenterent que c'étoit un homme redoutable par la grandeur de son génie; qu'on ne devoit pas croire qu'il regardât d'un œil indifférent le mouvement qu'ils alloient faire; qu'il pourroit remplacer le secrétaire en se mettant à la tête des Espagnols et de leurs créatures qui étoient dans la ville; que pendant qu'on seroit attaché à se rendre maître du palais, il pourroit se jeter dans la citadelle, ou venir au secours de la vice-reine, à laquelle on savoit bien qu'il étoit tout dévoué; que dans une affaire aussi importante, il ne falloit point laisser d'ennemis derriere eux, qui pussent les faire repentir d'une fausse pitié et d'une compassion qu'ils auroient eue à contre-temps.

Ces raisons firent consentir la plus grande partie de l'assemblée à sa mort; et ce prélat couroit le même risque que Vasconcellos, si don Michel d'Almeïda (1) n'eût pris son parti.

---

(1) Sousa de Macedo dit que ce fut d'Almada, p. 554.

Il remontra aux conjurés, que la mort d'un homme de ce caractere, et revêtu d'une aussi grande dignité, les rendroit odieux à tout le monde; que c'étoit attirer sur le duc de Bragance la haine de tout le clergé et de l'inquisition, gens redoutables aux plus grands princes, et qui joindroient aux noms de rebelle et d'usurpateur celui d'excommunié; que le prince lui-même seroit au désespoir que l'on marquât son avènement à la couronne par une action si cruelle; qu'il s'offroit de veiller sur sa conduite de si près le jour de l'exécution qu'il ne pourroit rien entreprendre au préjudice de l'intérêt public. Enfin il parla si fortement en sa faveur qu'il obtint de ses amis la vie de ce prélat, qui ne la purent refuser à un homme de ce mérite.

Il ne restoit plus qu'à régler la marche et l'ordre de l'attaque. Ils arrêterent qu'ils se partageroient en quatre bandes pour se jeter dans le palais en même temps par quatre endroits différents, afin d'occuper toutes les avenues sans que les Espagnols pussent communiquer ensemble ou se secourir mutuellement; que dom Michel d'Almeïda attaqueroit la garde allemande qui étoit à l'entrée du palais; que le grand veneur Mello son frere, et don Estevan d'Acugna, à la tête des bourgeois, sur-

prendroient une compagnie d'Espagnols qui montent tous les jours la garde devant un endroit du château qu'on appeloit le Fort; que Teillo de Menezès, le grand chambellan Emmanuel Saa, et Pinto, se rendroient maîtres de l'appartement de Vasconcellos, dont ils se déferoient sur-le-champ, et que dom Antoine d'Almada, Mendoze, dom Carlos Norogna, et Antoine de Salsaigne s'assureroient de la personne de la vice-reine et de tous les Espagnols qui étoient dans le palais pour servir comme d'ôtages s'il en étoit besoin; que pendant qu'ils seroient occupés à se rendre maîtres chacun de leurs postes on détacheroit quelques cavaliers avec des principaux bourgeois pour proclamer dans la ville dom Juan, duc de Bragance, roi de Portugal; qu'ayant assemblé le peuple dans les rues ils s'en serviroient pour se jeter du côté où il paroîtroit encore quelque résistance. On se sépara dans la résolution de se trouver le samedi, premier décembre, les uns chez dom Michel d'Almeida, et les autres chez d'Almada et Mendoze, où les conjurés devoient s'armer.

Pendant que les amis du duc de Bragance travailloient à Lisbonne avec tant de chaleur pour ses intérêts, et que lui-même n'oublioit rien pour s'assurer de toute sa province, le

premier ministre, alarmé de ses retardements, lui dépêcha un courier qui lui portoit un ordre exprès de partir incessamment pour se rendre à la cour; et, afin que ce prince ne pût prétexter le défaut d'argent pour faire son voyage, le courier lui remit entre les mains, de la part du comte duc, une ordonnance de dix mille ducats à prendre sur le trésor royal (1).

C'étoit s'expliquer en termes clairs et intelligibles. Le duc ne pouvoit différer davantage sans se rendre suspect avec justice. Il n'avoit plus aucune raison pour se dispenser d'obéir aux ordres du roi; il devoit craindre qu'un plus long retardement n'attirât enfin de Madrid des ordres fâcheux qui auroient pu déconcerter tous ses desseins et ruiner absolument l'entreprise. Ce ne fut pas aussi la maniere dont il se servit pour parer à des ordres si pressants: il fit partir aussitôt la plus grande partie de sa maison, à laquelle il fit prendre le chemin de Madrid.

Il donna tous les ordres dans son gouvernement, à la vue du courier, comme une personne qui est prête à faire un grand voyage. Il dépêcha dans le même moment un gentilhomme à la vice-reine pour lui donner avis de

(1) Caëtan Passar, p. 28.

son départ. Il écrivit au premier ministre qu'il seroit au plus tard dans huit jours à la cour; et, afin d'avoir un témoin qui déposât en sa faveur, il intéressa le courier par une somme d'argent qu'il lui fit donner, sous prétexte de payer sa course et de reconnoître la peine qu'il avoit prise de lui apporter les ordres du roi. Il avertit en même temps les conjurés des nouveaux ordres qu'il avoit reçus de la cour, leur faisant voir la nécessité qu'il y avoit d'exécuter leurs desseins le jour dont on étoit convenu, de peur d'être prévenus par les Espagnols. Mais ils étoient eux-mêmes dans un embarras qui ne leur permettoit guere de pouvoir rien entreprendre si promptement (1).

Il y avoit à Lisbonne un homme de qualité qui faisoit paroître dans toutes les occasions une haine violente contre le gouvernement des Espagnols; il ne les appeloit jamais que des tyrans et des usurpateurs. Il déclamoit publiquement contre leurs injustices, mais sur-tout il paroissoit déchaîné contre le voyage de Catalogne, sur lequel il faisoit mille pronostics fâcheux. D'Almada, l'ayant entretenu plusieurs fois, crut qu'il n'y avoit pas dans tout Lisbonne un meilleur Portugais, et qu'il seroit

(1) Caëtan Passar, lib. I, p. 25.

ravi d'apprendre que l'on travailloit efficacement à la liberté de son pays. Mais quel fut son étonnement quand, l'ayant conduit dans un lieu écarté pour lui découvrir la conjuration, cet homme, en effet aussi timide et aussi lâche qu'il étoit audacieux dans ses paroles, se défendit d'y avoir part et de vouloir prendre aucun engagement avec les conjurés, sous prétexte du peu de solidité qu'il voyoit dans cette affaire! Fier et intrépide tant qu'il crut la chose fort éloignée, mais timide et retenu à la vue du péril qu'il falloit partager: « Où sont, « dit-il à d'Almada, les forces nécessaires pour « soutenir un aussi grand dessein? Quelle ar- « mée avez-vous à opposer aux troupes Espa- « gnoles qui se répandront dans tout le pays « au premier mouvement que vous ferez pa- « roître? Quels sont les grands qui sont à la « tête de cette affaire? et ont-ils eux-mêmes les « fonds nécessaires pour subvenir aux frais « d'une guerre civile? Je crains bien, ajou- « ta-t-il, qu'au lieu de travailler à nous venger « des Espagnols, et à la liberté du royaume, « vous ne contribuiez à sa ruine en leur don- « nant le prétexte qu'ils cherchent depuis si « long-temps d'achever de ruiner le Portugal. »

D'Almada, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ces sentiments, au désespoir d'avoir si

mal placé son secret, ne lui répondit qu'en mettant l'épée à la main; et le pressant vivement, les yeux pleins de colere: « Il faut, lui « dit-il, que tu m'arraches la vie avec mon se« cret, ou que je te punisse de l'avoir surpris « par tes discours pleins d'imposture ». Mais l'autre, dont la prudence alloit toujours à éloigner le péril le plus présent, consentit à la vue d'une épée nue à tout ce que d'Almada vouloit. Il offrit d'entrer dans la conjuration; il trouva même des raisons pour détruire les premieres qu'il avoit avancées. Il fit plusieurs serments de garder inviolablement le secret: enfin il n'oublia rien pour persuader à d'Almada que ce n'étoit ni faute de courage ni manque de ressentiment contre les Espagnols s'il n'avoit pas goûté d'abord les propositions qu'il lui avoit faites.

Ses promesses et ses serments ne rassurerent pas si fort d'Almada qu'il ne lui restât beaucoup d'inquiétude de cette aventure. Sans perdre son homme de vue, il avertit les principaux conjurés de l'accident qui lui étoit arrivé. L'alarme se répandit aussitôt parmi eux: on fit plusieurs réflexions sur la légèreté et l'inconstance de cet homme; on craignit que la vue du péril qu'il faudroit partager, ou l'espérance d'une grosse récompense, ne le

rendit infidele malgré toutes leurs précautions. Là dessus ils résolurent de différer l'exécution de leurs desseins, et ils forcerent Pinto d'écrire à son maître de remettre de son côté à faire éclater l'entreprise qu'il eût reçu de leurs nouvelles (1). Mais Pinto, qui connoissoit bien de quelle importance il est dans de pareilles affaires de différer d'un seul jour, écrivit secrètement au prince de n'avoir aucun égard à sa lettre; que ce n'étoit qu'une terreur panique des conjurés, et dont ils seroient revenus devant que le courier fût arrivé à Villaviciosa (2).

En effet, voyant le lendemain que personne ne branloit, ils eurent honte d'avoir pris l'alarme si chaudement; et celui qui leur avoit causé cette inquiétude leur ayant donné de nouvelles assurances de la fidélité qu'il leur avoit promise, soit qu'il eût pris des sentiments plus généreux, ou par la crainte de s'embarquer mal-à-propos dans l'accusation de tant de gens de qualité, ils remirent l'exécution au jour déterminé. Mais à peine étoient-ils sortis de cet embarras qu'ils retomberent dans un autre qui ne leur causa pas moins d'inquiétude.

---

(1) Caëtan Passar, lib. I, p. 25.
(2) Sousa, lib. III, cap. 2.

Pinto avoit pris la précaution de tenir toujours plusieurs des conjurés répandus dans le palais pour découvrir ce qui se passoit. Ils affectoient de se promener indifféremment, comme des courtisans oisifs, lorsque, la veille de l'exécution, qui devoit commencer par la mort de Vasconcellos, ils apperçurent ce ministre qui s'embarquoit sur le Tage. D'autres que des conjurés n'y auroient seulement pas fait d'attention, parcequ'il étoit aisé de voir qu'il pouvoit passer de l'autre côté du fleuve pour plusieurs raisons où ils n'avoient point de part. Cependant l'alarme se répandit aussitôt parmi eux; ils se persuaderent que cet homme fin et habile, qui avoit des espions de tous côtés, avoit découvert quelque chose de la conjuration. On ne douta point qu'il ne fût passé de l'autre côté du fleuve pour faire entrer dans la ville quelques troupes qui étoient répandues dans les villages voisins. Aussitôt l'image des supplices avec toutes les horreurs de la mort se présenta à l'esprit de plusieurs; la peur leur faisoit voir leurs maisons environnées d'officiers de justice pour les arrêter: déja quelques uns songeoient à se sauver en Afrique ou en Angleterre pour se dérober à la cruauté des Espagnols. Enfin ils passerent une partie de la nuit dans ces agitations, et

pour ainsi dire entre la vie et la mort, lorsque ceux des conjurés qui étoient restés sur le port pour observer ce qui se passeroit vinrent leur apprendre que le secrétaire étoit rentré au bruit des hautbois, n'étant sorti que pour une fête où il étoit convié (1). La joie succéda parmi les conjurés à leurs inquiétudes, et ils se retirerent après être assurés que rien ne branloit dans le palais, que tout le monde dormoit dans une profonde tranquillité, et qu'on n'y songeoit à rien moins qu'à ce qui s'y devoit passer le lendemain.

Il étoit fort tard quand ils se séparerent, et de là au moment de l'exécution il ne restoit que quelques heures de la nuit, et dans ce peu de temps il arriva encore un accident aux conjurés avant que la conjuration eût pu éclater; tant il est vrai que de pareilles entreprises sont toujours très incertaines et souvent fort périlleuses, sur-tout quand la crainte des supplices ou l'espérance des récompenses peut faire des traîtres et des infideles. (2) George Mello, frere du grand veneur, logeoit ordinairement chez un de ses parents qui demeuroit dans un faubourg éloigné de la ville. Ce seigneur crut

---

(1) Sousa, lib. III, cap. 2, p. 557.
(2) Caetan Passar, lib. I, p. 26.

que, comme il touchoit au moment que la conjuration alloit éclater, son parent, et qui étoit son ami depuis quelque temps, auroit lieu de se plaindre qu'il lui eût caché une affaire de cette importance, et où le bien commun de la patrie l'intéressoit comme lui; qu'il l'engageroit aisément dans la conspiration, et qu'il le meneroit avec lui au rendez-vous des conjurés. Dans cette vue il monta à sa chambre au retour de l'assemblée, et, le tirant dans son cabinet, il lui fit part de toute l'entreprise, l'exhortant à se joindre à tant d'honnêtes gens, et de s'y porter comme un homme de sa qualité devoit faire, et en véritable Portugais. L'autre, surpris d'une si étrange nouvelle, ne laissa pas d'affecter quelque démonstration de joie de voir son pays prêt à recouvrer sa liberté. Il remercia Mello de la confiance dont il l'honoroit, et l'assura qu'il se tiendroit heureux d'exposer sa vie et de partager le péril avec tant de gens de bien pour un dessein si juste et si glorieux.

Sur cela ils se séparerent pour se reposer quelques heures avant que de partir pour le rendez-vous. A peine Mello fut-il dans sa chambre qu'il se repentit de l'excès de sa confiance; il se reprocha d'avoir mis inconsidérément la destinée de tant de gens de mérite entre les

mains d'un homme dont il n'étoit pas assez assuré : il lui sembla même qu'il avoit démêlé dans ses yeux et dans toute sa contenance une inquiétude secrete et des marques de surprise et de frayeur à la vue d'une entreprise si périlleuse. Enfin il craignit que la peur des supplices ou l'espérance d'une récompense assurée ne le déterminât à révéler son secret.

Plein de ces réflexions qui agitoient son esprit, il se promenoit à grand pas dans sa chambre lorsqu'un bruit confus de gens qui parloient assez bas, et comme en secret, ayant attiré son attention, il ouvrit la fenêtre pour mieux entendre ce qui se disoit. A la faveur d'une lumiere assez sombre il apperçut son parent à la porte de la maison, prêt à monter à cheval. Aussitôt, la colere et la fureur s'emparant de son ame, il descendit brusquement de sa chambre, et, courant à lui l'épée à la main, il lui demanda fièrement quelle affaire extraordinaire le faisoit sortir de sa maison au milieu de la nuit, quel dessein il avoit, et où il vouloit aller. L'autre, extrêmement surpris, cherchoit de mauvaises raisons pour justifier sa sortie; mais Mello, le menaçant de le tuer, le contraignit de remonter dans sa chambre, et, s'étant fait apporter les clefs de la maison, il le garda à vue jusqu'à ce que l'heure de

l'exécution étant arrivée il le détermina à venir avec lui se joindre aux autres conjurés.

Enfin le jour parut (1) où le succès alloit décider si le duc de Bragance méritoit le titre de roi et de libérateur de la patrie, ou le nom de rebelle et d'ennemi de l'état.

Les conjurés se rendirent de grand matin chez dom Michel d'Almeïda et chez les autres seigneurs où ils devoient s'armer. Ils y parurent tous avec tant de résolution et de confiance qu'ils sembloient aller à une victoire certaine. Ce qui est de remarquable, c'est que dans un si grand nombre, composé de prêtres, de bourgeois, et de gentilshommes, qui étoient la plupart animés par des intérêts différents, il n'y en eut pas un qui manquât à sa parole et à la fidélité qu'il avoit promise. Chacun pressoit le moment de l'exécution comme s'il avoit été le chef et l'auteur de l'entreprise, et que la couronne dût être la récompense des périls où il s'exposoit. Plusieurs femmes même voulurent avoir part à la gloire de cette journée. L'histoire (2) conserve la mémoire de dona Philippe de Villenes, qui arma de ses propres

---

(1) Samedi 1 décembre 1640.
(2) Caëtan Passar, lib. I, p. 27.

mains ses deux fils; et après leur avoir donné leurs cuirasses : « Allez, mes enfants, leur dit-« elle, éteindre la tyrannie, et nous venger de « nos ennemis; et soyez sûrs que, si le succès « ne répond pas à nos espérances, votre mere « ne survivra pas un moment au malheur de « tant de gens de bien. »

Tout le monde étant armé, ils se rendirent au palais par différents chemins, et la plupart en litieres, afin de mieux cacher leur nombre et les armes qu'ils portoient. Ils se partagerent en quatre bandes, comme on en étoit convenu, attendant avec bien de l'impatience que huit heures sonnassent, qui étoit le moment marqué pour l'exécution. Jamais le temps ne leur avoit paru si long. La crainte qu'on ne s'apperçût de leur grand nombre, et que l'heure extraordinaire où ils paroissoient au palais ne fît soupçonner au secrétaire quelque chose de leur dessein leur causoit de cruelles inquiétudes. Enfin huit heures sonnerent; et Pinto ayant aussitôt tiré un coup de pistolet pour signal, comme on en étoit convenu, ils se virent en liberté d'agir.

Ils se pousserent en même temps brusquement, chacun du côté qui lui étoit assigné. Dom Michel d'Almeïda tomba avec sa bande

sur la garde allemande, qui prise au dépourvu, la plupart sans armes, fut bientôt défaite sans avoir presque rendu de combat.

Le grand veneur, Mello son frere, et dom Estevan d'Acugna, chargerent la compagnie espagnole, qui étoit en garde devant un endroit du palais qu'on appeloit le Fort. Ils étoient suivis de la plupart des bourgeois qui avoient part à l'entreprise. Ils se jeterent avec beaucoup de courage l'épée à la main dans le corps-de-garde où les Espagnols s'étoient retranchés. Mais personne ne s'y distingua davantage qu'un prêtre du bourg d'Ajembuza; il marchoit à la tête des conjurés tenant un crucifix d'une main et une épée de l'autre : il animoit le peuple avec une voix terrible à mettre en pieces leurs ennemis; au milieu de ses plus vives exhortations il chargeoit lui-même les Espagnols, tout fuyoit devant lui; car paroissant armé d'un objet que la religion nous apprend à révérer, personne n'osoit l'attaquer ni se défendre; en sorte qu'après quelque résistance l'officier espagnol avec ses soldats fut obligé de se rendre, et, pour sauver sa vie, de crier comme les autres, Vive le duc de Bragance roi de Portugal!

Pinto s'étant ouvert le chemin du palais, se mit à la tête de ceux qui devoient attaquer l'ap-

partement de Vasconcellos. Il marchoit avec tant de confiance et de résolution, que rencontrant un de ses amis qui lui demanda en tremblant où il alloit avec ce grand nombre de gens armés, et ce qu'il vouloit faire : « Rien « autre chose, lui dit-il en souriant, que de « changer de maître, et vous défaire d'un tyran « pour vous donner un roi légitime. »

En entrant dans l'appartement du secrétaire ils trouverent au bas de l'escalier Francisco Soarez d'Albergaria, lieutenant-civil (1), qui ne faisoit que de sortir de chez lui. Ce magistrat, croyant d'abord que ce tumulte ne fût qu'une querelle particuliere, voulut interposer son autorité pour les faire retirer; mais entendant crier de tous côtés, Vive le duc de Bragance! il crut que son honneur et le devoir de sa charge l'obligeoient de crier Vive le roi d'Espagne et de Portugal! ce qui lui coûta la vie; un des conjurés lui tira un coup de pistolet, et se fit un mérite de le punir d'une fidélité qui commençoit à devenir criminelle.

Antoine Correa, premier commis du secrétaire, accourut au bruit. Comme il étoit le ministre ordinaire de ses cruautés, et que, semblable à son maître, il traitoit la noblesse

(1) Corrégidor de civil.

avec beaucoup de mépris, dom Antoine de Menezès lui enfonça le poignard dans le sein. Mais ce coup ne suffit pas pour faire sentir à ce malheureux que son autorité étoit finie; car ne pouvant comprendre qu'on osât s'attaquer à lui, et croyant qu'on l'avoit pris pour un autre, il se tourna fièrement vers Menezès, et le regardant avec des yeux pleins de vengeance et de ressentiment, « Quoi! tu oses me « frapper »? lui dit-il. A quoi l'autre ne répondit que par trois ou quatre coups redoublés, qui le jeterent sur le carreau. Cependant ses blessures ne s'étant pas trouvées mortelles, il en réchappa pour perdre la vie quelque temps après, d'une maniere plus honteuse, par la main du bourreau (1).

Les conjurés s'étant ainsi défaits de ce commis qui les avoit arrêtés sur l'escalier, se presserent d'entrer dans la chambre du secrétaire. Il étoit alors avec Diego Garcez Palleia, capitaine d infanterie, qui, voyant tant de monde armé et plein de fureur, se douta bien qu'on en vouloit à la vie de Vasconcellos. Quoiqu'il n'eût aucune obligation à ce ministre, la seule générosité le fit jeter l'épée à la main hors de la porte pour en défendre l'entrée aux conjurés,

(1) Souza, lib. 3, cap. 3.

et lui donner le temps de se sauver; mais ayant été blessé au bras, et ne pouvant plus tenir son épée, accablé de la multitude, il se jeta par une fenêtre, et fut assez heureux pour ne se pas tuer.

Aussitôt les conjurés entrerent en foule dans la chambre du secrétaire: on le cherche par-tout, on renverse lits, tables, on enfonce les coffres pour le trouver, chacun vouloit avoir l'honneur de lui donner le premier coup.

Cependant il ne paroissoit point, et les conjurés étoient au désespoir qu'il échappât à leur vengeance, lorsqu'une vieille servante, menacée de la mort, fit signe qu'il étoit caché dans une armoire ménagée dans l'épaisseur de la muraille, où il fut trouvé couvert de papiers.

La frayeur où le jeta la vue d'une mort qu'il voyoit présente de tous côtés l'empêcha de dire un seul mot (1). Dom Rodrigo de Saa, grand chambellan, lui donna le premier un coup de pistolet; ensuite percé de plusieurs coups d'épée, les conjurés le jeterent par la fenêtre en criant: « Le tyran est mort; vive la liberté, et « dom Juan roi de Portugal ! »

Le peuple, qui étoit accouru au palais,

---

(1) Sousa, lib. III, cap. 3, p. 565.

poussa mille cris de joie en le voyant précipiter, et répondit par de grandes acclamations aux conjurés. Ensuite il se jeta avec fureur sur le corps de ce malheureux; chacun en le frappant crut venger l'injure publique, et donner les derniers coups à la tyrannie.

Telle fut la fin de Michel Vasconcellos, Portugais de naissance, mais ennemi juré de son pays, et tout Espagnol d'inclination. Il étoit né avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué à son emploi, d'un travail inconcevable, et fécond à inventer de nouvelles manieres de tirer de l'argent du peuple, et par conséquent impitoyable, inflexible, et dur jusqu'a la cruauté, sans parents, sans amis, sans égards: personne n'avoit de pouvoir sur son esprit; insensible même aux plaisirs, et incapable d'être touché par les remords de sa conscience: il avoit amassé des biens immenses dans l'exercice de sa charge, dont une partie fut pillée dans la chaleur de la sédition. Le peuple se fit justice lui-même, et se paya par ses mains des torts qu'il prétendit avoir reçus durant son ministere.

Pinto sans perdre de temps marcha pour se joindre aux autres conjurés qui devoient se rendre maîtres du palais et de la personne de la vice-reine. Il trouva que c'en étoit déja fait,

et qu'ils avoient eu un pareil succès par-tout. En effet ceux qui étoient destinés pour attaquer l'appartement de cette princesse s'étant présentés à la porte, et le peuple furieux menaçant d'y mettre le feu si elle ne faisoit ouvrir promptement, la vice-reine, accompagnée de ses filles d'honneur et de l'archevêque de Brague, se présenta a l'entrée de sa chambre, se flattant que sa présence appaiseroit la noblesse, et feroit retenir le peuple. « J'avoue, « messieurs, leur dit-elle en s'avançant vers les principaux des conjurés, « que le secrétaire « s'est attiré justement la haine du peuple et « votre indignation par la dureté et l'inso-« lence de sa conduite : sa mort vient de vous « délivrer d'un ministre odieux. Votre ressen-« timent ne doit-il pas être satisfait? Songez « que ces mouvements peuvent encore se don-« ner à la haine publique contre le secrétaire : « mais si vous persévérez plus long-temps « dans ce tumulte, vous ne pourrez vous dis-« culper du crime de rebellion, et vous me « mettrez moi-même hors d'état de pouvoir « vous excuser auprès du roi. »

Dom Antoine de Menezes lui répondit que tant de gens de qualité n'avoient pas pris les armes seulement pour ôter la vie a un misérable qui la devoit perdre par la main du bour-

reau ; qu'ils étoient assemblés pour rendre au duc de Bragance une couronne qui lui appartenoit légitimement, qu'on avoit usurpée sur sa maison, et qu'ils sacrifieroient tous leurs vies avec plaisir pour le remettre sur le trône. Elle vouloit lui répondre, et interposer l'autorité du roi; mais d'Almeïda craignant qu'un plus long discours ne ralentît l'ardeur des conjurés, l'interrompit brusquement, lui disant, Que le Portugal ne reconnoissoit plus d'autre roi que le duc de Bragance ; et en même temps tous les conjurés crierent à l'envi, Vive dom Juan roi de Portugal !

La vice-reine, voyant qu'ils ne gardoient plus de mesure, crut trouver plus d'obéissance dans la ville, et que sa présence imposeroit davantage au peuple et aux bourgeois, quand ils ne seroient plus soutenus des conjurés. Mais comme elle vouloit descendre, dom Carlos Norogna la supplia de se retirer dans son appartement, l'assurant qu'elle y seroit servie avec autant de respect que si elle commandoit encore dans le royaume, et qu'il n'étoit pas à propos d'exposer une grande princesse aux insultes du peuple encore en mouvement, et plein de chaleur pour sa liberté. Elle comprit aisément par ces paroles qu'elle étoit prisonniere. Outrée de dépit elle lui demanda avec

hauteur : « Eh! que me peut faire le peuple? A quoi Norogna lui répondit avec beaucoup d'emportement: « Rien autre chose, madame, « que de jeter votre altesse par les fenêtres (1). »

L'archevêque de Brague ne put entendre Norogna sans frémir de colere; il arracha l'épée à un soldat qui se trouva auprès de lui (2), et plein de fureur, voulant se jeter au travers des conjurés pour venger la vice-reine, il alloit se faire tuer, lorsque dom Michel d'Almeïda l'embrassant, le conjura de songer au péril où il s'exposoit; et le tirant par force à l'écart, il lui dit que sa vie ne tenoit à rien, et qu'il avoit eu bien de la peine à l'obtenir des conjurés, à qui sa personne étoit assez odieuse, sans qu'il les aigrît davantage par une bravoure inutile et peu convenable à un homme de son caractere. Il fut donc obligé de se retirer, et même de dissimuler toute sa colere, dans l'espérance que le temps lui fourniroit une occasion favorable pour faire éclater sa vengeance contre Norogna, et son attachement pour les intérêts de l'Espagne.

Le reste des conjurés s'assura des Espagnols qui étoient dans le palais ou dans la ville. Ils

(1) Sousa, lib. III, cap. 3, p. 567.
(2) De Bello lusitano, lib. I, p. 1.

arrêterent le marquis de Puëbla, major-dome de la vice-reine, et frere aîné du marquis de Leganez, dom Didace Cardenas, mestre-de-camp général, dom Fernand de Castro, intendant de marine, le marquis de Baynetto, Italien, grand-écuyer de la vice-reine, et quelques officiers de marine qui étoient dans le port. Cela se passa avec autant de tranquillité que s'ils avoient été arrêtés par un ordre du roi d'Espagne. Personne ne branla pour les secourir, et eux-mêmes n'étoient guere en état de se défendre, ayant été arrêtés la plupart dans le lit.

Ensuite Antoine de Saldaigne, à la tête de ses amis et d'une foule de peuple dont il étoit suivi, monta à la chambre souveraine de *Relaçion*. Il exposa à la compagnie le bonheur du Portugal qui avoit recouvré son roi légitime; que la tyrannie venoit d'être détruite, et que les lois, si long-temps méprisées, alloient reprendre leur ancienne vigueur sous un prince si sage et si juste. Son discours fut reçu avec un applaudissement général; on n'y répondoit que par de vives acclamations en faveur du nouveau prince. Et Gonzalez de Souza de Macedo, premier président de cette cour souveraine, et pere de l'historien que nous

avons consulté, prononça aussitôt ses arrêts au nom de dom Juan, roi de Portugal.

Pendant qu'Antoine de Saldaigne disposoit la chambre de *Relaçion* à reconnoître le duc de Bragance pour roi, dom Gaston Coutingnò tiroit des prisons tous ceux que la dureté des ministres d'Espagne y tenoit enfermés. Ces pauvres gens, passant tout d'un coup d'un affreux cachot, et de la crainte continuelle d'une mort prochaine, au plaisir de trouver leur liberté dans celle de leur pays, touchés de sentiments de reconnoissance, et agités de la peur qu'ils avoient de retomber dans leurs chaînes, composerent comme une nouvelle compagnie de conjurés, qui n'eut pas moins d'ardeur pour affermir le trône du duc de Bragance, que le corps de noblesse qui en avoit formé le premier dessein.

Au milieu de la joie que causoit aux conjurés le succès favorable de l'entreprise, Pinto avec les principaux n'étoit pas sans inquiétude.

Les Espagnols étoient encore dans la citadelle, d'où ils pouvoient foudroyer la ville, et faire repentir le peuple d'une joie inconsidérée. C'étoit d'ailleurs une porte assurée au roi d'Espagne pour rentrer dans la ville, et y ré-

tablir son autorité. Ainsi croyant n'avoir rien fait tant qu'ils ne seroient pas maîtres de cette place, ils allerent trouver la vice-reine, à laquelle ils demanderent un ordre pour le gouverneur, afin qu'il la remît entre leurs mains.

Elle rejeta bien loin cette proposition, et leur reprochant leur rebellion, elle leur demanda avec indignation s'ils vouloient aussi la rendre complice. D'Almada, irrité de son refus, plein de feu, et la colere dans les yeux, jura que si elle ne signoit promptement l'ordre qu'on lui demandoit, il alloit sur-le-champ poignarder tous les Espagnols qui étoient arrêtés. La princesse, effrayée de l'emportement de cet homme, et craignant pour la vie de tant de gens de qualité, crut que le gouverneur savoit trop bien son devoir pour déférer à un ordre qu'il devineroit aisément avoir été extorqué par violence: ainsi elle signa cet ordre; mais il eut un autre effet qu'elle ne pensoit: le gouverneur espagnol dom Louis Del-campo, homme de peu de résolution, voyant à la porte de la citadelle tous les conjurés en armes, suivis d'une foule de peuple, qui menaçoit de le mettre en pieces avec toute sa garnison s'il ne se rendoit à l'instant, se trouva fort heureux de sortir à si bon marché, et avec un titre apparent qui couvroit sa lâcheté.

Il rendit la citadelle. Les conjurés, assurés de tous côtés, dépêcherent aussitôt Mendoze et le grand veneur au duc de Bragance pour lui porter ces heureuses nouvelles, et l'assurer de la part de toute la ville qu'il ne manquoit plus au bonheur du peuple que la présence de son roi.

Ce n'est pas que sa présence fût également souhaitée de tout le monde. Les grands du royaume ne voyoient son élévation qu'avec une secrete jalousie; et ceux de la noblesse qui n'avoient point eu de part à la conjuration observoient un silence qui marquoit leur incertitude. Il y en avoit même qui s'avançoient jusqu'à dire qu'il n'étoit pas sûr que ce prince voulût avouer une action aussi hardie, et qui auroit infailliblement des suites terribles. Les créatures des Espagnols sur-tout étoient dans une consternation étrange; ils n'osoient paroître, de peur de s'attirer le peuple encore tout furieux de sa nouvelle liberté: chacun se tenoit renfermé chez soi, en attendant que le temps lui apprît ce qu'ils devoient craindre ou espérer des desseins du duc de Bragance.

Mais ses amis, qui étoient bien instruits de ses intentions, marchoient toujours leur chemin. Ils s'assemblerent au palais pour donner quelques ordres en attendant l'arrivée du roi.

Ils déclarerent unanimement l'archevêque de Lisbonne président du conseil, et lieutenant-général pour le roi. Il s'en défendit d'abord, remontrant que l'état présent de la ville et de tout le royaume demandoit plutôt un général qu'un homme de son caractere. Enfin, faisant semblant de se rendre aux prieres de ses amis, il convint de se charger de signer les ordres, pourvu qu'on lui donnât l'archevêque de Brague pour collegue dans l'expédition des affaires et des dépêches qu'il falloit faire avant l'arrivée du roi.

Par là ce prélat, fin et habile, espéroit, sous prétexte de partager avec lui l'autorité, le rendre complice, et par conséquent criminel envers les Espagnols s'il acceptoit la qualité de gouverneur, de laquelle, après tout, il ne lui auroit jamais laissé que le titre, ou, s'il la refusoit, le perdre auprès du prince, et le rendre odieux à ses peuples mêmes et à tout le Portugal, comme un ennemi déclaré de tout le royaume.

L'archevêque de Brague sentit bien le piege qu'on lui tendoit; mais comme il étoit tout dévoué au parti des Espagnols par l'attachement qu'il avoit pour la vice-reine, il refusa hautement de prendre aucune part au gouvernement. Ainsi l'archevêque de Lisbonne s'en

trouva chargé seul, et on lui donna pour conseillers d'état dom Michel d'Almeïda, Pierre Mendoze, et dom Antoine d'Almada.

Un des premiers soins du gouverneur fut de se rendre maître de trois grands galions espagnols qui étoient dans le port de Lisbonne. On arma quelques barques, où toute la jeunesse de la ville se jeta, dans l'impatience de se signaler; mais on trouva ces vaisseaux sans résistance, les officiers et la plupart des soldats ayant été arrêtés dans la ville dans le temps que la conjuration éclata.

Il dépêcha le soir du même jour des couriers dans toutes les provinces pour inviter les peuples à rendre graces à Dieu de ce qu'ils avoient recouvré leur liberté, avec ordre à tous les magistrats des villes de faire proclamer le duc de Bragance roi de Portugal, et de s'assurer detous les Espagnols qu'on pourroit trouver. Ensuite il fit préparer toutes choses dans Lisbonne pour recevoir magnifiquement le nouveau prince qu'on attendoit à tous moments. L'archevêque fit entendre à la vice-reine qu'il étoit à propos qu'elle se retirât du palais pour faire place au roi et à toute sa maison. Il lui fit préparer un appartement dans la maison royale de Xabregas, qui étoit dans une extrémité de la ville. La princesse sortit

du palais aussitôt qu'elle eut appris les intentions de l'archevêque; mais d'un air fier et sans dire un seul mot elle traversa toute la ville pour s'y rendre. Ce n'étoit plus cette foule de courtisans qui l'accompagnoient ordinairement; à peine avoit-elle quelques domestiques, et le seul archevêque de Brague, toujours constant dans son attachement, lui en donna des marques publiques dans un temps qu'elles n'étoient pas sans danger pour sa vie.

Cependant le duc de Bragance souffroit de cruelles agitations dans l'incertitude de sa destinée: tout ce que l'espérance la plus flatteuse a d'agréable, et tout ce que la crainte la plus cruelle a de terrible, lui passoient tour-à-tour dans l'esprit: l'éloignement de Villaviciosa, qui est à trente lieues de Lisbonne, l'empêchoit d'en apprendre des nouvelles aussitôt qu'il eût bien souhaité. Tout ce qu'il savoit c'est que dans ce moment on y décidoit de sa vie et de sa fortune. Il avoit résolu d'abord, comme nous avons dit, de faire soulever le même jour toutes les villes de ses dépendances: mais il trouva plus à propos d'attendre des nouvelles de Lisbonne, afin de prendre son parti conformément à ce qui se seroit passé dans cette ville. Il lui restoit le royaume des Algarves, et la ville et la citadelle d'E-

lüas, où il pouvoit se retirer si le succès n'étoit pas favorable dans la capitale ; et il crut même pouvoir encore se défendre d'avoir eu part à la conjuration, dans un temps sur-tout où les Espagnols consentiroient aisément qu'il voulût bien être innocent.

Il avoit envoyé plusieurs couriers sur la route de Lisbonne ; et quoiqu'il attendît des nouvelles à toutes les heures, il avoit déja passé toute la journée et une partie de la nuit dans ces agitations ; lorsqu'enfin Mendoze et Mello ayant fait une extrême diligence, arriverent à Villaviciosa. Ils se jeterent d'abord aux pieds du prince, et par cette action respectueuse et la joie qui brilloit sur leur visage, ils lui apprirent encore mieux que par leurs paroles qu'il étoit roi de Portugal.

Ils vouloient lui rendre un compte exact du succès de l'entreprise. Mais le prince, sans leur donner le temps d'entrer dans le détail de cette affaire, les conduisit lui-même avec empressement dans l'appartement de la duchesse. Ces deux seigneurs la saluerent avec le même respect que si elle eût été déja sur le trône ; ils l'assurerent de tous les vœux de ses sujets, et pour lui marquer qu'ils la reconnoissoient pour leur souveraine, ils la traiterent toujours de majesté : ce qui lui devoit être d'autant plus

agréable, que l'on ne se servoit auparavant que du mot d'altesse pour les rois de Portugal.

On peut juger de la joie du prince et de cette princesse par les cruelles inquiétudes dont ils sortoient, et par la grandeur de la fortune où ils se trouvoient heureusement élevés. Tout le château retentit alors de cris de joie : la nouvelle se répandit en un moment aux environs. Le même jour il fut proclamé roi de Portugal dans toutes les villes de ses dépendances. Alphonse de Mello en fit faire autant dans la ville d'Elüas. Chacun accourut en foule rendre ses devoirs au nouveau roi : et peut-être que ces premiers hommages, quoique rendus confusément, ne toucherent pas moins l'ame de ce prince que ceux qu'il reçut quelque temps après dans un jour de cérémonie.

L'archevêque régent dépêchoit couriers sur couriers au duc de Bragance pour lui représenter de quelle importance étoit sa présence à Lisbonne. Son dernier courier le trouva le lundi à moitié chemin dans la plaine de Montemor, où, pour couvrir sa marche, ce prince timide feignoit de chasser à l'oiseau; mais il n'eut pas plutôt ouvert le paquet du régent qu'il prit la poste pour se rendre à Aldegalegue, dont il étoit éloigné de dix lieues;

et y ayant trouvé une barque avec deux pêcheurs, il se jeta dedans, et se fit conduire à Lisbonne en traversant le Tage, qui en cet endroit a trois lieues de largeur. D'Ablancourt, envoyé du feu roi en Portugal, rapporte dans ses mémoires que ce prince aborda à la place du palais, qui est un quarré long, fort spacieux, fermé de trois cours du palais de l'Alfardegue et de quelques maisons particulieres, et de l'autre du Tage, qui n'en est séparé que par un mur d'appui fait en forme de terrasse; que cette grande place étoit remplie d'une infinité de personnes de toutes conditions, qui attendoient depuis deux jours leur prince les yeux toujours tournés vers Aldegalegue; mais que pas un, dit cet écrivain, conjecturoit en voyant aborder cette barque de pêcheur qu'elle portoit le roi; qu'il ne fut point connu d'abord de tout ce peuple qui occupoit la place; qu'il passa au travers de la foule comme un particulier, et que ce ne fut qu'après être monté sur une espece d'échafaud où on avoit placé son trône qu'il fut salué et proclamé roi avec une joie infinie de tous les Portugais.

Le soir il y eut des feux d'artifices disposés dans toutes les places publiques. Les bourgeois en particulier en avoient fait chacun de-

vant leurs maisons, toutes les fenêtres brillerent pendant toute la nuit d'un nombre infini de flambeaux et de bougies; il sembloit que toute la ville fût en feu: ce qui fit dire à un Espagnol que ce prince étoit bien heureux qu'un si beau royaume ne lui coutât qu'un feu de joie.

En effet un soulèvement général de tout le royaume suivit incontinent celui de Lisbonne. Il sembloit qu'à l'exemple de cette capitale chaque ville eût une conspiration toute prête à faire éclater, tant cette révolution fut prompte et générale. Il arrivoit tous les jours des couriers au roi pour lui apprendre que les villes et les provinces entieres avoient chassé les Espagnols pour se mettre sous son obéissance. Les gouverneurs de places ne furent pas plus fermes que celui de la citadelle de Lisbonne; et soit qu'ils n'eussent pas assez de troupes pour contenir le peuple, ou qu'ils manquassent de courage ou de munitions, ils sortirent honteusement, la plupart sans se faire tirer un coup de mousquet: chacun d'eux craignoit pour soi le même traitement que celui de Vasconcellos; rien ne leur paroissoit si terrible que le peuple en fureur. Ainsi on peut dire qu'ils s'enfuirent de Portugal avec

la même précipitation que des criminels qui échappent de leurs prisons, sans qu'il restât dans tout le royaume un seul Espagnol qui ne fût arrêté; et tout cela en moins de quinze jours.

Il n'y eut que dom Fernand de la Cuéva, gouverneur de la citadelle de Saint-Joam, à l'embouchure du Tage, qui parut vouloir tenir contre la révolution générale, et conserver la place au roi son maître. Sa garnison n'étoit composée que d'Espagnols, commandés par de braves officiers, qui firent une vigoureuse résistance aux premieres approches des Portugais. Il fallut se résoudre à l'assiéger dans les formes; on fit venir du canon de Lisbonne; la tranchée fut ouverte, et poussée jusqu'à la contrescarpe, nonobstant le feu continuel et les sorties fréquentes que faisoient les assiégés. Mais comme la voie de la négociation est toujours la plus sûre, et souvent la plus courte, le roi fit faire des propositions si avantageuses au gouverneur, qu'il n'eut pas la force d'y résister. Il fut ébloui des sommes considérables qu'on lui offrit, jointes à une commanderie de l'ordre de Christ dont ce prince l'assura. Il fit son traité, et rendit la citadelle, sous prétexte qu'il n'avoit pas de troupes suffi-

santes pour la défendre, malgré cependant les principaux officiers de sa garnison, qui refuserent de signer la capitulation.

Le roi jugea à propos de ne différer pas davantage à se faire couronner, afin de consacrer sa royauté, et rendre sa personne plus auguste à ses peuples. La cérémonie s'en fit le 15 décembre avec toute la magnificence possible: le duc d'Aveïro, le marquis de Villareal, le duc de Camine son fils, le comte de Monsano, et tous les autres grands du royaume s'y trouverent. L'archevêque de Lisbonne, à la tête de son clergé, et accompagné de plusieurs évêques, le reçut à la porte de la cathédrale, et il fut reconnu solennellement pour roi de Portugal par tous les états du royaume, qui lui prêterent le serment de fidélité.

Peu de jours après la reine arriva à Lisbonne avec une suite nombreuse. Toute la cour sortit bien loin au-devant d'elle: les officiers qui étoient nommés pour composer sa maison s'étoient déja rendus auprès d'elle: le roi même sortit de Lisbonne pour la recevoir. Ce prince n'oublia rien de toutes les magnificences qui étoient convenables à sa nouvelle dignité, et qui pouvoient lui faire croire qu'il étoit persuadé qu'elle n'avoit pas peu contribué à lui mettre la couronne sur la tête. On remarqua

que dans ce changement de fortune le personnage de reine ne lui coûta rien, et qu'elle soutint sa nouvelle dignité avec tant de grace et de majesté qu'elle sembloit être née sur le trône.

Tel fut le succès de cette entreprise, qu'on peut dire qui fut un miracle du secret, soit que l'on considere le grand nombre, ou les diverses qualités des personnes à qui il fut confié. Mais ce fut une suite naturelle des sentiments d'aversion que chacun d'eux avoit conçus depuis long-temps contre le gouvernement espagnol; sentiments que les guerres fréquentes que ces peuples, comme voisins, ont toujours eues entre eux, firent naître dès le commencement de cette monarchie, que la concurrence dans la découverte des Indes, et de fréquents démêlés dans le commerce, avoient fort augmentés, et qui étoient dégénérés en une haine violente depuis que les Portugais avoient été soumis à la domination de la Castille.

Cette nouvelle fut bientôt portée à la cour d'Espagne. Le ministre en fut sensiblement touché; il fut au désespoir de s'être laissé prévenir. Le roi son maître n'avoit pas besoin de nouvelles affaires, il étoit assez embarrassé à se défendre contre les armes de la France et de la Hollande; et sur-tout la révolte de la Ca-

talogne étoit d'un dangereux exemple, et lui causoit de violentes inquiétudes.

Toute la cour savoit la nouvelle, le roi étoit le seul qui l'ignoroit : personne n'osoit se hasarder de lui en parler, par la crainte du ministre, qui n'auroit pas pardonné aisément à ceux qui se seroient chargés de ce soin. Enfin cette affaire faisant trop de bruit pour être cachée davantage, et le comte duc craignant que quelqu'un de ses ennemis ne s'ingérât d'en faire le récit d'une maniere qui lui fût plus désavantageuse que s'il le faisoit lui-même, il se détermina à l'annoncer lui-même au roi. Mais comme il connoissoit l'esprit de ce prince, il sut tourner la chose d'une maniere si fine, que le roi ne connut pas toute la perte qu'il venoit de faire. « Sire (1), lui dit-il en l'abordant avec un visage ouvert et plein de confiance, « je vous apporte une heureuse « nouvelle, votre majesté vient de gagner un « grand duché et plusieurs belles terres. Et « comment, comte ? lui dit le roi tout surpris. « C'est, répondit ce ministre, que la tête a « tourné au duc de Bragance, il s'est laissé « séduire par une populace qui l'a proclamé « roi de Portugal : voilà tous ses biens confis-

(1) De Bello lusitano, lib. I, p. 49.

« qués ; il n'y a qu'à les réunir à votre domai-
« ne, et par l'extinction de cette maison votre
« majesté réguera désormais sans inquiétude
« dans ce royaume. »

Quelque foible que fût ce prince, il ne fut pas tellement ébloui de ces espérances magnifiques qu'il ne comprît bien que cela ne seroit pas si aisé. Mais comme il n'osoit plus voir que par les yeux de son ministre, il se contenta de lui dire qu'il falloit travailler à éteindre une rebellion qui pouvoit avoir des suites dangereuses.

En effet le roi de Portugal ne négligeoit rien de ce qui pouvoit l'affermir dans sa nouvelle grandeur. En arrivant à Lisbonne il avoit nommé aussitôt pour toutes les places frontieres des gouverneurs, gens fideles et pleins de valeur et d'expérience, qui partirent incessamment, et allerent se jeter chacun dans son gouvernement avec ce qu'ils purent ramasser de gens de guerre, et travaillerent avec toute la diligence possible à mettre leurs places en état de défense. Il délivra en même temps quantité de commissions pour lever des troupes ; et immédiatement après son couronnement il convoqua les états du royaume (1).

(1) Le 28 janvier 1641.

Il y fit examiner ses droits à la couronne, pour ne laisser aucun scrupule dans l'esprit des Portugais ; et par un acte solennel il fut reconnu pour véritable et légitime roi de Portugal, comme descendant, par la princesse sa mere, de l'infant Edouard, fils du roi Emmanuel, à l'exclusion du roi d'Espagne, qui ne sortoit de ce roi que par une fille, qui par les lois fondamentales du royaume étoit exclue de la couronne, ayant épousé un prince étranger (1).

Il déclara dans l'assemblée générale des états qu'il se contentoit de ses biens de patrimoine pour l'entretien de sa maison, et qu'il réservoit tout le domaine royal pour les nécessités du royaume; et afin de faire goûter aux peuples la douceur de son gouvernement il abolit tous les impôts dont les Espagnols les avoient accablés.

Il remplit les charges de l'état et les emplois les plus considérables de ceux des conjurés qui en étoient plus capables, et qui avoient marqué plus d'ardeur pour son élévation. Pinto n'eut point de part à cette promotion; le prince ne crut pas son autorité encore assez établie pour faire passer un de ses domesti-

(1) Sousa, p. 582.

ques d'une naisssance médiocre dans une grande charge : il n'en eut cependant pas moins d'autorité sur l'esprit du roi et dans tout le royaume ; et l'on peut dire que sans être ministre ni secrétaire d'état en titre il en faisoit toutes les fonctions, par la confiance étroite que son maître avoit en lui.

Ayant mis tout l'ordre qu'on pouvoit desirer dans le dedans du royaume, il donna tous ses soins à s'unir étroitement avec les ennemis du roi d'Espagne, et même à lui en susciter de nouveaux ; et il tâcha d'insinuer au duc de Medina Sidonia, son beau-frere, et gouverneur de l'Andalousie, le dessein de se rendre indépendant dans son gouvernement, et de s'en faire, à son exemple, le souverain. Le marquis d'Aïamonté, seigneur espagnol, parent de la reine de Portugal, se chargea de cette négociation, dont nous verrons le succès dans la suite de ce discours.

Le nouveau roi de Portugal dépêcha ensuite des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe pour s'y faire reconnoître. Il fit une ligue offensive et défensive avec les Hollandais et les Catalans : il se trouvoit assuré de la protection de la France. Le roi d'Espagne même montra sa foiblesse ; car il n'entreprit rien de considérable sur les frontieres de Por-

tugal pendant toute la campagne, apparemment parceque la révolte de la Catalogne occupoit toutes ses forces. Ce qu'il entreprit même ne lui réussit pas (1), ses troupes eurent toujours du désavantage. Quelque temps après on apprit que Goa et tout ce qui reconnoît la domination portugaise, soit dans les Indes, ou dans l'Afrique et le Pérou, avoient suivi la révolution générale du royaume. De sorte que tout sembloit promettre au roi de Portugal une suite d'heureux succès, et un regne toujours tranquille au dedans, et victorieux au-dehors; lorsqu'il étoit sur le point de perdre le sceptre et la vie, par une détestable conspiration qui s'étoit formée sourdement dans Lisbonne, et au milieu même de la cour de ce prince (2).

L'archevêque de Brague étoit, comme nous avons dit, tout dévoué à la cour d'Espagne, dont il étoit un des ministres dans le Portugal (3). Il voyoit bien qu'il n'y avoit point de rétablissement à espérer pour lui que dans le rétablissement du gouvernement espagnol: il craignoit même que le roi, qui sembloit avoir

(1) Sousa, l. III, cap. 3.
(2) Idem, Lusitania liberata, lib. III, c. 7. p. 627.
(3) Caëtan Passar, lib. II.

eu quelques égards pour son caractere, en ne le faisant pas arrêter, comme les autres ministres des Espagnols, ne s'y déterminât enfin quand son autorité seroit entièrement établie. Mais ce qui étoit plus capable que tout cela de lui faire entreprendre quelque chose de considérable, c'étoit son attachement pour la vice-reine: il ne voyoit cette princesse en prison, et dans des lieux sur-tout où il lui sembloit qu'elle devoit régner, qu'avec un véritable désespoir; et ce qui avoit particulièrement aigri son ressentiment, c'est qu'on lui avoit défendu de la voir, et à toutes les personnes de qualité qui avoient permission d'aller chez elle, depuis qu'on s'étoit apperçu qu'elle se servoit de la liberté que le roi lui avoit laissée, pour inspirer des sentiments de révolte à tous les Portugais qui l'approchoient. Cette conduite lui parut tyrannique et insupportable: il lui sembloit à tous moments que cette princesse lui demandoit sa liberté pour prix de toutes les graces qu'elle lui avoit faites. Le souvenir de ses bontés allumoit sa colere, et le fit résoudre à tout employer pour satisfaire à sa reconnoissance, et pour la venger de ses ennemis. Mais comme il étoit bien difficile de surprendre ou de corrompre les gardes que le roi lui avoit donnés, il résolut d'al-

chevêque sut lui remettre plusieurs fois et en plusieurs manieres devant les yeux, le firent consentir à se mettre à la tête de cette affaire avec le duc de Camine son fils.

L'archevêque, s'étant bien assuré de ces deux princes, engagea aussi le grand Inquisiteur, son ami particulier. Cet homme étoit d'autant plus important au dessein de l'archevêque, qu'il étoit sûr en l'engageant d'y faire entrer tous les officiers de l'inquisition, nation souvent plus formidable aux gens de bien qu'aux scélérats, et qui peut beaucoup parmi les Portugais. Il le prit par des motifs de conscience, le faisant souvenir du serment de fidélité qu'ils avoient fait au roi d'Espagne, et qu'ils ne devoient pas violer en faveur d'un rebelle; peut-être aussi par des vues fort intéressantes, en lui faisant envisager qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre espérer de conserver long-temps leurs charges, sous un prince qui aimoit à remplir tous les emplois de gens qui lui fussent dévoués.

Il passa plusieurs mois à faire beaucoup d'autres conjurés. Les principaux furent le commissaire de la cruzade, le comte d'Armamar, neveu de l'archevêque, le comte de Ballerais, dom Augustin Emmanuel, Antoine Correa, ce commis de Vasconcellos, à qui

Ménezes donna quelques coups de poignard quand la conjuration éclata, Laurent Pidez Carvable, garde du trésor royal, tous créatures des Espagnols, à qui ils devoient leurs charges et leur fortune, et qui n'en espéroient la conservation ou le rétablissement que par le retour de la domination des Castillans.

Les Juifs même, qu'on sait être en grand nombre à Lisbonne, et qui y vivent en s'accommodant au dehors de la religion chrétienne, eurent part à ce dessein. Le roi venoit de refuser des sommes considérables, qu'ils lui avoient offertes pour faire cesser les poursuites de l'inquisition, et pour obtenir la permission de professer publiquement leur religion. L'archevêque se servit habilement du ressentiment où ils étoient de ce refus, pour les engager dans son entreprise. Il s'aboucha avec les principaux, qui étoient au désespoir de s'être déclarés mal-à-propos, et qui se voyoient par là exposés à toute la cruauté de l'inquisition.

Ce prélat habile fit servir leur frayeur à ses desseins; il les assura de sa protection auprès du grand inquisiteur, qu'on savoit bien qui n'agissoit que par ses mouvements: ensuite il leur fit craindre d'être chassés de tout

le Portugal par un prince qui affectoit une grande catholicité; et en même-temps il leur promit au nom du roi d'Espagne la liberté de conscience, et celle d'une synagogue dans le royaume, s'ils pouvoient contribuer à y rétablir son autorité.

La passion de cet archevêque étoit si violente, qu'il n'eut point de honte d'emprunter le secours des ennemis de Jésus-Christ pour chasser du trône son roi légitime : ce fut peut-être la premiere fois que l'on vit l'inquisition agir de concert avec la synagogue.

Les conjurés après plusieurs projets différents, s'arrêterent enfin à celui-ci, qui étoit le sentiment de l'archevêque, et qu'il avoit concerté avec le premier ministre d'Espagne : que les Juifs mettroient le feu la nuit du 5 août aux quatre coins du palais, et en même temps à plusieurs maisons de la ville, afin d'occuper le peuple chacun dans son quartier : que les conjurés se jeteroient dans le palais sous prétexte d'apporter du secours contre l'incendie, et qu'au milieu du trouble et de la confusion que causent nécessairement ces sortes d'accidents, ils s'approcheroient du roi, et le poignarderoient; que le duc de Camine s'assureroit de la reine et des princes ses enfants pour s'en servir, comme on avoit fait de la princesse

de Mantoue, pour faire rendre la citadelle; qu'il y auroit en même temps des gens tout prêts avec beaucoup de feux d'artifice pour mettre le feu à la flotte; que l'archevêque et le grand inquisiteur avec tous ses officiers marcheroient par la ville pour appaiser le peuple et l'empêcher de remuer, par la crainte qu'il a de l'inquisition; et que le marquis de Villareal prendroit le gouvernement de l'état, en attendant les ordres d'Espagne.

Comme ils n'étoient pas sûrs que le peuple voulût se déclarer en leur faveur, ils avoient besoin de troupes pour soutenir leur entreprise. Ils convinrent qu'il falloit obliger le comte-duc à envoyer une flotte considérable sur les côtes, prête à entrer dans le port au moment que la conjuration éclateroit; et que, sur l'avis du succès, il fît avancer aussitôt vers Lisbonne des troupes qui seroient sur la frontiere, pour achever de soumettre ce qui feroit encore quelque résistance.

Mais il étoit difficile aux conjurés d'entretenir pour cela les correspondances nécessaires avec le premier ministre d'Espagne. Depuis que le roi avoit su que la vice-reine avoit écrit à Madrid, il avoit mis des gardes si exacts sur les frontieres, qu'il ne sortoit plus personne du royaume sans sa permission expresse; et

il n'étoit pas sûr d'entreprendre de corrompre les gardes, de peur que par une double trahison ces gens ne les trahissent eux-mêmes, en livrant les lettres, ou en déclarant qu'on les avoit voulu corrompre.

Enfin pressés de faire savoir de leurs nouvelles au ministre d'Espagne, sans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre; et ne sachant de quelle voie se servir, ils jeterent les yeux sur un riche marchand de Lisbonne, qui étoit trésorier de la douane, et qui à cause de son grand commerce dans toute l'Europe, avoit permission particuliere du roi d'écrire en Castille. Cet homme appelé Baëse faisoit profession publique de la religion chrétienne, mais il étoit de ceux qu'on appelle en Portugal chrétiens nouveaux, et qu'on soupçonne toujours d'observer en secret les lois de la religion juive. On lui offrit une grosse somme d'argent pour l'engager dans l'entreprise. Cela joint aux exhortations des Juifs qui avoient le secret de la conjuration, il accepta les offres, et se chargea de faire tenir les lettres au comte-duc d'Olivarès.

Il adressa son paquet au marquis d'Aïamonté, gouverneur de la premiere place frontiere d'Espagne, croyant ses lettres en sûreté,

sitôt qu'elles seroient hors des terres de Portugal.

Ce marquis, proche parent et ami de la reine de Portugal, et qui étoit actuellement en négociation avec le nouveau roi, surpris de voir des lettres cachetées du grand sceau de l'inquisition de Lisbonne, et adressées au premier ministre d'Espagne, les ouvrit aussitôt, dans la crainte que ce ne fût quelque avis qu'on lui donnât de la liaison qu'il entretenoit secrètement avec le roi et la reine de Portugal; lorsqu'il trouva que c'étoit le projet et le plan d'une conjuration prête à éclater contre lui, et qui alloit perdre toute la maison royale. Il renvoya aussitôt le paquet au roi de Portugal. On ne peut dire l'étonnement où il se trouva à l'ouverture de ces lettres, en voyant que des princes ses parents, un archevêque et plusieurs des grands de sa cour, qui sembloient avoir marqué le plus de joie de son élévation, conspiroient non seulement contre sa couronne, mais en vouloient encore à sa vie.

Il fit aussitôt assembler son conseil secret; et quelques jours après on exécuta ce qui y fut résolu. Le 5 août étoit le jour où la conspiration devoit éclater, sur les onze heures du soir, suivant le projet qui avoit été inter-

cepté; le roi fit entrer ce jour là même dans Lisbonne, à dix heures du matin, toutes les troupes qui étoient en quartier dans les villages voisins, sous prétexte d'une revue générale qu'il devoit faire dans la grande cour du palais. Il donna de sa propre main et en secret plusieurs billets cachetés à ceux de sa cour dont il étoit le plus assuré, avec un ordre précis à chacun de n'ouvrir son billet qu'à midi, et pour lors d'exécuter ponctuellement ce qu'il portoit. Ensuite ayant fait appeler dans son cabinet l'archevêque et le marquis de Villareal, sous prétexte de quelque affaire qu'il leur vouloit communiquer, on les arrêta sans bruit environ à midi; et un capitaine des gardes dans le même temps arrêta le duc de Camine dans la place publique. Ceux qui avoient reçu du roi ces billets cachetés, les ayant ouverts, y trouvèrent un ordre pour chacun d'eux, d'arrêter un des conjurés, de le conduire en telle prison, et de le garder à vue jusqu'à nouvel ordre. Ces mesures étoient prises si justes, et furent exécutées si ponctuellement qu'en moins d'une heure les quarante-sept conjurés furent arrêtés, sans qu'aucun songeât à échapper.

Le bruit de cette conjuration s'étant répandu dans la ville, tout le peuple accourut

en foule au palais, demandant avec de grands cris que l'on lui livrât les traîtres. Quoique le roi apperçût avec plaisir l'affection que le peuple lui portoit, ce concours de monde qui s'étoit assemblé si brusquement ne laissoit pas de lui faire de la peine. Il craignit que le peuple ne s'accoutumât à ces sortes de mouvements, qui ont toujours quelque chose de séditieux. Ainsi après les avoir remerciés du soin qu'ils prenoient de sa vie, et les avoir assurés de la punition des coupables, il se servit du magistrat pour les faire retirer.

Cependant de peur de laisser ralentir la haine du peuple, qui passe aisément de la fureur et de la colere la plus violente contre les criminels aux sentiments de pitié et de compassion, dès qu'il ne les regarde plus que comme des malheureux, ce prince fit publier que les conjurés avoient eu dessein de l'assassiner, et toute la maison royale, et de mettre le feu à la ville; que ce qui seroit resté de l'incendie auroit été en proie aux séditieux, et que la politique d'Espagne, pour s'épargner désormais toute crainte de nouvelles conspirations, et pour assouvir pleinement sa vengeance, avoit résolu de peupler la ville d'une colonie de Castillans, et d'envoyer tous les bourgeois aux mines de l'Amérique, et là de

les ensevelir tout vivants dans ces abymes où ils font périr tant de monde.

Ensuite il donna des juges aux conjurés, qu'il prit du corps de la chambre souveraine; il y joignit deux grands du royaume à cause de l'archevêque de Brague, du marquis de Villaréal, et du duc de Camine.

Le roi avoit ordonné aux commissaires de ne se servir des lettres qu'il leur remit qu'en cas qu'ils ne pussent d'ailleurs convaincre les conjurés de leur crime, de peur qu'on ne démêlat en Espagne ses liaisons avec le marquis d'Aïamonté, et par quelle voie ces lettres étoient tombées entre ses mains. Mais il ne fut pas besoin de les employer pour découvrir la vérité. Baëse se coupa dans son interrogatoire sur tous les chefs sur lesquels il fut interrogé; et ce malheureux ayant été présenté à la question, à peine en eut-il senti les premieres douleurs que, le courage lui manquant, il confessa son crime, et déclara tout le plan de la conspiration. Il avoua qu'ils avoient eu dessein de faire périr le roi; que l'office de l'inquisition étoit pleine d'armes, et qu'ils n'attendoient que la réponse du comte-duc pour exécuter leurs desseins.

La plupart des autres conjurés furent exposés à la question, et leurs dépositions se

trouverent conformes à celles du juif. L'archevêque, le grand inquisiteur, le marquis de Villaréal, et le duc de Camine, confesserent leur crime pour s'épargner la douleur de la question. Les juges condamnerent les deux derniers d'avoir la tête tranchée, les autres conjurés à être pendus et mis par quartiers, et réserverent au roi le jugement des ecclésiastiques.

Le roi assembla aussitôt son conseil, et dit à ses ministres qu'il craignoit que le supplice de tant de gens de qualité, quoique criminels, n'eût des suites dangereuses; que les chefs des conjurés étant des premieres maisons du royaume, leurs parents seroient autant d'ennemis secrets qu'il auroit, et que la passion de venger leur mort seroit une malheureuse source de nouvelles conjurations. Que la mort du comte d'Egmont en Flandre et celle des Guises en France avoient eu l'une et l'autre des suites funestes; que la grace qu'il accorderoit à quelques uns, et un traitement moins rigoureux que la mort pour les autres, lui gagneroient tous les cœurs, et les mettroient eux, leurs parents, et leurs amis, dans l'obligation d'agir dorénavant par des motifs de reconnoissance; que cependant, quoique son avis penchât à la douceur, il ne les avoit assemblés

que pour savoir leur sentiment et suivre celui qui seroit trouvé le meilleur.

Le marquis de Ferreira opina le premier à les faire exécuter promptement. Il soutint fortement qu'un roi dans ces occasions ne doit écouter que la justice seule; que la douceur pourroit avoir de dangereuses suites; que l'on attribueroit le pardon des criminels à la foiblesse du prince, ou à la crainte que l'on avoit de leurs amis, plutôt qu'à sa bonté; que l'impunité attireroit le mépris sur le gouvernement présent, et donneroit la hardiesse à leurs parents de vouloir les délivrer de prison, et peut-être de pousser la chose plus loin; qu'il devoit un exemple de sévérité à son avènement à la couronne pour intimider ceux qui seroient capables d'entreprendre quelque chose de semblable. Enfin que les criminels n'étoient pas seulement coupables envers la personne de sa majesté, mais qu'ils étoient coupables envers l'état qu'ils alloient bouleverser, et qu'il devoit encore plus considerer la justice qu'elle doit à son peuple en les punissant comme ils le méritoient que de faire attention au penchant qu'il avoit à la clémence dans une occasion où la conservation de sa majesté et la sûreté publique étoient des intérêts inséparables.

Tout le conseil ayant été du même avis, le roi s'y rendit, et l'arrêt fut exécuté le lendemain. L'archevêque de Lisbonne voulut sauver un de ses amis; il demanda sa grace à la reine, et la sollicita avec toute la confiance d'un homme qui croyoit qu'il n'y avoit rien qu'on pût refuser à ses services. Mais la reine, qui avoit compris la justice et la nécessité indispensable de la punition, et qui voyoit combien une distinction de cette nature aigriroit les parents et les amis des autres conjurés, persuadée qu'il pouvoit y avoir des actions de clémence très injustes, sut faire céder dans ce moment le penchant qu'elle avoit à la douceur au devoir de la justice. Elle ne dit qu'un mot à l'archevêque, mais d'un ton qui ne lui permit pas de répartir. « Monsieur l'archevêque, lui dit-elle, la plus grande grace « que vous pouvez attendre de moi sur ce que « vous me demandez, c'est d'oublier que vous « m'en avez jamais parlé. »

Le roi, voulant ménager le clergé du royaume, et sur-tout la cour de Rome, qui, par considération pour la maison d'Autriche, refusoit de recevoir ses ambassadeurs, changea la peine de l'archevêque et du grand inquisiteur en prison perpétuelle. On publia peu de temps après que l'archevêque y étoit mort de

maladie, accident assez ordinaire à certains prisonniers d'état que la politique ne permet pas de faire monter sur un échafaud. On fut long-temps à la cour de Madrid sans pouvoir démêler par quel moyen le roi de Portugal avoit découvert cette conjuration; et ce ne fut que par une nouvelle conspiration qui se tramoit en même temps contre le roi d'Espagne que ce prince connut celui qui avoit fait passer à Lisbonne les premiers avis des desseins de l'archevêque de Brague.

Le roi de Portugal entretenoit toujours, comme nous avons dit, une étroite relation avec les ennemis de la monarchie espagnole. Ses ports étoient ouverts aux flottes de France et d'Hollande: il avoit un résident à Barcelone et parmi les révoltés de Catalogne, et il s'appliqua à exciter de nouveaux troubles dans le cœur même de l'Espagne qui laissassent moins d'attention à Philippe IV pour les affaires de Portugal. Le nouveau roi avoit déja jeté quelques semences de rebellion dans l'esprit du duc de Medina-Sidonia son beau-frere; le marquis d'Aïamonté, seigneur castillan, et leur confident mutuel, acheva de le séduire: il étoit proche parent de la reine de Portugal et du duc de Médina; ses terres, situées à l'em-

bouchure de la Guadiane, et proche les frontieres de Portugal, favorisoient le commerce secret qu'il entretenoit avec cette cour, et il espéroit augmenter sa fortune et trouver son élévation dans celle de ces deux maisons. C'étoit un homme hardi, entreprenant, mécontent du ministre, et prévenu de cette indifférence pour la vie si nécessaire à ceux qui tentent de hautes entreprises.

Il écrivit secrètement au duc de Médina-Sidonia pour le féliciter sur la découverte de la conjuration de l'archevêque qui avoit pensé faire périr la reine sa sœur et toute la maison royale, et il lui insinuoit en même temps combien il devoit souhaiter que le nouveau roi pût conserver une couronne qui devoit passer un jour sur la tête de ses neveux; que le Portugal, contigu à la Castille, lui assuroit un asile dans des temps fâcheux, et sur-tout pendant le ministere du comte-duc, dont la politique superbe et absolue n'avoit pour objet que l'abaissement des grands: il ajouta qu'il n'étoit pas même sûr que ce ministre, quoique son parent, lui laissât long-temps le gouvernement d'une grande province si voisine du Portugal; que c'étoit un sujet digne de ses réflexions, et que, s'il vouloit qu'il achevât de lui

communiquer celles qu'il avoit faites de son côté, il lui envoyât un homme de confiance avec lequel il pût s'ouvrir avec sûreté.

Le duc de Médina-Sidonia, naturellement vain et superbe, et qui n'avoit vu qu'avec une jalousie secrete l'élévation de son beau-frere, comprit bien que la lettre du marquis cachoit de plus hauts desseins; il fit partir aussitôt un certain Louis de Castille, son confident, pour conférer avec lui. Le marquis, ayant vu sa lettre de créance, s'ouvrit sans peine; et, après lui avoir fait voir avec quelle facilité le duc de Bragance s'étoit emparé de la couronne de Portugal, il lui dit que le duc de Médina ne trouveroit jamais une conjoncture plus favorable pour assurer la fortune de sa maison, et la rendre indépendante de la couronne d'Espagne.

Il lui représenta que le roi étoit épuisé par la guerre qu'il soutenoit depuis si long-temps contre la France et la Hollande; que la Catalogne seule occupoit ses principales forces; qu'il falloit faire soulever l'Andalousie et porter la guerre jusque dans le centre du royaume; que le peuple toujours avide de la nouveauté, et d'ailleurs accablé d'impôts, changeroit avec plaisir de souverain; que le duc de Médina n'étoit pas moins aimé dans son gou-

vernement que celui de Bragance dans le Portugal; qu'il devoit seulement s'appliquer à gagner les gouverneurs particuliers qui étoient sous ses ordres, sans cependant leur confier le secret de ses desseins; qu'il mît ses créatures dans les postes les plus importants; qu'il lui seroit aisé ensuite de s'assurer des galions qu'on attendoit incessamment des Indes; que l'argent dont ils étoient chargés serviroit à soutenir la guerre, et que, pour faciliter l'exécution de ce projet, le roi de Portugal feroit entrer dans Cadix, de concert avec lui, une flotte considérable composée de ses vaisseaux et de ceux de ses alliés, et chargée de troupes de débarquement qui acheveroient de soumettre ceux qui s'opiniâtreroient mal-à-propos à vouloir conserver une fidélité inutile au roi d'Espagne.

Le confident du duc de Médina lui ayant rendu compte de son voyage, ce seigneur se laissa éblouir par l'éclat d'une couronne. Il étoit maître des forces de terre et de mer comme capitaine général de l'océan et gouverneur de toute la province; il y possédoit en propre des villes considérables et de grandes terres: tout cela lui donnoit une autorité presque absolue, et il crut, dans les premiers mouvements de son ambition, qu'il ne lui

manquoit que la volonté d'être roi pour mettre une couronne sur sa tête, et pour ne reconnoître aucune autorité supérieure dans l'Andalousie.

Il renvoya aussitôt Louis de Castille au marquis d'Aïamonté pour l'assurer qu'il entroit dans ses vues, et pour prendre avec lui des mesures plus précises, par rapport sur-tout à la cour de Portugal. Il s'appliqua en même temps à s'assurer de ses créatures et à s'en faire de nouvelles; il laissoit échapper des plaintes contre le gouvernement; il plaignoit les soldats qui n'étoient point payés, et le peuple qui étoit accablé d'impôts.

Le marquis d'Aïamonté, instruit de sa disposition, ne songea plus qu'à réduire leurs projets dans un plan fixe et déterminé; il étoit question d'en conférer avec le roi de Portugal; le marquis, trop connu sur les frontieres, n'osa passer dans ce royaume; il jeta les yeux, pour une négociation si délicate, sur un moine intrigant attaché de tout temps à sa fortune, et dont l'habit, si révéré dans ce pays d'inquisition, laissoit moins d'attention à ses démarches (1). Ce religieux, de l'ordre de saint François, et appelé le P. Nicolas de Vélasco, passa

(1) Caëtan Passar, de Bello lusitano, lib. II, p. 99.

à Castro-Marin, premiere ville de Portugal, sous prétexte d'y venir traiter de la rançon d'un Castillan qui y étoit prisonnier. Le roi de Portugal, de concert avec le marquis d'Aiamonté, le fit arrêter comme un espion, et on le fit venir à Lisbonne chargé de chaînes, et comme un criminel que les ministres vouloient interroger eux-mêmes; on le jeta dans une prison où il étoit gardé avec une sévérité apparente: on le relâcha peu après sous prétexte qu'il n'étoit entré dans le royaume que pour traiter de la liberté de l'officier espagnol, et on lui permit même de venir au palais la solliciter, afin qu'il pût conférer avec les ministres sans se rendre suspect aux espions secrets de la cour de Madrid.

Le roi le vit plusieurs fois, et l'assura, pour récompense de ses soins, de le faire évêque. Le cordelier, ébloui de cette espérance, ne partoit plus du palais; il faisoit sa cour à la reine et obsédoit les ministres; il entroit même dans les intrigues des courtisans; il vouloit qu'on s'apperçût de son crédit et de sa faveur; et, sans révéler expressément le fond de sa négociation, il en trahissoit le secret par des manieres fastueuses et indiscretes. Le courtisan, attentif et toujours jaloux de la faveur naissante, démêla bientôt que sa prison n'avoit

pouvoit paroître à la cour sans s'exposer à rentrer dans une nouvelle prison ; que le ministre sévere et inexorable ne manqueroit pas de lui demander un compte rigoureux de sa recette, quoique dans la révolution on eût pillé sa caisse, et qu'on ne lui eût pas même laissé ses registres; et il ajouta, pour pressentir le cordelier, qu'il ne respiroit qu'à se voir auprès du duc de Médina son patron, et que ce seigneur étoit assez puissant pour faire sa fortune, sans qu'il fût obligé de sortir de l'Andalousie.

Le religieux ayant besoin d'une voie sûre pour rendre compte au marquis d'Aïamonté de sa négociation, et pour recevoir de nouveaux ordres, jeta les yeux sur le Castillan, qui affectoit de paroître inviolablement attaché aux intérêts du duc de Médina, il le garda quelque temps, sous prétexte de lui ménager un passe-port, mais en effet pour l'observer et s'assurer de sa fidélité ; le commerce fréquent qu'ils avoient forma insensiblement une liaison étroite entre eux : le Castillan, plus habile, s'en servit pour tirer un secret qui échappa au cordelier par vanité. Ce religieux, pour le persuader de l'étendue de son crédit et de la considération qu'on avoit pour lui, ne put s'empêcher de lui dire qu'il le verroit bientôt

sous un autre habit; qu'il étoit assure d'un évèché, et qu'il ne désespéroit pas même de se voir revêtu de la pourpre romaine. Sanche, pour achever de lui arracher son secret, affectoit de n'en rien croire: son incrédulité apparente piqua le cordelier; Et que direz-vous, ajouta-t-il, quand vous verrez une couronne sur la tête du duc de Medina? Sanche, par des doutes affectés, le conduisit peu-à-peu jusqu'à faire une entiere confidence de ses desseins. Le cordelier lui avoua enfin qu'il étoit chargé d'une négociation où des rois entroient; qu'il verroit au premier jour le duc de Medina souverain de l'Andalousie; que le marquis d'Aïamonté conduisoit cette grande affaire; que c'étoit à ce seigneur castillan que le roi de Portugal étoit redevable de la découverte de la derniere conspiration; que les Espagnes alloient entièrement changer de face; et qu'à son égard il pouvoit l'assurer d'une fortune considérable, s'il vouloit seulement se charger de rendre au duc et au marquis les lettres qu'il lui confieroit. Sanche, charmé de se voir maître d'un secret si important, lui renouvela les assurances qu'il lui avoit données plusieurs fois de son attachement aux intérêts du duc de Medina. Il prit les lettres du cordelier, et il lui assura que si on le ju-

geoit à propos il se tiendroit heureux d'en rapporter lui-même la réponse. Il partit pour l'Andalousie; mais il ne fut pas plutôt sur les terres d'Espagne qu'il prit la route de Madrid. Il fut droit en arrivant chez le ministre, auquel il fit dire que Sanche, trésorier de Portugal, échappé des prisons de l'usurpateur, avoit une affaire de conséquence à lui communiquer.

Le comte-duc, naturellement superbe et de difficile accès, lui fit dire de revenir aux jours ordinaires d'audience. Sanche, rebuté si durement, s'écria qu'il falloit absolument qu'il lui parlât, qu'il y alloit du salut de la monarchie, et prit le ciel à témoin de sa fidélité, et de la diligence qu'il avoit apportée pour en avertir le ministre.

Ce discours véhément étant rapporté au comte-duc, il commanda qu'on le laissât entrer. Sanche se jeta à ses pieds, et lui dit que l'état étoit sauvé puisqu'il étoit parvenu en sa présence; il lui rendit compte de la maniere dont il avoit été arrêté dans la derniere révolution : il passa ensuite à la conjuration du duc de Medina-Sidonia; il lui en développa tous les projets, les liaisons avec le roi de Portugal, le dessein de s'emparer des galions, de livrer Cadix aux ennemis de la cou-

nonne, et de tourner contre le roi même les armes qu'il commandoit en Andalousie, pour son service; et pour justifier tout ce qu'il avançoit il lui remit différentes lettres du cordelier, écrites en chiffres au marquis d'Aïamonté, et au duc de Medina, et qui contenoient le plan de la conspiration.

Le comte-duc parut d'abord consterné d'une nouvelle si surprenante; il resta quelque temps sans dire mot; mais après s'être remis il prit un air plus gracieux qu'il ne l'avoit ordinairement; il loua Sanche de sa fidélité envers son roi, et il ajouta qu'il méritoit une double récompense pour avoir découvert de si pernicieux desseins, et pour n'avoir pas balancé à les découvrir au plus proche parent du chef même de la conspiration; il le fit conduire ensuite dans un appartement séparé, avec ordre de ne le laisser parler à qui que ce soit, et il passa aussitôt chez le roi, auquel il rendit compte de tout ce qu'il venoit d'apprendre; et il lui présenta en même temps les lettres du cordelier.

Philippe fut frappé d'une si noire trahison : il y avoit long-temps que la fierté extraordinaire des Guzman lui étoit suspecte et odieuse; et songeant en même temps à la perte récente du Portugal, qu'il attribuoit à l'ambi-

tion de la duchesse de Bragance, il ne put s'empêcher de dire à son ministre par une espece de reproche que tous les malheurs de l'Espagne venoient de sa maison. Ce prince ne manquoit ni de pénétration ni de délicatesse dans l'esprit; mais il aimoit les plaisirs, et haïssoit les affaires, toute attention lui étoit pénible, et il eût volontiers abandonné une partie de ses états, pourvu qu'on lui eût laissé toute son oisiveté. Ainsi après avoir évaporé sa colere il remit les lettres du cordelier au comte-duc sans les avoir décachetées, et il lui ordonna de les faire examiner par trois conseillers d'état, qui lui en feroient leur rapport.

C'étoit rendre le ministre maître de cette affaire. Il choisit pour instruire ce procès trois de ses créatures. On déchiffra les lettres du cordelier; Sanche fut entendu plusieurs fois. Il étoit question de le faire parler à la décharge du duc de Medina, que le ministre vouloit sauver: il le fit appeler avant qu'il parût devant les commissaires, et affectant ces manieres pleines de confiance dont les grands savent si bien se servir pour éblouir et pour gagner ceux dont ils ont affaire: « (1) Comment, mon cher Sanche, lui dit-il,

(1) De bello lusitano, lib. II, p. 104.

« pourrons-nous justifier le duc de Medina
« d'une accusation qui ne roule que sur les
« lettres d'un moine inconnu, et qui vraisem-
« blablement a été corrompu par nos ennemis,
« pour rendre suspecte la fidélité du duc, qui
« sert si utilement le roi dans sa province
« d'Andalousie. »

Sanche, pénétré de la vérité de sa déposition, et qui craignoit peut-être qu'en l'affoiblissant il ne se privât lui-même de la récompense qu'il espéroit, soutint toujours avec beaucoup de fermeté qu'il y avoit une conspiration formée contre l'état, que le duc en étoit le chef, le marquis d'Aïamonté le principal négociateur, qu'il en avoit vu des lettres entre les mains du cordelier, et qu'infailliblement on verroit l'Andalousie soulevée, si on ne prévenoit de bonne heure les mauvais desseins du gouverneur de la province.

Le ministre, qui ne vouloit pas que cette affaire s'approfondît, prit son temps pour en parler au roi; il dit à ce prince qu'on avoit déchiffré les lettres du cordelier, qui avoit été apparemment suborné pour perdre le duc de Medina; que Sanche lui-même pouvoit avoir été trompé par ce moine intrigant; qu'on ne produisoit ni lettres du duc, ni témoins qui déposassent formellement contre lui; et

que toute cette accusation rouloit sur des lettres qui pouvoient bien être l'ouvrage de la calomnie ; que cependant, comme on ne pouvoit prendre trop de précaution dans une affaire si importante, qu'il croyoit qu'il falloit tirer adroitement le duc de son gouvernement, où il n'auroit pas été aisé de l'arrêter, faire entrer des troupes dans Cadix avec un nouveau commandant, et s'assurer en même temps du marquis d'Aïamonté, et que s'ils se trouvoient criminels, le roi pourroit alors les abandonner à toute la rigueur de sa justice.

Les conseils du ministre étoient des lois encore plus impérieuses à l'égard du prince que pour le reste de ses sujets. Philippe, qui n'aimoit pas à répandre du sang, et d'un caractere doux et paresseux, lui dit qu'il le laissoit maître de cette affaire. Le comte-duc fit partir aussitôt dom Louis de Haro, son neveu, avec ordre de dire au duc qu'innocent ou coupable il se rendît incessamment à la cour ; qu'il étoit assuré de sa grace s'il étoit criminel, mais qu'il étoit perdu s'il différoit un moment de déférer aux ordres du roi. Un autre courier fit arrêter le marquis d'Aïamonté, et le duc de Ciudadréal se jeta en même temps dans Cadix à la tête de cinq mille hommes.

Le duc de Medina fut accablé par cette nou-

velle : il n'avoit point d'autre parti à prendre que celui d'obéir ou de se sauver en Portugal ; mais l'idée de passer le reste de sa vie comme un proscrit et dans un pays étranger lui paroissoit indigne d'un homme de son rang. Il ne voyoit point de place pour lui en Portugal ; et comme il connoissoit le pouvoir absolu que le comte-duc avoit sur l'esprit du roi, il résolut de s'abandonner à la foi de ce ministre : il partit, et il fit une si grande diligence, que cette prompte obéissance disposa le roi à le croire innocent, ou à lui pardonner s'il étoit coupable.

Le duc fut descendre chez le ministre, et après en avoir reçu de nouvelles assurances de sa grace, il lui déclara le plan de la conjuration, dont il rejeta tout le projet sur le marquis d'Aïamonté. Le ministre l'introduisit secrètement dans le cabinet du roi : le duc se jeta à ses pieds, qu'il mouilla de ses larmes, et dans cette posture humiliante il lui avoua son crime, et lui demanda sa grace dans les termes les plus touchants. Le roi, naturellement doux, se laissa attendrir ; il mêla ses larmes à celles du duc, et lui dit qu'il donnoit sa grace à son repentir, et aux prieres que lui en avoit faites le comte-duc d'Olivarez ; il le congédia ensuite : mais comme il n'étoit pas

à propos de l'exposer à une nouvelle tentation dans une conjoncture si délicate, il eut ordre de se tenir à la suite de la cour. On confisqua même une partie de ses grands biens, qui n'avoient servi qu'à lui inspirer des pensées d'indépendance, et le roi mit un gouverneur et une garnison dans la ville de Saint-Lucar de Barameda, résidence ordinaire des ducs de Medina-Sidonia.

Le ministre, pour persuader le roi du repentir sincere de son parent, proposa à ce seigneur de faire appeler en duel le duc de Bragance. Le duc de Medina parut d'abord surpris d'une pareille proposition ; il dit au ministre que les lois divines et humaines défendoient le duel: mais comme il vit que le comte-duc s'opiniâtroit dans son dessein, il ajouta qu'il auroit beaucoup de peine à en venir à ces extrémités avec son beau-frere, à moins que le roi n'obtînt en sa faveur une bulle du pape qui le mît à couvert de l'excommunication majeure dont l'église punit les duellistes.

Le ministre lui repartit qu'il n'étoit pas temps de s'arrêter à ces scrupules ; qu'il devoit songer à mériter sa grace par une action d'éclat, et qui fît perdre au public le soupçon qu'on pourroit avoir de son intelligence avec les rebelles ; et il ajouta que s'il ne vouloit pas ab-

solument se battre ; qu'il suffisoit qu'il ne désavouât pas le cartel qu'il prendroit soin de faire publier sous son nom. Le duc, qui comprit bien que tout ce qu'on exigeoit de lui n'aboutiroit qu'à une comédie dont on vouloit amuser le peuple, consentit au cartel ; le comte-duc le dressa lui-même. On en répandit un grand nombre de copies dans l'Espagne, en Portugal, et même dans la plupart des cours de l'Europe. Et nous le rapporterons ici comme une piece singuliere, qui convenoit mieux à un chevalier errant qu'à un grand d'Espagne et à un seigneur revêtu de si grandes dignités.

« Dom Gaspar Alonço Perez de Guzman, « duc de Médina-Sidonia, marquis, comte et « seigneur de Saint-Lucar de Barameda, capi-« taine géneral de la mer océane, côtes d'An-« dalousie, et des armées de Portugal; gentil-« homme de la chambre de S. M. catholique. »

DIEU LE GARDE.

« Je dis que comme c'est une chose notoire « à tout le monde que la trahison de Juan de « Bragance, jadis duc, que l'on sache aussi la « détestable intention avec laquelle il a voulu « tacher d'infidélité la très fidele maison des

« Guzmans, laquelle par tant de siecles est de-
« meurée et demeurera à l'avenir en l'obéis-
« sance de son roi et maître, et vérifiée telle
« par tant de sang de tous les siens répandu
« pour ce sujet. Ce tyran a introduit dans l'es-
« prit des princes étrangers, et dans celui
« des Portugais errants qui suivent son parti,
« pour mettre en crédit sa méchanceté, les
« animer en sa faveur, et me mettre mal, bien
« qu'en vain, dans l'esprit de mon maître
« (Dieu le garde que je sois de son opinion);
« fondant et établissant sa conservation sur le
« bruit qu'il en faisoit courir, et duquel il in-
« fectoit un chacun, se promettant que s'il
« pouvoit gagner ce point que de faire douter
« au roi d'Espagne de ma fidélité à son servi-
« ce, il ne trouveroit pas de ma part une si
« grande opposition qu'il la rencontre en tous
« ses desseins. Et pour y parvenir il s'est servi
« d'un frere religieux qui avoit été envoyé par
« le corps de la ville d'Aïamonte à Castro-Ma-
« rino en Portugal, pour délivrer un prison-
« nier, lequel frere ayant été amené prisonnier
« à Lisbonne, fut pratiqué pour dire que j'é-
« tois de son parti, publia même à cette fin
« quelques lettres qui le confirmoient, et que
« je donnerois libre entrée et faveur à toutes

« les armées étrangeres qui viendroient aux
« côtes de l'Andalousie.

« Tout cela afin de faciliter l'envoi du se-
« cours qu'il demandoit auxdits princes étran-
« gers ; et plût à Dieu que cela fût, je ferois le
« monde témoin de mon zele et de la perte de
« leurs vaisseaux, comme ils auroient expéri-
« menté par les ordres que j'avois laissés, s'ils
« eussent entrepris quelque chose de sembla-
« ble.

« Voilà bien quelques uns de mes motifs ;
« mais le principal sujet de mon déplaisir est
« que sa femme soit de mon sang, lequel
« étant corrompu par cette rebellion, je desire
« le répandre, et me sens obligé de montrer
« à mon roi et maître par cette action le res-
« sentiment que j'ai de la satisfaction qu'il té-
« moigne avoir de ma fidélité, et la donner pa-
« reillement au public, pour le relever du
« doute qu'il a pu concevoir des fausses im-
« pressions qu'on lui a données.

« C'est pourquoi je défie ledit Juan de Bra-
« gance, jadis duc, comme ayant faussé la foi
« à son Dieu et à son roi ; et l'appelle à un
« combat singulier, corps à corps, avec par-
« rain, ou sans parrain ; ce que je remets à son
« choix, comme aussi le genre d'armes : la

« place sera près de Valence d'Alcantara, à
« l'endroit qui sert de limites aux deux royau-
« mes de Portugal et de Castille, où je l'atten-
« drai quatre-vingts jours, à commencer dès
« le premier d'octobre, et à finir le 19 décembre
« de la présente année; les vingt derniers
« jours je serai en personne dans ladite place
« de Valence; et le jour qu'il me signifiera je
« l'attendrai sur ces limites, lequel temps bien
« qu'il soit long je donne audit tyran, afin
« qu'il le puisse savoir, et la plupart des royau-
« mes de l'Europe, voir tout le monde, à la
« charge qu'il assurera au desir des cavaliers
« que je lui enverrai une lieue avant dans le
« Portugal, comme je l'assurerai aussi à ceux
« qu'il enverra de sa part une lieue dans la Cas-
« tille, et me promets de lui faire entendre
« lors plus à plein l'infamie de l'action qu'il a
« commise. Que s'il manque à l'obligation
« qu'il a de gentilhomme de se trouver à l'ap-
« pel que je lui fais, pour exterminer ce fan-
« tôme par les voies qui seules me resteront en
« ceci, voyant qu'il n'aura pas la hardiesse de
« se trouver en ce combat, et de m'y faire pa-
« roitre tel que je suis, et tels qu'ont toujours
« été les miens au service de leurs rois. Com-
« me les siens, au contraire, ont été traîtres,

« j'offre dès à présent, sous le bon plaisir de
« sa majesté catholique (Dieu le garde) à celui
« qui le tuera ma ville de S.-Lucar de Bara-
« meda, siege principal des ducs de Medina-
« Sidonia, et étant prosterné aux pieds de sa-
« dite majesté, ne me donner point en cette
« occasion le commandement de ses armées,
« pour ce qu'il a besoin d'une prudence et
« d'une modération que ma colere ne me pour-
« roit dicter en cette occurrence; me permet-
« tant seulement que je la serve en personne
« avec mille chevaux de mes sujets, afin que
« ne m'appuyant lors que sur mon courage,
« non seulement je serve à la restauration du
« Portugal, et punition de ce rebelle, mais
« que ma personne et celle de mes troupes,
« en cas qu'il refuse mon appel, puisse amener
« mort ou prisonnier cet homme aux pieds de
« sadite majesté; et pour ne rien oublier de
« ce que pourra mon zele, j'offre une des
« meilleures villes de mon état au premier gou-
« verneur ou capitaine portugais qui aura
« rendu quelque place de la couronne de Por-
« tugal, trouvée tant soit peu importante, au
« service de sa majesté catholique, demeu-
« rant toujours trop peu satisfait de ce que je
« pourrai faire pour sadite majesté, puisque

« tout ce que j'ai je le tiens et le dois à elle et
« à ses glorieux ancêtres. Fait à Tolede le 29
« de septembre 1641. »

Le duc de Medina, en exécution de son cartel, ne manqua pas de se rendre sur le champ de bataille; il y parut armé de toutes pieces, et escorté par dom Juan de Garray, mestre-de-camp général des troupes espagnoles; on fit les chamades et les appels ordinaires, sans qu'il parût personne de la part du roi de Portugal. Ce prince étoit trop sage pour faire un personnage dans cette comédie; et quand même l'affaire auroit été plus sérieuse, il ne convenoit pas à un souverain de se commettre avec un sujet de son ennemi.

Pendant que le ministre d'Espagne amusoit le public par ce vain spectacle, il songeoit en même temps à faire retomber sur le marquis d'Aïamonté l'indignation du prince et toute la rigueur des lois. Ce seigneur avoit été arrêté; il étoit question d'en tirer un aveu de son crime: il le flatta de l'espérance de sa grace, et il lui fit dire qu'il ne tiendroit qu'à lui d'éprouver comme le duc de Medina la clémence du meilleur roi du monde. Mais que les souverains, semblables à Dieu, dont ils sont sur la terre la plus vive image, n'accordoient le par-

don des fautes qu'au repentir sincere et à une confession ingénue de ceux qui avoient manqué à leur devoir.

Le marquis séduit par ces promesses, et sur-tout par l'exemple du duc son complice, signa tout ce qu'on voulut; on se servit de sa propre confession pour lui faire son procès : il fut condamné à perdre la tête. Ses juges lui prononcerent sa sentence le soir : il l'écouta avec une tranquillité surprenante, et sans se plaindre ni du duc ni du ministre (1). Il soupa ensuite comme à l'ordinaire; il passa toute la nuit dans un profond sommeil; il fallut que ses juges le fissent éveiller pour aller au supplice : il y marcha sans dire un seul mot, et il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure occasion. Telle fut la fin d'une conspiration dont le roi d'Espagne n'échappa que par un heureux hasard, ou, pour mieux dire, par un ordre de la Providence, qui ne permet pas que tous les crimes soient heureux.

Le roi de Portugal, voyant ce projet manqué, ne songea plus qu'à se maintenir sur le trône à force ouverte, et par le secours de ses alliés. La France l'assista puissamment; cette couronne se faisoit un mérite de protéger la

(1) De Bello lusitano, lib. II, p. 108.

plus ancienne branche de la derniere race de ses rois ; et d'ailleurs cette guerre étrangere causoit une diversion utile, et occupoit une partie des forces de l'Espagne.

Les Portugais remporterent différents avantages sur les Espagnols, qu'ils éloignerent toujours de leurs frontieres. Le roi de Portugal eût pu même pénétrer dans la Castille, s'il eût eu de plus habiles généraux, et un corps de troupes réglées ; mais la plus grande partie de son armée n'étoit composée que de milices, plus propres à faire des courses qu'à tenir la campagne : ce prince manquoit même souvent de fonds pour les payer. Il avoit aboli la plupart des impôts à son avènement à la couronne, pour se rendre plus agréable au peuple ; et il eût été dangereux de les rétablir au commencement d'une nouvelle domination. Il ne laissa pas de soutenir la guerre contre les Espagnols pendant près de dix-sept ans. L'Espagne n'avoit pas alors de plus habiles généraux que le Portugal. L'une et l'autre nation se conserva plutôt par la foiblesse du parti contraire que par ses propres forces ; et l'épuisement d'argent où se trouva Philippe IV à la fin de son regne tint lieu de richesses au nouveau roi de Portugal. Ce prince mourut le 6 de novembre de l'année 1656. Les Portu-

gais, au défaut de vertus plus éclatantes, forment son éloge de sa piété et de sa modération. Les historiens indifférents lui reprochent son peu de courage, et une extrême défiance de lui-même et des autres : qu'il étoit de difficile accès pour les grands, familier et ouvert seulement avec ses anciens domestiques, et sur-tout avec le compagnon de son confesseür. Ce qui paroît résulter de sa conduite, c'est que ce prince peu guerrier, et tout occupé de ses exercices de dévotion, eut plutôt les bonnes qualités d'un simple particulier que les vertus d'un grand roi: et il ne dut sa couronne qu'à l'animosité extrême des Portugais contre les Espagnols, et à l'habileté qu'eut la reine sa femme de faire servir cette haine à l'élévation de sa maison. Le roi son mari la nomma par son testament pour régente, persuadé que celle qui par son courage l'avoit porté lui-même sur le trône sauroit bien s'y maintenir pendant la minorité de ses enfants. Il en avoit trois, deux garçons et une fille; l'aîné, appelé dom Alphonse, avoit près de treize ans quand il lui succéda; jeune prince d'une humeur sombre, et qui étoit perclus de la moitié du corps. L'infant dom Pedro, son frere, n'avoit que huit ans; et l'infante dona Catharina, plus âgée que tous les deux, étoit née avant la ré-

volution. Dom Alphonse fut montré au peuple, et déclaré roi dans les formes ordinaires; et la reine prit le même jour la régence de l'état.

Cette princesse eût bien souhaité d'en signaler les commencements par quelque action d'éclat; mais ses généraux étoient plus soldats que capitaines; il n'y en avoit aucun dans le Portugal qui fût capable de fortifier une place, ou de conduire un siege. Le conseil n'étoit pas rempli de plus habiles ministres; les uns s'appliquoient bien plus à faire de grands discours sur les besoins de l'état, qu'à y remédier; d'autres, sans faire attention au peu de forces qu'il y avoit dans le royaume, ne formoient que de vastes projets, et il ne sortoit souvent de ces suprêmes conseils que des desseins mal concertés, et suivis de mauvais succès.

De là vinrent les pertes considérables que les Portugais firent devant Olivença et Badajos, dont ils furent obligés de lever le siege (1); ils s'étoient d'ailleurs brouillés avec les Hollandais au sujet du commerce des Indes. Et la France, par la paix des Pyrénées, sembla depuis s'être détachée de leurs intérêts. La reine se voyoit sans alliance étrangere, sans troupes

(1) 1657.

disciplinées, et sans habiles généraux : mais on peut dire qu'elle trouva toutes ces choses dans la grandeur de son courage : le poids des affaires ne l'épouvanta point, la justesse et l'étendue de son esprit fournissoient à tout : il falloit pour ainsi dire une régence aussi agitée pour faire éclater les grandes qualités de cette princesse; elle rappela toute l'autorité des conseils dans sa personne; elle lisoit elle-même les dépêches, rien n'échappoit à ses soins et à sa prévoyance, et elle porta ses vues dans toutes les cours de l'Europe d'où elle pouvoit tirer du secours.

Ce fut par de si nobles soins qu'elle mit d'abord le Portugal en état de résister à toutes les forces de l'Espagne; mais comme elle sentit bien dans la suite qu'elle avoit besoin de troupes étrangeres pour former les siennes, et sur-tout d'un habile général, elle jeta les yeux sur Frédéric comte de Schomberg, capitaine déja célebre par sa valeur et par sa capacité : cette princesse eût bien voulu lui confier le commandement général de ses armées; mais elle étoit obligée de ménager la fierté des *gouverneurs des armes*, qui n'auroient pas consenti aisément à recevoir les ordres d'un chef étranger : ainsi le comte de Soure, son ambassadeur en France, convint par son or-

dre avec le comte de Schomberg, qu'il ne passeroit d'abord en Portugal qu'en qualité de mestre-de-camp général de l'armée, mais qu'il la commanderoit seul, si le *gouverneur des armes* venoit à mourir ou à quitter son emploi.

Le comte partit pour Lisbonne avec quatre-vingts officiers, tant capitaines que subalternes, et plus de quatre cents cavaliers, tous vieux soldats, capables d'en former de nouveaux et de les commander. Le comte passa par l'Angleterre, il y vit le roi Charles II nouvellement rétabli dans ses états (1). Il avoit des ordres secrets de la régente de pressentir si ce prince protestant n'auroit point d'éloignement d'épouser l'infante de Portugal. Le comte s'acquitta avec adresse et avec succès de sa commission; il fit desirer cette alliance au roi, et à Hyde, chancelier d'Angleterre. La reine, assurée de cette favorable disposition, envoya dans ce royaume le marquis de Sande pour continuer la négociation. Le roi d'Espagne, qui en vit les conséquences, n'oublia rien pour la traverser; il fit offrir à Charles jusqu'à trois millions s'il vouloit épouser une princesse protestante; et son ambassadeur lui

(1) 1661.

proposa les princesses de Danemarck, de Saxe, et d'Orange, et il lui dit que le roi son maître marieroit comme sa fille la princesse sur laquelle son choix tomberoit: mais le chancelier d'Angleterre représenta si vivement au roi quel intérêt il avoit à maintenir la maison de Bragance sur le trône, et à ne pas souffrir que toutes les Espagnes fussent sous la domination du même prince, qu'il détermina Charles II à épouser l'infante: et on vit un ministre protestant faire épouser à son roi une princesse catholique, pendant qu'un prince de cette communion, et qui affectoit par préférence le titre de roi catholique, offroit des trésors pour l'engager à ne se marier qu'avec une princesse protestante; tant il est vrai que la raison d'état est la premiere religion des souverains qui ne consultent que leurs intérêts.

Le roi d'Angleterre, en faveur de cette alliance, ménagea un traité pour le commerce entre les états-généraux et le Portugal; il fit passer depuis dans ce royaume un corps considérable de troupes sous les ordres du comte d'Inchequin; mais l'ayant rappelé, il ordonna aux Anglois d'obéir au comte de Schomberg, en sorte que ce seigneur, peu après son arri-

(1) 31 mai 1662.

vée en Portugal, se vit commander les troupes de trois rois. Ce n'est pas que les Portugais n'eussent leur général, mais ce n'étoit qu'un vain titre dont on flattoit l'ambition de quelque grand. Le comte avoit la confiance de la reine et toute l'autorité ; il s'en servit pour établir une exacte discipline dans l'armée; il apprit aux Portugais l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches, et l'art de se camper avec avantage, et il fit faire dans la suite des fortifications régulieres à la plupart des places frontieres de ce royaume, qui avant son arrivée étoient hors de défense.

La régente, ayant trouvé un général si habile, poussa la guerre avec vigueur; ses armes eurent presque par-tout d'heureux succès : jamais les troupes n'avoient été en si bon état ni si bien disciplinées ; le peuple bénissoit son gouvernement, et la crainte et le respect tenoit les grands dans une parfaite soumission; un état si heureux fut altéré par des chagrins domestiques et par des intrigues qui changerent toute la face de la cour.

Pendant que la régente travailloit avec tant de succès à affermir la couronne sur la tête du roi son fils, ce prince s'en rendoit indigne par l'irrégularité de sa conduite : il avoit l'esprit bas, l'humeur sombre et farouche; l'au-

torité de la reine sa mere lui étoit insupportable ; il rejetoit avec mépris les avis de ses ministres ; il ne pouvoit souffrir la compagnie des seigneurs qu'on avoit mis auprès de lui ; tout son plaisir étoit de s'entretenir avec des negres et des mulâtres, ou avec de jeunes gens de la lie du peuple ; il s'en étoit formé une petite cour malgré tous les soins de son gouverneur ; il les appeloit ses braves, c'étoit son escorte ordinaire, et il couroit la nuit avec eux les rues de Lisbonne, et insultoit tous ceux qui étoient assez malheureux de se trouver à son chemin.

Le déréglement de son esprit avoit sa source dans une paralysie dont il avoit été attaqué à l'âge de quatre ans, et qui lui avoit laissé de fâcheuses impressions. On avoit dissimulé d'abord ses défauts pour ne pas ajouter une éducation trop sévere à une enfance infirme, et dans l'espérance que le temps, en fortifiant le corps, adouciroit son esprit ; mais cette complaisance ne fit qu'augmenter son indocilité ; sa santé devint à la vérité meilleure par le secours du temps et des remedes ; les exercices les plus violents ne l'incommodoient point, il faisoit des armes et étoit fort bon homme de cheval ; mais son humeur fut toujours également féroce, il avoit plus d'empor-

tement que de raison; et l'âge ayant amené le temps des passions, il faisoit venir jusque dans le palais des femmes perdues, et souvent il alloit les chercher lui-même dans des lieux de débauche, et il y passoit la plupart des nuits dans des plaisirs faciles et honteux.

La régente, pénétrée de douleur, jugea bien que de si grands déréglements feroient dans la suite tomber ce prince du trône, et même qu'il ruineroit par sa seule incapacité l'ouvrage de tant d'années, et le fruit de ses soins: elle songea plus d'une fois à le faire enfermer, et à mettre l'infant en sa place. La crainte d'exciter une guerre civile, dont les Espagnols n'auroient pas manqué de profiter, fut la seule raison qui l'empêcha de tenter une action si hardie; elle se flatta même de pouvoir ramener l'esprit du roi en lui ôtant un certain Conti, fils d'un marchand, dont il avoit fait son favori, et le ministre secret de ses plaisirs. Il fut arrêté par son ordre, on l'embarqua aussitôt, et il fut conduit au Brésil, avec défense sous peine de la vie de revenir en Portugal. Le roi parut d'abord consterné de l'éloignement de son favori; il affecta ensuite un air plus tranquille: il parut même plus docile, la régente se savoit bon gré du parti qu'elle avoit pris; et ses ministres et les cour-

tisans la félicitoient d'une entreprise qui avoit si heureusement réussi.

Mais la tranquillité apparente du roi cachoit de profonds desseins dont la régente ne le croyoit pas capable; et cette princesse, si habile à pénétrer dans le cœur des courtisans les plus cachés, fut la dupe de la dissimulation d'un imbécille.

Le roi avoit confié sa douleur au comte de Castel-Melhor, seigneur portugais, d'une naissance illustre, habile courtisan, et plein d'ambition, mais plus capable de conduire une intrigue de cour que les affaires d'état. Le comte se servit de cette ouverture pour prendre la place du favori, sous prétexte de plaindre sa disgrace, et de vouloir contribuer à son retour. Il dit à ce prince qu'il ne devoit se prendre qu'à lui-même du malheur de Conti; qu'il étoit roi, qu'il y avoit même long-temps qu'il étoit majeur, et qu'il n'avoit qu'à témoigner qu'il vouloit régner, pour voir tomber le pouvoir de la régente, et qu'il feroit revenir ensuite Conti son favori, triomphant de la reine même et de tous ses ennemis.

Le roi, flatté par des conseils si conformes à sa disposition, lui abandonna toute sa confiance; leur liaison étoit cependant cachée, sa faveur étoit encore un secret, le comte avoit

exigé du roi cette précaution pour ne pas se rendre suspect à la reine: cette princesse ne laissa pas de s'appercevoir de son nouveau crédit, et l'ayant rencontré à la suite du roi, elle l'arrêta par le bras, et le regardant avec cet air de majesté qui faisoit trembler tout le monde: « Comte, lui dit-elle, je suis bien in« struite que le roi prend créance en vous: s'il « fait quelque chose contre ma volonté, vous « m'en répondrez sur votre tête ».

Le comte ne repartit au discours menaçant de la reine que par une profonde révérence, et suivit le roi qui l'appeloit. Il ne se vit pas plutôt seul avec ce prince, qu'il lui rendit compte de ce que la reine lui avoit dit; il ajouta qu'il étoit à la veille d'éprouver le même sort que Conti, mais qu'il s'en consoleroit s'il voyoit son maître affranchi d'une régente si impérieuse, et qui ne lui laisseroit jamais que le vain titre de roi, sans puissance et sans autorité.

Ce discours artificieux jeta le roi dans des emportements extraordinaires; il vouloit aller sur-le-champ demander lui-même à la régente les sceaux de l'état, qui sont la marque de l'autorité souveraine; mais le comte, qui connoissoit sa foiblesse et l'empire que la reine avoit pris sur son esprit, lui conseilla de se

retirer à Alcantara sans la voir, et de là d'envoyer des couriers aux magistrats de Lisbonne, et aux gouverneurs des provinces, pour faire savoir qu'il avoit pris en main le gouvernement de ses états. Ce prince, par son conseil, se travestit le soir, et suivi du comte seul et de ses amis, il arriva la nuit à Alcantara; il écrivit le lendemain aux secrétaires d'état de se rendre auprès de lui; il manda la garde allemande, et il fit savoir dans tout le royaume que la régence de la reine sa mere étoit expirée par sa majorité.

La plupart des seigneurs de la cour se rendirent aussitôt à Alcantara; la cour de la reine fut déserte; et elle s'apperçut bientôt qu'une autorité empruntée ne subsiste qu'autant qu'elle est soutenue par la puissance légitime.

Cependant cette princesse ne s'abandonna pas elle-même; et la maniere noble et généreuse dont elle se dépouilla de la souveraine puissance fit voir qu'elle méritoit de régner plus long-temps, et qu'elle n'avoit même prolongé sa régence que pour le bien de l'état (1). Elle écrivit un billet au roi son fils, pour lui mander qu'il ne devoit pas s'emparer de son propre trône d'une maniere furtive et comme

(1) Relation des troubles de Portugal, p. 67.

un usurpateur, qu'il se rendit au palais le lendemain, et que dans une assemblée des grands et des principaux magistrats de la ville, elle lui remettroit entre les mains les sceaux et le gouvernement de ses états. Le roi revint à Lisbonne; et la reine, en exécution de sa parole, convoqua les grands du royaume, les titulaires et les chefs d'ordre, et en leur présence, prenant les sceaux renfermés dans une bourse : « Voilà, dit-elle en les présentant au « roi, les sceaux qui m'ont été confiés avec la « régence de vos états, en vertu du testament « du feu roi monseigneur: je les remets entre « les mains de votre majesté, avec l'autorité « qui les accompagne, et je prie Dieu que tout « réussisse sous votre conduite comme je le de« sire ». Le roi les prit et les donna au secrétaire d'état; l'infant et tous les grands furent baiser les mains de ce prince, qu'ils reconnurent de nouveau pour leur souverain.

La reine avoit déclaré que dans six mois elle se retireroit dans un couvent, et avoit pris ce terme pour voir quel train prendroit le gouvernement. Le favori, qui redoutoit la grandeur de son génie et le pouvoir si naturel d'une mere sur l'esprit de son fils, engagea le roi à lui faire plusieurs incivilités, pour l'obli-

ger à précipiter sa retraite. La reine, naturellement fiere et hautaine, ne put souffrir ce manque de respect. Elle se jeta dans un couvent; désabusée alors des vaines grandeurs de la terre, elle ne parut plus occupée que de celle que les hommes ne peuvent ôter. A peine vécut-elle un an dans sa retraite: elle mourut le 18 de février de l'année 1660. Princesse d'un génie supérieur, et qui eut les vertus de l'un et de l'autre sexe: elle fit éclater sur le trône toutes les grandes qualités d'une souveraine, et il sembla qu'elle eût oublié dans sa retraite qu'elle eût jamais régné.

Le roi, n'étant plus retenu par l'autorité de cette sage princesse, s'abandonna ouvertement à son humeur féroce. Il attaquoit de nuit avec ses braves tout ce qu'il rencontroit dans les rues, et il chargeoit même souvent le guet et ceux qui veillent à la sûreté publique. Il ne sortoit jamais la nuit, qu'on ne publiât le lendemain différentes histoires tragiques: on redoutoit sa rencontre comme celle d'une bête féroce qui seroit échappée de ses liens. Le comte de Castel-Melhor dissimuloit des désordres qui faisoient le fondement de son autorité, aussi bon courtisan que peu habile ministre, fier dans les bons succès, abattu

et sans ressource dans la mauvaise fortune. Le Portugal ne se soutenoit que par la foiblesse de l'Espagne.

Le roi dom Alponse, dont le pouvoir ne s'étendoit pas plus loin que l'étendue de son palais, abandonnoit à son favori le gouvernement de tout le royaume, et ne retenoit de la souveraine puissance que la liberté de faire impunément toutes les extravagances qu'il imaginoit.

Les Espagnols se flatterent de réduire aisément le Portugal, gouverné par un prince furieux et imbécille. Ils mirent une armée considérable sur pied, et à la tête, dom Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Le roi de Portugal lui opposa le comte Schomberg, quoique le comte de Villa Flor eût le titre de général. Le roi de Portugal fut uniquement redevable de la conservation de sa couronne au comte Schomberg. Ce grand capitaine remporta différentes victoires sur les Castillans; et on peut dire qu'il eut encore moins de peine à les vaincre, que l'opiniâtreté du général Portugais, qui, jaloux de sa gloire, traversoit tous les desseins qui pouvoient l'augmenter : mais le général français avoit la confiance de la cour, et sur-tout celle des troupes, qui suivoient avec plaisir un com-

mandant que la victoire n'abandonnoit jamais.

Le ministre s'attribuoit toute la gloire de ces heureux succès, quoiqu'il n'y eût guere d'autre part que d'être le premier à qui on en adressoit les nouvelles. Son crédit augmentoit tous les jours, et il jouissoit de l'autorité souveraine sous le nom du roi. Il gouvernoit ce prince comme une machine dont il faisoit agir les ressorts à son gré et suivant ses intérêts; il se servoit de son humeur violente, pour perdre sur de faux rapports ceux qui lui étoient suspects; c'est ainsi qu'il se défit de la plupart des ministres de la régente, et il les fit remplacer par des gens qui lui étoient entièrement dévoués. Le conseil et toute la cour changerent de face, et on ne s'y maintenoit qu'autant qu'on étoit utile ou agréable au ministre. Il eut même l'adresse de faire exiler de nouveau Conti, ce premier favori de son maître, et que ce prince avoit fait revenir depuis peu du Brésil. Conti lui étoit redoutable par l'inclination que le roi conservoit pour lui: il n'eut pas plutôt appris qu'il étoit débarqué qu'il lui fit faire défense d'approcher de la cour; et il lui envoya l'ordre par le même courier que le roi avoit dépêché pour lui marquer la joie de son retour. Ce malheureux prince, esclave de son ministre, n'osoit le voir qu'en se-

cret; et le comte, pour rompre entièrement un commerce qui auroit pu ruiner sa fortune, fit accuser Conti d'être complice d'une conspiration contre le prince, dont il n'y avoit ni preuve ni témoins, et qui manquoit même de vraisemblance, mais qui lui servit de prétexte pour perdre son rival.

Le ministre, défait de Conti, tourna ses vues du côté de l'infant dom Pedro, frere du roi: ce jeune prince devenoit grand, ses inclinations paroissoient nobles, et il attiroit l'estime et les vœux de tous les Portugais, par la régularité de sa conduite, et par la comparaison qu'on en faisoit avec celle du roi.

Le comte mit son frere dans la maison de l'infant dans la vue qu'il pourroit s'emparer de bonne heure de sa confiance, et que par son moyen il gouverneroit les deux freres en même temps. Le jeune prince reçut bien le frere du favori; il le traita même avec distinction; mais il ne lui donna aucune part dans sa faveur; la place étoit prise: la régente, qui avoit toujours regardé l'infant comme l'unique soutien de la maison royale, avoit mis de bonne heure auprès de lui les meilleures têtes du royaume. De sages gouverneurs et des amis fideles firent envisager à ce jeune prince qu'il n'étoit pas impossible qu'il ne

montât sur le trône si le roi continuoit dans ses déréglements; et on lui laissa entrevoir qu'il n'étoit pas bien sûr que son frere pût jamais avoir des enfants : mais on lui fit appréhender en même temps le crédit et les artifices du comte, si intéressé par sa propre grandeur à faire durer le regne d'Alphonse. Ces vœux différents formerent insensiblement deux cabales à la cour ; celle du comte étoit la plus nombreuse, et il avoit pour lui tous ceux qui s'attachent indifféremment à la source des graces; mais les anciens ministres, qui prévoyoient qu'un gouvernement aussi violent que celui du roi ne pourroit pas durer longtemps, et les plus grands seigneurs du royaume, qui ne pouvoient se résoudre à plier sous l'autorité du favori, faisoient leur cour à l'infant comme à l'héritier présomptif de la couronne.

Le Comte, qui s'apperçut que le parti qui lui étoit opposé ne se soutenoit que par les bruits que ses ennemis répandoient de l'infirmité du roi, résolut de les faire tomber par le mariage de ce prince. Ce fut par son conseil qu'il fit demander à la France pour femme Marie-Elisabeth-Françoise de Savoie, fille de Charles Amédée, duc de Nemours, et d'Elisabeth de Vendôme; cette princesse lui fut

accordée. César d'Estrées, son oncle à la mode de Bretagne, évêque et duc de Laon, et si connu dans toute l'Europe sous le nom illustre de cardinal d'Estrées, la conduisit en Portugal. Ce prélat étoit accompagné du marquis de Ruvigni, ambassadeur extraordinaire de France, et d'un grand nombre de gentilshommes et de personnes de qualité, amis et serviteurs de la maison de Savoie, ou attachés par différents engagements à celles de Vendôme et d'Estrées.

La cérémonie de ce mariage se fit avec la magnificence ordinaire en pareilles fêtes; toute la cour admira la rare beauté de la jeune reine; l'infant en parut vivement touché: le roi seul étoit insensible à ses charmes; et on ne fut pas long-temps sans soupçonner que la qualité de reine et de femme du roi n'étoit qu'un vain titre dont on tâchoit de couvrir la foiblesse de ce prince.

Le ministre s'étoit flatté de gouverner cette jeune princesse avec le même empire qu'il faisoit le roi son maître. Il eut d'abord pour elle de grands égards; mais il ne fut pas long-temps sans s'appercevoir que cette princesse avoit le courage trop haut pour vouloir dépendre d'un de ses sujets. Le ministre, pour

s'en venger, ne perdoit aucune occasion de lui faire sentir son pouvoir. On lui cachoit avec soin les affaires d'état; celles des particuliers auxquelles il paroissoit qu'elle prît part ne manquoient jamais d'échouer; c'étoit un titre d'exclusion pour le ministre que la recommandation de la reine. On commença ensuite à ne payer ni ses pensions, ni celles de sa maison, sous prétexte que les charges de l'état et les besoins de la guerre consommoient tous les fonds du trésor royal. Et le roi, que son favori tenoit par les cordons, et qu'il lâchoit contre ceux qui lui étoient désagréables, fit des brusqueries si violentes à l'infant et à la reine, qu'on la vit plusieurs fois sortir de l'appartement du roi baignée de ses larmes.

Sa beauté, ses malheurs, les plaintes que répandoient les dames du palais, et ses officiers, qu'on ne payoit plus, lui attirerent la compassion de tous ceux qui n'étoient pas esclaves de la faveur : ce fut un troisieme parti qui se forma à la cour. On ne parloit que de la stérilité de la reine, quoiqu'il n'y eût pas encore un an qu'elle fût mariée.

On prit soin d'augmenter les soupçons du public au sujet d'une porte que le roi avoit fait ouvrir à la ruelle du lit de la reine, et dont

lui seul cependant se réserva la clef (1). La reine parut alarmée d'une nouveauté qui exposoit, disoit-elle, sa vertu et sa gloire. Ses partisans publioient que le ministre vouloit que le roi eût des enfants à quelque prix que ce fût, et qu'il se flattoit, à la faveur de cette porte mystérieuse, de couvrir la honte du prince aux dépens de l'honneur de la reine.

Cette princesse découvrit à son confesseur les scrupules de sa conscience, et en fit confidence par son ordre au confesseur de l'infant. Ces deux religieux leur proposerent d'agir de concert dans une conjoncture si délicate, et où ils avoient l'un et l'autre de si grands intérêts, quoiqu'en apparence opposés. Leurs créatures convinrent qu'il n'étoit pas impossible de les concilier : on fit revivre les premiers desseins de la régente. Ces deux cabales se réunirent, et ne formerent plus dans la suite qu'un même parti; la reine eut même l'habileté d'y faire entrer le comte de Schomberg, qui étoit à la tête de l'armée; et l'infant, qui ne mettoit point de bornes à ses desirs ni à ses espérances, s'assura en même temps des premiers magistrats de la ville, et de tous ceux qui avoient du crédit parmi le peuple.

---

(1) Mémoires de Fremont d'Ablancourt.

Le roi par lui-même n'étoit qu'un vain fantôme de la royauté et aisé à détruire; mais il étoit soutenu par un ministre adroit, ambitieux, et qui savoit faire valoir ce nom si respectable de souverain. Il étoit question avant toutes choses d'arracher du palais un homme si habile, et qui ne se dessaisiroit que le plus tard qu'il pourroit du gouvernement de l'état. On gagna secrètement un de ses amis, qui lui donna avis que l'infant lui attribuoit tous les mauvais traitements qu'il recevoit du roi; que ce prince avoit juré sa perte, et qu'il n'étoit pas en sûreté s'il s'opiniâtroit à rester à la cour. Le ministre, naturellement timide, publia l'avis qu'on lui avoit donné; il s'en fit un prétexte pour redoubler la garde et pour faire prendre les armes à tous les officiers du palais, et il vouloit que le roi allât lui-même à leur tête arrêter l'infant chez lui. Mais le roi, furieux de nuit et contre ceux qui ne se défendoient point, rejeta un dessein où il prévoyoit de la résistance, et il se contenta d'écrire à l'infant de se rendre auprès de lui. Ce prince s'en défendit sous prétexte des bruits injurieux à sa gloire qu'il disoit que le comte avoit publiés contre lui; et il représenta au roi que le ministre étoit maître du palais, et qu'il ne pouvoit pas y entrer qu'il n'en fût

sorti. Le roi et l'infant s'écrivirent plusieurs lettres au même sujet, et qui furent rendues publiques. Le roi offrit enfin d'envoyer le comte se jeter à ses pieds et lui demander pardon; mais l'infant, qui avoit de plus grandes vues que de se venger d'un discours dont il étoit même l'auteur secret, persista à vouloir qu'il sortît du palais. La cour et la ville étoient dans une agitation continuelle, tout se disposoit à une guerre civile. Le comte s'apperçut avec douleur que le comte de Schomberg n'étoit pas dans ses intérêts; la plupart des grands se déclarèrent hautement pour le prince dom Pedro, et ses amis et ses propres parents lui firent comprendre qu'ils ne vouloient point se perdre avec lui, et qu'ils n'étoient point en état de résister au parti de l'infant, soutenu de celui de la reine. Le comte, se voyant abandonné de ses propres créatures, s'abandonna lui-même; il sortit du palais de nuit et déguisé; il se retira d'abord dans un monastere à sept lieues de Lisbonne, d'où il passa en Italie, et il chercha un asile à la cour de Turin.

L'infant vint ensuite au palais sous prétexte de rendre ses devoirs au roi. Tout ploya sous son autorité; et il écarta ce qui restoit de

créatures du ministre. Le roi, destitué de conseil, étoit pour ainsi dire à sa discrétion; ce prince n'osoit cependant toucher à la couronne, à moins de s'exposer à passer pour un usurpateur : il falloit que la souveraine puissance lui fût déférée par une autorité légitime, et il n'y en avoit point qui pût au moins servir de prétexte à une action si hardie que l'assemblée générale des états du royaume.

Le roi seul pouvoit la convoquer : on lui en fit la proposition sous le prétexte ordinaire des besoins de l'état, et on lui représenta qu'on n'y pouvoit remédier que par le concours de ses plus fideles sujets. Ce prince n'étoit point si stupide qu'il ne se doutât bien qu'une pareille assemblée étoit une conspiration contre son autorité : prévenu de cette opinion, il éluda long-temps de répondre à plusieurs requêtes que l'infant lui fit présenter par différents corps de l'état; enfin le conseil en dressa une délibération qu'on fit signer à ce malheureux prince, et qui par cette démarche signa lui-même sa perte et son abdication; l'assemblée par cet acte étoit convoquée pour le premier de janvier de l'année 1668.

L'infant étant venu à bout de cette entreprise qu'il regardoit comme le fondement de

son élévation, la reine, de concert avec lui, parut à son tour sur la scene (1). Elle se retira d'abord dans un couvent; elle n'y fut pas plutôt qu'elle écrivit au roi que, pressée par sa conscience, elle avoit cru être obligée de quitter le palais; que personne ne savoit mieux que lui qu'elle n'étoit point sa femme; qu'elle lui demandoit pour toute grace sa dot, et la permission de retourner dans sa patrie, et de chercher un asile dans le sein de sa famille.

Le roi n'eut pas plutôt reçu cette lettre qu'il courut au couvent comme un furieux pour en arracher la reine; mais l'infant, déja plus maître que lui dans sa capitale, et qui avoit bien prévu cette saillie, se trouva à la porte du couvent avec tous les seigneurs de son parti; il empêcha le roi de s'en faire ouvrir les portes, et ramena ce prince au palais, qui prenoit tout haut ses maîtresses à témoin de sa santé, et qui menaçoit également l'infant et la reine.

L'infant, peu inquiet de ses menaces destituées de conseil et de forces, résolut de donner le dernier coup à son autorité; il se rendit le lendemain au palais (2). Il étoit accompagné

(1) Mémoires de Fremont d'Ablancourt, p. 340.
(2) 23 novembre 1667.

de toute la noblesse, des magistrats, et de la maison de ville, et une foule innombrable de peuple le suivoit pour voir le dénouement de cette grande affaire. Il entra dans le palais, où tous les conseillers d'état l'attendoient, et après avoir eu avec eux une courte conférence il envoya arrêter le roi dans son appartement.

On lui fit ensuite signer son abdication : l'infant n'osa cependant prendre le titre de roi, il se contenta de celui de régent, qui lui fut confirmé par les états-généraux du royaume, qui lui préterent en cette qualité le serment de fidélité. Les premieres vues de ce prince furent de se procurer la paix avec l'Espagne : le roi d'Angleterre s'en rendit médiateur ; et le roi d'Espagne par un traité solennel (1) reconnut la couronne de Portugal indépendante de celle de Castille.

Il manquoit au bonheur du régent de se voir le mari de sa belle-sœur. Cette princesse, en entrant dans le couvent, avoit présenté (2) une requête au chapitre de l'église cathédrale de Lisbonne, pendant la vacance du siege, pour demander la dissolution d'un mariage

(1) 13 février 1668.
(2) 22 novembre 1667.

qui n'avoit pu être consómmé pendant près de quinze mois d'habitation. Le chapitre le déclara nul (1), « sans autre contestation que « celle du promoteur par négation; et au dé-« faut de partie (ainsi que porte la sentence), (2) « l'empêchement étant tenu pour moralement « assuré, et sans qu'il fût besoin d'autres preu-« ves ni de plus long délai ». Et au moyen de ces formalités, que la plupart des juges savent toujours accommoder au gré de ceux qui gouvernent, le régent se vit en état de pouvoir épouser la reine. On lui conseilla cependant, « pour l'honnêteté publique », d'obtenir une dispense du saint-siege. Heureusement, et par un concours de hasards qui paroissoient un peu prémédités, M. Verjus arriva de France en même temps avec cette dispense. On avoit obtenu ce bref du cardinal de Vendôme, légat *à latere*, et qui avoit été revêtu de cette dignité passagere pour assister au nom du pape à la cérémonie du baptême de monseigneur le dauphin (3). L'évêque de Targa, coadjuteur de l'archevêché de Lisbonne, donna la bénédiction nuptiale au régent et à la

(1) 24 mars 1668.

(2) Relation des troubles arrivés dans la cour de Portugal. A Paris, chez Clousier, 1674.

(3) 2 mars 1668.

reine en vertu de ce bref, et qui fut depuis confirmé par celui du pape Innocent IX, qu'on crut nécessaire à la sûreté de leurs consciences, et à la tranquillité du royaume.

Le roi dom Alphonse (1) fut confiné aux isles Terceres, qui sont de la domination du Portugal. Le peuple, qui s'intéresse toujours pour les malheureux, disoit hautement qu'on devoit se contenter de lui avoir ôté sa couronne et sa femme, sans le priver encore de respirer l'air de sa patrie; mais un prince détrôné ne trouve guere de protecteurs. Il n'y eut aucun grand qui osât parler en sa faveur, et on s'apperçut bien que le régent n'auroit pas pardonné une compassion injurieuse à son gouvernement. Dom Alphonse resta dans cet exil jusqu'en 1675 que le régent l'en retira. Il le fit revenir en Portugal sur le soupçon qu'il eut qu'il s'étoit formé un parti pour l'enlever des isles Terceres, et le rétablir sur le trône. Il mourut près de Lisbonne en l'année 1683; et par sa mort le régent prit enfin le titre de roi, qui lui manquoit, et qui étoit le seul bien dont il n'avoit pas dépouillé ce malheureux prince.

---

(1) 10 décembre 1668.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

N

O

P

R

S

FIN DES RÉVOLUTIONS DE PORTUGAL.